

484 TABLE DES MATIERES.

Sully , 59. envoyé à ZOPHIRE. Traité  
Sully dans l'affaire de la de Darius & de Zo-  
Mestre de Camp , 397. pire , 113. N. 11.

*Fin de la Table du cinquieme Volume.*



TÉMOIRES

D E

S U L L Y.





MEMOIRES  
DE MAXIMILIEN  
DE BETHUNE,  
DUC  
DE SULLY,  
PRINCIPAL MINISTRE  
DE HENRI LE GRAND.

Mis en ordre, avec des Remarques.

PAR M. L. D. L. D. L.

Nouvelle Édition , revue & corrigée.

---

T O M E V.

---



A L O N D R E S.

---

M. D C C. L X V I I.



---

# SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS

DANS LE CINQUIEME VOLUME.

---

## SOMMAIRE DU SEIZIEME LIVRE.

*S*UITE des mémoires de 1603.  
Continuation de l'ambassade & des  
négociations de Rosny à la cour de Lon-  
dres. Formule de traité avec Sa Majesté  
Britannique; substance de ce traité. Dé-  
pêche de Rosny interceptée. Audience  
de congé, & dernier entretien de Rosny  
avec le roi Jacques; présens qu'il fait  
à Londres; son retour. Danger qu'il  
court sur la mer. Accueil que lui fait  
Henri IV. Entretien public entr'eux  
sur sa négociation. Suite de l'état des  
affaires d'Angleterre; troubles & que-  
relles particulieres dans cette cour. Con-

Tome V.

A



## SOMMAIRE

### DU DIX-SEPTIEME LIVRE.

**M**EMOIRES de l'année 1604. Jettons présentés à Sa Majesté par Rosny. Mort de la Duchesse de Bar : circonstances de cette mort, & affaires qu'elle occasionne. Délibérations du conseil sur le rétablissement des Jésuites ; conversation de Rosny avec Henri IV. & raisons qu'il apporte contre ce rétablissement ; à quelles conditions ils sont rétablis ; protection que leur accorde Henri. Le pere Cotton recherche Rosny. Mémoire contre le cardinal d'Ossat ; sentiment de Rosny ; peu favorable à ce cardinal & à la politique des Catholiques. Trahison de Nicolas l'Hôte : comment découverte ; particularité sur ce sujet ; examen de la conduite de Villeroy. Mémoire de Rosny sur les religions. Promotion de cardinaux, & affaires de Rome. Conversation curieuse de Henri avec Rosny ; sur les chagrins domestiques que lui causent la reine & la marquise de Verneuil.

## S O M M A I R E

## DU DIX-HUITIEME LIVRE.

**S**UITE des Mémoires de l'année 1604. Continuation de l'article précédent, sur les chagrins & les brouilleries domestiques de Henri IV. Rosny s'employe à les faire finir; risques qu'il court à cette occasion de la part de la reine & de la marquise de Verneuil; malignité de celle-ci. Conduite sage & désintéressée de la reine Marguerite. Cabale des Protestans & des Séditeux du royaume. Voyage de Henri dans les provinces, projeté & rompu. Rosny va visiter son gouvernement: comment il est reçu à la Rochelle, à Poitiers, &c. Haine des Protestans contre lui; autres particularités & fruits de ce voyage: accueil que lui fait Henri, à son retour. Justification du duc d'Epéron: fausement accusé. Nouvelles brigues du comte d'Auvergne; moyens employés par Rosny pour l'arrêter; lettres qu'il reçoit de lui, & qu'il lui écrit: comment le

## DES LIVRES. v

comte d'Albion est arrêté : on commence son procès. La marquise de Verneuil est aussi arrêtée : Rosny est chargé d'aller l'interroger : il ne peut , par conseils ni par prières , engager Henri à la faire sortir de France : foiblesse de ce prince pour sa maîtresse.

---

## SOMMAIRE

### DU DIX-NEUVIEME LIVRE.

**S**UITE des mémoires de 1604. Henri IV. fait déposer ses trésors à la Bastille : conseil convoqué à ce sujet. Considérations & maximes de Rosny sur le gouvernement ; moyens qu'il employe pour recouvrer de l'argent. Vérification des rentes ; autres opérations & détails de finances ; réglemens de Police & de milice. Etablissement d'un Hôpital militaire. Talens & qualités de Henri IV. pour le gouvernement. Causes de l'affoiblissement des états. Rupture entre la France & l'Espagne , au sujet du commerce ; Rosny le rétablit par un Traité , particularités

## vi - S O M M A I R E S

*Et teneur de ce traité. Suite des affaires des Provinces unies, de l'Espagne & de l'Angleterre : accord & traité entre ces deux dernières puissances ; sujets de mécontentement des Provinces-Unies contre l'Angleterre : le connétable de Castille passe par Paris ; entretien qu'il a avec le Roi. Autre conversation entre Henri IV. & Rosny sur cet ambassadeur. Principe erroné de Rosny sur la loi Salique. Acheminement à la réussite des grands desseins de Henri. Affaires des Grisons, & du fort de Fuentes ; démarches de la France, & autres particularités sur cette affaire. Contestation avec le Pape, au sujet du pont d'Avignon ; terminée par Rosny en faveur du roi. Affaire de l'acquisition du comté de Saint Paul ; bon conseil à cette occasion, donné par Rosny à Henri. Ordres religieux établis en France.*





---

## SOMMAIRE

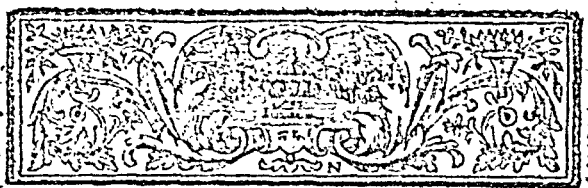
### DU VINGTIEME-LIVRE.

**M**EMOIRES de l'année 1625. Fin du procès des comtes d'Auvergne & d'Entragues ; Complaisance & foiblesse de Henri IV. pour la marquise de Verneuil. Les Jésuites obtiennent la démolition de la pyramide. Grand d'mêlé de Rosny avec le P. Cotton, au sujet du collège de Poitiers : il se justifie contre les calomnies de ses ennemis ; on le réconcilie avec le p. Cotton. Ses brouilleries & son raccommodement avec le Duc d'Epemon & Grillon ; Traits de l'humour fantasque de Grillon. Nouvelles calomnies contre Rosny, qui le mettent à deux doigts de sa disgrâce ; conversation touchante de Henri avec lui, dans laquelle ils se réconcilient ; détail intéressant sur toute cette affaire. Autre tentative des ennemis de Rosny pour le perdre. Mariage de sa fille avec le duc de Rohan ; licutenance de roi de Saint Jean-d'Angely, refusée par Henri au duc de Rohan.

viii. SOMMAIRES DES LIV.

*Autres grâces & gratifications accordées & refusées à Rosny par le roi.  
Dessein de Henri de faire épouser mademoiselle de Melun au marquis de Cœuvres.*





# MEMOIRES

DE

SULLY.

## LIVRE SEIZIEME.

**L** ne s'agissoit plus que de donner une dernière forme aux conventions qui venoient d'être arrêtées entre le roi d'Angleterre & moi, & signifiées par ce prince à ses ministres, & d'en composer un traité; ou pour parler plus juste, un projet de traité entre les deux rois. On ne pouvoit, en effet, appeller d'un autre nom, une piece qui ne devoit obtenir son dernier & principal effet, que de l'acceptation de sa majesté très chrétienne, entre les mains de laquelle il falloit qu'elle passât auparavant. C'est

1603.

Alv

603. ici que je sentis quel tort faisoit à ma négociation, la malheureuse précaution que la nécessité nous avoit obligés, Henri & moi, de prendre dans le conseil de France, de ne rien proposer que comme de moi-même, au roi d'Angleterre.

Ce prince beaucoup mieux persuadé que je ne l'aurois souhaité, que dans toutes les propositions que je lui avois faites, je n'avois agi que de mon seul mouvement, & pour assurer la religion protestante, contre tous les événemens de la politique, n'avoit garde de me regarder dans tout ce que je lui avois dit de secret, comme l'organe du roi mon Maître; & il croyoit faire beaucoup, en s'engageant le premier, sur des apparences très-fortes, à la vérité, que le roi de France en feroit autant, avec encore plus de plaisir. Mais quelle différence entre un pareil engagement général & sujet à mille interprétations; & celui d'un traité, dans lequel, en vertu d'un plein pouvoir du roi, j'aurois inséré avec toute l'attention & le détail possibles, toutes les clauses & conditions, & où je serois entré dans

toutes les explications, qui forment les liens irrévocables d'un traité politique ! Je ne serois pas si hardi à affûrer qu'au lieu d'une simple formule de traité, j'étois en droit d'attendre en cette occasion de la majesté britannique, la signature d'un traité complet de tout point, & contre lequel il ne lui auroit pas été possible à elle-même de revenir, si les regrets dont les lettres du comte de Beaumont au roi sont pleines, sur ce manque d'un blanc-signé, n'étoient pas un témoignage authentique, que l'amour propre ne me fait rien dire ici de trop.

Je me serois pourtant un reproche, si je paroissais soupçonner la bonne foi du roi Jacques ; j'avoue au contraire, qu'aucun prince de l'Europe ne se montre en être plus jaloux ; mais il arrive, par je ne sçais quelle fatalité, que la chose du monde qui paroît devoir être le moins exposée aux caprices du sort, je veux dire, un accord politique, pur ouvrage de l'esprit, libre dans ses opérations, & maître de ses sentimens, est pourtant ce qu'on connoît de plus fragile. Ceux qui le contractent ne vou-

droient en aucune autre occasion, encourir le blâme d'avoir manqué à leur parole ; & cependant elle se trouve presque toujours sans exécution, pour peu qu'on trouve quelque couleur au parjure ; comme si éluder une promesse solennellement engagée, n'étoit pas la même chose que la violer. Je ne pouvois douter que si-tôt que je serois parti, les conseillers de sa majesté britannique ne fissent tous leurs efforts, pour détruire un travail qu'ils n'avoient pu empêcher. Je m'attendois bien que Cecil seroit un des plus ardens. La victoire que je venois de remporter sur lui, le chagrin qu'il avoit essuyé de la part du roi, à mon sujet, la confusion dont l'avoit couvert la conversation que j'avois eue avec lui, lorsqu'elle avoit été répandue dans le monde, étoient autant de traits, qui avoient achevé d'ulcérer son esprit.

On conviendra sans peine, malgré tout cela, que j'avois sujet d'être satisfait du succès de ma négociation..  
(1) Si je me considérois moi-même

(1) Il est fait mention de cette ambassade de tation avec éloge de M. de Rosny, en An-

LIVRE SEIZIÈME. 5

dans cette affaire, la manière dont elle se terminoit, étoit tout ce qui pouvoit m'arriver de plus avantageux : puisqu'en remportant la gloire d'avoir réussi dans une entreprise, regardée comme très difficile, je ne courois point le risque d'être accusé d'avoir passé les bornes de ma commission. Le roi & son conseil étoient les maîtres de retrancher & de changer tout ce qu'ils jugeroient à propos dans un accord, dont je n'avois rendu ni eux ni moi même, garans ;

1603.

glèterre ; dans presque toutes les histoires & mémoires du tems ; sans parler de plusieurs écrivains modernes, qui y ont joint leurs suffrages ; dont quelques uns, comme l'Auteur des mémoires d'état de Villeroy & de l'Histoire du duc de Bouillon, n'ont aucun intérêt à élever la gloire de ce ministre. Le récit qu'en fait P. Matthieu, est conforme à celui qu'on vient de lire, jusques dans les moindres circonstances. Tom. 2. liv. 3. p.

577. & suiv. Voyez aussi les Mss. de la Bibl. du roi vol. 9590. & le premier volume de Siri ( *mém. second.* ) Outre le détail de l'ambassade du marquis de Rosny à Londres, qui de tout point se rapporte avec celui qu'on vient de lire p. 226. & suiv. ) On trouve par tout dans cet historien, des particularités très-curieuses sur le conseil & sur la personne du roi Jacques ainsi que sur les affaires de la cour d'Angleterre.

fût qu'à des conditions, qui leur procurassent une parfaite tranquillité, & qui ôtassent aux deux rois alliés, la crainte d'une domination trop absolue de la maison d'Autriche; dans ces provinces.

Pour tout cela, outre que les deux princes s'engageoient mutuellement à se déclarer ouvertement, à la réquisition de l'un d'eux, afin de ne pas se laisser surprendre aux artifices de la cour de Madrid, on convenoit dès à présent, de fournir aux états Généraux un secours suffisant, pour les tirer de l'oppression. Le nombre des hommes qui devoient le composer, n'étoit pas réglé; il y étoit seulement marqué que ces soldats seroient tirés de l'Angleterre seule; & que tous les frais de cet armement, seroient à la charge de sa majesté très-chrétienne; une moitié purement de l'argent de France, l'autre moitié, en déduction des sommes dûes par la France à l'Angleterre. On n'oublioit pas de marquer, que cette manœuvre des deux couronnes en faveur des Pays Bas, se feroit sans aucun éclat, & le plus secrettement qu'il seroit



possible ; pour ne pas enfreindre directement le traité de paix, fait avec l'Espagne. Si cette puissance traitant cette action d'infraction formelle, s'en prenoit aux rois protecteurs, voici ce qui étoit résolu. Dans la supposition que le roi d'Angleterre fût attaqué seul, le roi de France lui fourniroit une armée de six mille François, soudoyés & entretenus à ses frais, pendant tout le tems de la guerre, & alors il payeroit à l'Angleterre, en quatre ans, & par portions égales ce qui lui resteroit de dû. L'Angleterre agiroit précisément de la même maniere avec la France, au cas que l'orage tombât sur celle ci ; le choix de la mer ou de la terre, seroit à la partie attaquée, & alors aussi, l'Angleterre ne pourroit lui rien demander de ses dettes. Enfin si l'Espagne déclaroit la guerre aux deux princes alliés à la fois, pour en tirer raison & utilement pour la Flandre, sa majesté tres chrétienne tiendroit une armée de vingt mille hommes sur les Frontieres de Guyenne, Provence, Languedoc, Dauphiné, Bourgogne & Bresse ; elle en jete-

1603.

teroit pareil nombre du côté de Flandre, & divertiroit les forces de l'Espagne, en croisant avec ses galeres, dans le levant de la Méditerranée. Sa majesté Britannique de son côté, outre une armée de terre de six mille hommes au moins, qu'elle tiendrait sur pied, enverroit une Flotte dans les Indes Occidentales, & croiseroit avec une seconde, sur les Côtes d'Espagne. Tout payement des dettes seroit surcis, & chacun demeureroit chargé de ses propres frais. De secrette qu'auroit été l'alliance jusqu'alors, elle seroit rendue publique, par un traité offensif & défensif entre les deux rois intéressés; & l'un ne pourroit, sans l'autre, ni désarmer, ni diminuer les forces convenues, ni entamer aucun accord.

Tel étoit en substance le projet du traité, qui m'avoit causé tant d'inquiétude, & de peines. Le roi Jacques le signa, je le signai après lui; & je ne songeai plus après cela, qu'à repasser au plutôt en France, où il devoit être converti en un traité solennel. Je n'oubliai pas d'en

## LIVRE SEIZIÈME. II

donner avis à Henri; auquel pourtant je cachai ou déguisai une partie de cette importante nouvelle, ainsi que le détail de ce qui venoit de m'arriver en dernier lieu, chez le roi d'Angleterre, en présence de ses conseillers. Mes dépêches étoient déjà si longues, si fréquentes, si interrompues & écrites avec tant de hâte, que ce n'étoit peut-être pas mal faire, que d'en épargner le travail à sa majesté, qui devoit avoir beaucoup de patience en les lisant. Ce n'étoit pourtant pas là le véritable sujet de mon silence. L'exactitude avec laquelle Henri m'écrivoit lui-même, tant pour m'informer de ce qui se faisoit d'important dans le conseil de France, que pour me donner de nouveaux ordres & de nouvelles instructions, conformes aux différens changemens qui arrivoient dans les affaires de ma négociation, me persuadoit assez que rien sur ce sujet ne le lassoit, ni ne le rebuttoit. Mais outre que c'est un trait d'une assez bonne politique que de réserver en ces occasions quelque chose de nouveau à

1603. apprendre à son retour, pour être mieux reçu de son maître, je ne voulois pas exposer le dernier secret de ma négociation à être decouvert ni en aucune maniere, divulgué. Ce qui venoit d'arriver étoit un avis pour moi, de me conduire avec une extrême circonspection. C'est un fait dont je n'ai pas parlé en son tems, pour ne point interrompre un récit plus intéressant.

Parmi le grand nombre de lettres, que je faisois partir de Londres, les unes adressées à Villeroy & au conseil, les autres pour n'être vûes que du roi seul, il s'en trouva une de ces dernieres, datté du 20 Juillet, qui ne fut point remise à Henri, ce qu'il comprit par la dépêche de l'ordinaire suivant, & il me le manda aussi-tôt. Cette lettre étoit de la dernière conséquence. Je connoissois parfaitement le courrier que j'en avois chargé: c'étoit un des mes domestiques aussi simple que fidele, & qui me servoit même à ma chambre. Je le questionnai, & il me répondit, que le roi étant à la chasse, au moment de son arrivée, il avoit porté

le paquet chez monsieur de Villeroy, & l'avoit donné à un de ses commis; 1603.  
qu'il avoit oublié de demander le nom de ce commis, qu'il ne connoissoit point, parce que dans le même moment Louvet parloit aussi au commis & lui remettoit plusieurs autres Paquets, à l'adresse de son Maître. Voilà ce que je mandai au roi, en le priant de faire faire de son côté toutes les recherches nécessaires. Après bien des mouvemens & des informations, je ne reçus d'autres éclaircissemens de sa majesté sinon qu'on lui avoit dit, & qu'elle croyoit que la faute venoit du maître de la poste d'Ecouan.

Je me doutois déjà de quelque chose ; & ce manège de commis, dont la friponnerie m'étoit déjà particulièrement connue, achevant de m'ouvrir les yeux, je demurai frappé de l'idée, qu'il y avoit un traître, employé dans les Bureaux du roi, & même que ce ne pouvoit être qu'un de ceux qui travailloient sous Villeroy. Je récrivis à Henri, que quelque chose qu'il pût me dire, cette soustraction ne s'étoit faite qu'en cet endroit seul ; & qu'assûrément elle ne

1603.

pouvoit pas avoir été faite par inadvertance, & sans dessein. Ce commis quel qu'il fût, gagné par les ennemis de l'état, pour découvrir le contenu des Lettres que j'écrivois de Londres à sa majesté, ne put résister à l'envie de décacheter celle-ci, dont l'adresse piqua sa curiosité, y ayant écrit sur l'enveloppe du paquet : *paquet pour être mis es mains propres du roi, sans être ouvert.* Il s'en repentit sans doute, lorsqu'il vit qu'il n'en pouvoit faire aucun usage : ce qu'il y avoit d'essentiel dans la Lettre, étant exprimé avec un chiffre, dont rien ne lui pouvoit expliquer le sens : & c'est ce qui me consolait dans ce malheur ; mais la faute étoit faite, & il aimait mieux apparemment jeter la lettre au feu, que de la rendre décachetée. On verra par les mémoires de l'année suivante, que j'avois deviné juste.

Henri auroit souhaité que j'eusse pratiqué la reine d'Angleterre & le prince son fils, comme j'avois fait le roi Jacques, pour bien connoître leur caractère & leurs inclinations à l'un & à l'autre : mais comme malgré tous les bruits qui avoient couru, cette princesse étoit encore du côté de l'E.

cosse & ne pouvoit arriver sitôt, sa majesté ne jugea pas ce motif suffisant, pour me faire faire un plus long séjour à Londres, pendant que plusieurs autres affaires, presque aussi importantes, demandoient ma présence à Paris, & elle fut la première à me presser de revenir au plutôt. Cet ordre étoit parfaitement de mon goût. L'envie triomphe sur-tout des absens. Mes amis perdoient encore plus que moi, de ce que j'étois éloigné. Je chargeai Vaucelas (2), mon beau-frere, de porter à la reine d'Angleterre les lettres de leurs majestés, que j'avois apportées pour elle, & je l'instruisis de ce qu'il avoit à dire & à faire, pour parvenir à ce que le roi désiroit savoir touchant cette Princesse.

Ma blessure à la bouche se r'ouvrit comme je disois tout pour mon

(2) André de Co- maison de Cochefilet chefilet, baron de est marquée dans du Vaucelas, comte de Chesne, pour l'une Vauvineux, &c. Il des plus anciennes du fut depuis conseiller Perche, originaire d'état, ambassadeur d'Ecosse, & alliée des en Espagne & en Sa- Rois d'Ecosse. de la voye; il étoit frere maison de Bailleul, de la seconde femme en Normandie, de M. de Sully. La

1603.

départ : la fièvre qu'elle me causa, me retarda de quelques jours, & m'empêcha même d'écrire au roi, comme à l'ordinaire. Dès que je sentis mes forces revenues, je fis demander mon audience de congé au roi d'Angleterre, qui eut la bonté de m'épargner la peine d'aller cette fois jusqu'à Greenwich; il me fit sçavoir par milord Oreladoux, qu'il se transporterait exprès à Londres; qu'il m'attendrait à Westminster; & que quelque matin que j'y vinssse, je le trouverois prêt à me donner audience, parce qu'il comptoit partir ce jour-là de très-bonne heure pour la chasse, »  
 » afin de dissiper, ajoûtoit obligeamment ce prince, le chagrin »  
 » que mon départ lui causeroit. »

Je m'y rendis si matin, que le roi n'étoit pas encore habillé. Je l'attendis près d'une heure; & j'employai ce tems à visiter les sépultures magnifiques & les autres morceaux rares, qui rendent célèbre l'église de Westminster. Je fus reçu de sa majesté Britannique, avec toutes sortes de caresses. Jacques répondit au compliment que je lui fis, sur le regret



regret que j'avois de m'éloigner de lui; que ce qu'il m'avoit mandé du sien, étoit très-véritable; d'autant plus qu'il ne s'attendoit point à me voir repasser la mer, à cause des fonctions qui m'arrêtoient en France; mais il jura, & par tout ce que la religion a de plus sacré que par quelque personne que sa majesté très chrétienne lui renvoyât le traité dont j'emportoïs la formule, il le signeroit sans autre discussion. Il parla de sa nouvelle alliance avec Henri, d'une manière très-touchante; & en disant qu'il prenoit ce prince pour son unique modèle, aussi-bien que pour son ami, il s'engagea à mettre au rang de ses propres ennemis, tous les ennemis de ce prince. Il fit une espèce de récapitulation de toutes ses promesses, pour me donner la satisfaction de voir qu'il n'en avoit oublié aucune. Il s'obligea de ne donner ni intercession, ni accès auprès de lui, à aucun des sujets du roi de France, dont ce prince auroit le moindre sujet de se plaindre; & il exigea la même déférence du roi de France, sur-tout par rapport à tout

1663.

1603. jésuite, qui seroit trouvé déguisé; soit dans ses Etats; soit sur ses vaisseaux. Il loua extrêmement Henry, d'avoir chassé cet ordre de son royaume; & dit qu'il lui conseilloit de tout son cœur de ne pas commettre la faute de les rappeler; c'est l'article sur lequel il insista le plus. Aussi haïssoit-il ces religieux de toute la haine qu'il portoit à l'Espagne, jointe à celle que l'on a contre ceux, que l'on regarde comme les ennemis personnels; & il ne fut bien satisfait que lorsque je me fus engagé, autant qu'il étoit en moi, à lui envoyer écrites, ces assurances qu'il exigeoit de sa majesté très-chrétienne. Il me remit deux Lettres pour le roi & la reine, de pur compliment, en réponse à celles qu'il en avoit reçues, où l'article de l'Ambassadeur François ne fut pas traité légèrement (3).

Chargé de ces Lettres, & du modèle du traité, je ne voulus pas at-

(3) L'historien Mathieu dit que le Roi de France fit présent au Marquis de Rosny, d'une chaîne de pierreries, de grand prix. *Ibid.*

tendre plus long-tems à partir, que jusqu'au lendemain. Je sortis de Londres, apres avoir reçu les adieux de tous les honnêtes gens; & je repris la même route, par laquelle j'étois venu. Sidney & le vice amiral anglois, me servirent d'Escorte jusqu'à la mer; & ils eurent soin de me fournir tout ce qui m'étoit nécessaire, à moi & à toute ma suite, tant pour le voyage de terre, que pour le trajet de mer.

J'oubliois l'article des présens que je fis au nom de sa majesté tres-chrétienne, en Angleterre. Celui du roi fut six chevaux, parfaitement beaux & bien dressés, & richement caparaçonnés; Henri y joignit un autre don, qui devoit être estimé bien plus considérable encore, je veux dire, la personne de Saint Antoine, le plus excellent homme de cheval, qu'on connut. Celui de la Reine d'Angleterre, une des plus grandes & des plus belles glaces de Venise, qu'on ait vues, dont le cadre d'or étoit couvert de diamans; & celui du prince de Galles, une lance & un heaume d'or, aussi enrichis de diamans, un maître d'armes & un bala-

1603.

din. Le duc de Lenox, le comte de Northumberland, en un mot, tous ceux que j'ai eu occasion de nommer, & quelques autres encore, eurent, les uns des boëtes, les autres des enseignes, boutons, aigrettes, bagues & chaînes d'or & de diamans; plusieurs femmes eurent aussi des bagues & des colliers de perles. La valeur de tous ces présens y compris, douze cens écus, que je laissois à Beaumont pour être répandu en quelques endroits, étoit de soixante mille écus. L'objet du roi, en faisant tant de riches présens, dont même une bonne partie fut continuée aux seigneurs anglois; en forme de pension, étoit de les retenir, & de les attacher de plus en plus à son parti. Je les fis sur ma propre connoissance; & sur les recommandations de Beaumont; & ma principale attention fut de les distribuer, de maniere qu'ils ne fissent naître aucune jalousie entre ces seigneurs anglois, & que le roi lui-même n'en prît aucun soupçon. La précaution dont j'usai, fut de lui demander la permission de reconnoître par quelque légère gratification, les services que j'avois reçus dans la cour.

Je reçus à Douvres une lettre de Henry, par laquelle il me faisoit sçavoir qu'il étoit arrivé le 9. Juillet, à Villers-coterets, où il m'attendoit avec impatience. Il y passa quelques jours, pendant lesquels la reine fit un voyage à Liesse. Je ne voulus point me reposer à Douvres, & j'ordonnai l'embarquement pour le lendemain. Il fit un si mauvais tems la nuit, que le vice-amiral anglois me conseilla très-sérieusement de changer de résolution. Le plus petit délai ne paroïssoit pas moins insupportable à toute ma suite, qu'à moi-même, surtout à ces damoiseaux de ville qui se trouvent hors de leur élément, lorsqu'ils ont perdu le pavé de Paris. Ils me firent tous de si fortes instances de quitter Douvres ce jour là, & la lettre de sa majesté me flattoit moi-même d'un accueil si favorable, que je voulus qu'on appareillât. Le repentir suivit de bien près une si grande précipitation. Nous fûmes assaillis d'une tempête si violente, qu'elle nous mit dans le dernier danger. Nous fûmes le jour tout entier à faire le trajet de la Manche, & fu

1603.

1603. maltraités de la maladie de la mer ; que si trois cens que nous étions, nous avions été attaqués seulement par une vingtaine d'hommes, nous aurions été obligés de nous rendre.

Un second Billet que je reçus de Henri à Boulogne, m'obligea à ne pas perdre un seul instant. Je congédiai en cet endroit, ceux qui m'avoient accompagné, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils m'avoient fait, & je les laissai les maîtres d'aller où bon leur sembloit. Pour moi je profitai de l'attention qu'avoit eue sa majesté, de faire tenir prêts des chevaux de poste dans tous les endroits de mon passage, au cas que ma santé me permit de m'en servir. Je pris la poste à Abbéville, à trois heures après midi, & j'arrivai le lendemain, sur les huit heures du matin, à Villers-coterets.

Je ne voulus point me reposer, sans avoir eu l'honneur de saluer sa majesté. Je la trouvai dans l'allée du parc, qui aboutit à la forêt, où elle avoit fait partie d'aller se promener sur des chevaux, qu'on devoit lui amener. Messieurs de Bellievre, de

Villéroÿ, de Maiffes & de Sillery, se promenoient avec ce Prince, dans une allée prochaine, monsieur le comte de Soissons avec Roquelaure & Frontenac. Du plus loin qu'il m'apperçut, il dit, à ce que Maiffes me rapporta; « Voici l'homme que  
 « j'ai tant souhaité, qui est enfin ar-  
 » rivé: il faut faire appeller mon  
 » cousin le comte de Soissons, afin  
 » qu'il soit présent à la relation qu'il  
 » va nous faire en gros, de ce qu'il a  
 » vu, entendu, dit & fait, dont il ne  
 » m'a rien écrit: qu'on me renvoie  
 » mes chevaux, je n'irai point dans  
 » la forêt ».

1603.

Sa majesté me releva, avant que j'eusse eu le tems de m'agenouiller pour lui baiser la main, & elle m'embrassa deux fois étroitement. Ses premières paroles furent, qu'elle étoit aussi satisfaite qu'on le pouvoit être, de la maniere dont je l'avois servie; que mes lettres ne l'avoient point ennuyée; & qu'elle prendroit plaisir à entendre tout ce que je n'avois pas compris dans ces Lettres. Je répondis au roi que ce récit étoit un peu long, & ne pouvoit bien se faire, qu'à me-

1603.

sûre que l'occasion se présenteroit de parler de toutes ces différentes choses. Je commençai par la personne du roi d'Angleterre, que je lui dépeignis tel à peu près que je l'ai fait dans ces mémoires. Je n'omis, ni l'admiration que ce prince marquoit pour sa majesté, ni sa joie, lorsqu'on le comparoit à elle, ni sa passion de se rendre digne de cette comparaison. Je rapportai les preuves qu'il m'avoit données de son attachement à la France, de son mépris pour les chimères dont l'Espagne avoit cherché à le remplir, de son éloignement d'écouler jamais le parti des calvinistes françois révoltés. Ce prince sentoît par ses propres besoins, combien ce dernier procédé eût été déraisonnable, y ayant un si grand nombre de séditieux dans ses états, que j'étois fort trompé, s'ils ne lui donnoient un jour bien des affaires. J'ajoutai, que si moi-même j'avois été d'humeur à leur prêter l'oreille, les principaux de cette faction m'avoient fait assez beau jeu, pour entrer avec eux dans des entreprises toutes des plus sérieuses. Je me souvins de la dépêche per-



due, & j'en dis hautement mon sentiment. Je revins au roi d'Angleterre, pour rapporter à sa majesté, ce qu'elle ignoroit de ma dernière audience; & je lui présentai avec la formule de traité signée de nous deux, les deux lettres de sa majesté britannique, & une autre lettre, écrite à sa majesté depuis mon départ de Londres, par le comte de Beaumont, & que j'avois reçue dans la route. Henri se fit lire toutes ces lettres par Villeroy.

Beaumont mandoit au roi, que ce jour là même, on attendoit à Londres la reine d'Angleterre, avec ses enfans; qu'elle devoit descendre droit à Windsor, & y faire sa demeure avec le roi, qu'on n'étoit pas sans appréhension, que son arrivée ne nût bien du trouble dans les affaires, & ne rendît le courage aux mutins; qu'heureusement, il n'y avoit aucun homme de tête parmi eux; que l'Ambassadeur d'Espagne étoit enfin sur les terres d'Angleterre, & à ce qu'on disoit, actuellement à Gravesend; avec celui du duc de Brunswich, d'où ils alloient, prendre incessamment la route de Londres: sa majesté britan-

1603.

nique ayant envoyé des vaisseaux à l'ambassadeur espagnol, pour assurer son trajet contre ceux des états ; que le comte d'Aremberg comptoit si bien sur le changement que cet ambassadeur apporteroit dans les affaires, que sçachant son arrivée, il étoit venu d'avance l'attendre à Windsor. Beaumont ne dissimuloit pas lui-même sa crainte des effets qui en pouvoient arriver, auprès d'un prince susceptible de nouvelles impressions ; moins encore par l'intérêt qu'il trouveroit dans des offres capables de l'éblouir, que par sa timidité naturelle, sa foiblesse, & même par son scrupule de ne soutenir qu'un parti de rebelles, en appuyant celui des Provinces-Unies.

Beaumont parloit ainsi, sur la communication qu'il avoit eue d'un plan d'accord entre l'Espagne & les états ; imaginé & dressé en Allemagne, il en donnoit même la teneur, dans cette lettre ; mais il paroissoit persuadé que les députés des Pays-bas n'y consentiroient jamais, quand même l'empereur se rendroit garant de cet accord : parce qu'ils ne le jugeoient, ni assez

fort pour obliger l'Espagne à l'observer, ni même assez impartial, pour en espérer une bonne paix avec cette couronne; & qu'ils se défieroient en général de toute proposition, dans laquelle la France & l'Angleterre n'interviendroient pas. Il marquoit; que ces députés étoient aussi sur le point de s'en retourner chez eux, bien résolus d'y animer leur république à une vigoureuse défense; dans l'assurance que leur donnoient mes conventions avec sa majesté britannique, de n'être pas abandonnés des deux rois; & sur la permission que venoit de leur donner ce prince de lever en Ecosse des soldats, commandés par milord Bucloud, qu'ils avoient accepté pour colonel de cette recrue. Beaumont avertissoit, en finissant sa lettre, que pour être encore mieux informé de tout ce qui se passeroit, & pour faire souvenir le roi d'Angleterre de sa promesse, s'il en étoit besoin, il alloit lui-même se rendre à Windsor. Je ne parle point des endroits de cette lettre, où Beaumont se répandoit en éloges de ma conduite & de ma négociation.

1603.

« Hé bien ! mon cousin, dit Hen-  
 ry, en s'adressant à M. le comte de  
 Soissons, après que Villeroy eût  
 achevé la lecture du projet de traité,  
 » que vous semble de tout cela ? Di-  
 » tes-m'en librement votre avis. » Je  
 devinois sans peine la réponse, &  
 monsieur le comte ne me trompa  
 » point. Puisque vous le voulez, sire,  
 » répondit-il, je vous dirai, qu'il me  
 » semble que monsieur le marquis de  
 » Rosny a un fort grand crédit auprès  
 » du roi d'Angleterre, & qu'il est en  
 » une merveilleusement bonne intel-  
 » ligence avec lui ; mais, si vous  
 » m'en voulez dire, il n'est pas moins  
 » vrai, que ce qu'il vous  
 » mande, est véritable ; qu'il vous  
 » devoit par cette raison, apporter  
 » des conditions beaucoup plus  
 » avantageuses, & un traité en meil-  
 » leure forme, que celui qu'il vous a  
 » présenté, qui n'est en effet qu'un  
 » simple projet d'espérances & de  
 » belles paroles sans aucune assu-  
 » rance que l'exécution s'ensuive.  
 » Tout ce que vous dites-là, est bel  
 » & bon, reprit, Henri, il n'y a rien  
 » de si aisé, que de trouver à redire  
 » aux actions d'autrui. » Sa Majesté

continua à parler, comme si elle avoit entrepris de faire mon apologie, & tout ensemble mon éloge. Elle dit, qu'il n'y avoit que moi en France qui avec un pouvoir aussi limité, eût pû faire ce que j'avois fait; que l'on ne m'avoit pas même demandé mes lettres de créance, à la cour de Londres; chose qui étoit sans exemple; qu'elle s'étoit bien attendue aux difficultés que j'avois eu à essuyer, & qu'elle n'avoit pas espéré que je vinsse si facilement à bout de les lever; qu'elle étoit pleinement satisfaite, & qu'elle ne se repentoit que d'une chose, qui est de ne m'avoir pas donné carte blanche. « Je » connois par cet exemple, dit ce » prince, la vérité d'un proverbe latin, » que j'ai entendu dire mille fois, » mais je ne sçais si j'en prononcerai » bien les mots : *Mitte sapientem, &* » *nihil dicas.* En tous cas je suis » assuré que si sa présence devient » encore nécessaire par de-là, il sera » toujours prêt d'y retourner, & de » me servir avec la même dextérité, » qu'il a fait. Je ne dis pas à beaucoup près, tout ce que le bon cœur

1603.

fis. Sa majesté étoit pourtant déjà habillée & avoit pris son bouillon, lorsque j'entrai dans son appartement. Elle regardoit jouer une partie de paume, dans la petite cour du château, qui servoit de jeu de paume.

» Allons nous promener, me dit ce prince, pendant qu'il fait encore frais; j'ai des questions à vous faire, & des particularités à vous demander, sur lesquelles je n'ai fait que rêvailler toute la nuit. Je me suis levé dès quatre heures, parce que

la main, & me conduisit dans le parc, où nous fûmes près de deux heures, seuls. Bellièvre, Villeroy & Sillery étant arrivés, le roi se promena encore une heure avec nous quatre. Notre occupation du matin fut la même, pendant les trois jours suivans, que sa majesté passa à Villers-coterets; c'est dans ces entretiens, que je lui rendis compte de ce que j'avois à lui dire de plus secret.

Je recus plusieurs lettres de Beaumont, dont le contenu va servir de

supplément à ce que j'ai déjà dit des ~~affaires d'Angleterre~~ 1603.  
 affaires d'Angleterre. L'arrivée de la  
 reine à Londres, n'y apporta point  
 tout le dérangement, dont on s'étoit  
 prévenu, les mécontents ne la trou-  
 verent point telle qu'ils s'étoient  
 imaginés. Il semble qu'en changeant  
 d'état & de pays, elle changea tout  
 d'un coup, d'inclination & de ma-  
 nières; par un effet des délices de  
 l'Angleterre, ou de celles de la  
 royauté, son esprit se tourna vers  
 les amusemens & la volupté, de  
 maniere qu'elle parut ne s'occuper  
 que de cela uniquement. Elle ou-  
 blia si bien la politique espagnole,  
 qu'elle donna sujet de croire qu'au-  
 fond elle n'y avoit semblée attachée,  
 que par la nécessité des conjonctures.  
 Kainlos, qui l'avoit amenée conti-  
 nua dans la profession qu'il faisoit  
 ouvertement, d'attachement à la  
 France. Quelques dames, en qui cette  
 princesse avoit le plus de confiance,  
 dirent confidemment à Beaumont,  
 qu'elle n'étoit pas autant Espagnole,  
 qu'on le croyoit. Il se fit présenter  
 à elle, & lui fit des excuses pour  
 moi, de ce que je n'avois pu l'at-

1603.

départ de l'ambassadeur. Il y eut plus; on parla sourdement d'une conspiration des Anglois catholiques (5) contre sa personne. Beaumont a toujours traité cette imputation, de calomnie; & toute personne, qui aura connu l'état véritable de ce corps en Angleterre, au tems dont je parle, trouvera dans sa foiblesse, & dans la bassesse de ses sentimens, une preuve sans réplique pour le disculper.

Mais une conspiration plus réelle; fut celle de quelques seigneurs anglois, qui formèrent le complot de poignarder le roi. Leurs chefs, car elle fut avérée, & l'on fut persuadé de plus, qu'ils suivoient les impressions des archiducs & de l'Espagne (6), étoient milords Cobham Raleich,

(5) Elle fut causée de se contenta qu'on fit l'édit, par lequel le mourir milord George Jacques chassa les ge Brock & deux prêtres, nommés Watson états; cet édit est rap- & Clarko; il envoya

pag. 217. mérita de grandes

(6) De Thou & la louanges, ann. 1603. Chronologie Septe- Mém. Recond. vol. 1. naire sont de ce senti- pag. 243. ment. Le roi Jacques



Grey, Markham, & plusieurs autres des principaux serviteurs, & même des plus intimes confidens de la feue reine; quoiqu'ils eussent paru les plus empressés à faire hommage à son successeur. On ne nommoit pas néanmoins Cecil, dans cette cabale. La chose fit tout l'éclat, qu'on peut s'imaginer. Une dispute de religion, élevée dans les conférences des Protestans avec les Puritains, vint augmenter le désordre. On n'entendoit parler à la cour que de démêlés particuliers. Le comte de Northumberland cracha au visage du colonel Vere, en présence de toute la cour; & fut mis aux arrêts à Lambec, par ordre du roi; justement irrité de ce trait insultant. Le comte de Southampton & milord Grey se donnerent plusieurs démentis aux yeux de la reine; & se dirent des injures atroces; pour ceux ci, ils en furent quitres auprès du roi, pour demander pardon de leur impudence, à cette princesse; & auprès d'eux-mêmes, pour faire intervenir l'autorité royale contre les voyes de fait; après quoi, on les vit se parler de bonne amitié,

1603.

forme la plus authentique. J'en remerciai la majesté britannique, par une seconde lettre, lorsque Dauval fut venu de la part de Beaumont, apporter cette bonne nouvelle en France. & pour user de toutes sortes de contre-batteries, contre les Espagnols qui faisoient des présens à tout main, on en fit aussi, & même des pensions, à tout ce qu'il y avoit d'Anglois distingués à la cour du roi Jacques. On continua à faire chercher pour ce prince, les plus beaux chevaux qu'on pût trouver; & on les lui envoyoit, avec des harnois superbes.

Il avoit conquis contre nous, de l'avenement du roi d'Ecosse à la couronne d'Angleterre; & qui étoient peut-être le motif des armemens immenses, qu'elle fit cette année. Une escadre de douze Galeres espagnoles, montées par trois mille hommes, & équipées de tout point, venoit d'être battue le 27. Mai, par quatre seuls vaisseaux Hollandois: c'étoit le second échec.

De Thott.  
Sept. ann.  
1603.

échec en ce genre. Frederic Spinola, commandant de cette Escadre, y perdit la vie. L'Espagne, pour réparer ces pertes, fit de tous côtés des préparatifs de guerre, capables de répandre la terreur. Elle se rendit maître de la Méditerranée, au moyen des Galeres, qu'y commandoit Charles Doria, & pendant ce tems-là, on la voyoit s'occuper à préparer dans le port de Lisbonne, des vaisseaux pour embarquer vingt mille soldats, avec un travail si infatigable, que les Dimanches & les Fêtes y étoient employés.

Chacun raisonnoit à sa maniere, sur l'objet d'un appareil si terrible. Les uns vouloient qu'il regardât la Flandre, & Ostende particulièrement, les autres le destinoient à conquérir la Barbarie; parce que le-roi de Gusco avoit promis au Conseil de Madrid, de lui faciliter la prise de l'importante ville d'Alger, moyennant un secours d'hommes & d'argent, que ce Prince garda pour lui-même, sans beaucoup s'embarasser de tenir sa parole. Bien des personnes étoient persuadées, que l'Espagne en-vouloit à la France elle-même. Le premier avis en fut donné

1603.

1603.

à Sa Majesté, avec celui de veiller au  
château d'If, & aux Isles de la côte de  
Marseille; pendant que j'étois en An-  
gleterre, où ce Prince me le manda;  
sans pourtant y ajouter beaucoup de  
foi, quoiqu'il fût que le Duc de Sa-  
voye ne négligeoit rien, pour lui ren-  
dre ce mauvais office; mais il sa-  
voit aussi que l'Espagne trouvoit ce  
conseil du Duc, intéressé; & d'ail-  
leurs le Pape lui donnoit, coup sur  
coup, des assurances du contraire,  
qu'on pouvoit vraisemblablement ré-  
garder comme venant indirectement  
du conseil même d'Espagne; qui  
avait ses raisons pour ne pas pousser  
ce Prince à bout.

Dans la vérité, le dénoncement de  
tout cela, étoit renfermé dans celui  
que devoit avoir la double négocia-  
tion de la France & de l'Espagne,  
auprès du roi Jacques; & Sa Majesté  
prit là dessus, le parti le plus sage, qui  
fut de donner de nouveaux ordres  
pour la discipline, dans le Languedoc,  
la Provence & le Dauphiné. Monsieur  
le Grand, qui venoit d'obtenir que

son gouvernement de Bourgogne, avec ordre d'agir de concert avec Lesdiguières, & de se jeter dans Genève, si le duc de Savoye paroïssoit vouloir faire quelque nouvelle entreprise sur cette ville, quoiqu'en même-tems, le conseil de France conseillât fort à cette petite république, d'entendre à la médiation que lui avoient offert quelques cantons Suisses, pour terminer enfin, par un bon accord, cette espece de guerre lente & oisive, qu'elle avoit depuis long-tems avec la Savoye. Il fut défendu cependant de faire passer aucunes armes de France en Espagne ou dans la Flandre Espagnole; & Barault fit arrêter à Saint-Jean-de-Luz, quatre mille-cinq cens piques de Biscaye, qu'un marchand François, de Dieppe, embarquoit pour les Pays-Bas, en fraude de cette Ordonnance.

1603.

Emeric Gobier de Barault.

C'étoit un second mystere, que le long séjour qu'on voyoit faire à Doria, sur la côte de Gènes, avec les Galeres dont nous venons de faire mention. Il s'avança du côté de Villefranche, comme pour prendre sur son bord, les trois fils du duc de Savoye,

Sa Majesté, avec celui de veiller au  
beau d'If, & aux Isles de la côte de  
seille, pendant que j'étois en An-  
erre, où ce Prince me le manda;  
pourtant y ajouter beaucoup de  
quoiqu'il fût que le Duc de Sa-  
ne négligeoit rien, pour lui ren-  
ce mauvais office; mais il sa-  
aussi que l'Espagne trouvoit ce  
seil du Duc intéressé; & d'ail-  
s le Pape lui donnoit, coup sur  
py des assurances du contraire,  
on pouvoit vraisemblablement ré-  
der comme venant indirectement  
conseil même d'Espagne, qui  
it ses raisons pour ne pas pousser  
Prince à bout.

Dans la vérité, le dénouement de  
t cela, étoit renfermé dans celui  
devoit avoir la double négocia-  
de la France & de l'Espagne,  
rés du roi Jacques; & Sa Majesté  
là dessus, le parti le plus sage, qui

1603.

son gouvernement de Bourgogne , avec ordre d'agir de concert avec Lesdiguières , & de se jeter dans Genève , si le duc de Savoye paroïssoit vouloir faire quelque nouvelle entreprise sur cette ville , quoiqu'en même-tems , le conseil de France conseillât fort à cette petite république , d'entendre à la médiation que lui avoient offert quelques cantons Suisses , pour terminer enfin , par un bon accord , cette espee de guerre lente & oisive , qu'elle avoit depuis long-tems avec la Savoye. Il fut défendu cependant de faire passer aucunes armes de France en Espagne ou dans la Flandre Espagnole ; & Barault fit arrêter à Saint-Jean-de-Luz , quatre mille-cinq cens <sup>Emeric Ga-</sup> bier de Bar-  
piques de Biscaye , qu'un marchand <sup>rault.</sup> François , de Dieppe , embarquoit pour les Pays-Bas , en fraude de cette Ordonnance.

C'étoit un second mystere , que le long séjour qu'on voyoit faire à Doria , sur la côte de Gènes , avec les Galères dont nous venons de faire mention. Il s'avança du côté de Villefranche , comme pour prendre sur son bord , les trois fils du duc de Savoye ,

103. qui ne faisoient qu'attendre à Nice, l'occasion de passer en Espagne. Leur pere les y envoyoit, dit-on, pour y être nourris, & élevés aux premiers grades (7); il convoitoit avec ardeur ceux du gouverneur de Milan, & du vice-roi de Naples & de Sicile; peut-être parce qu'il se flattoit d'en démembrer quelques pieces pour lui, à la faveur de ces titres. Tout le monde fut trompé. Doria passa outre, sans descendre, ni s'arrêter à Ville-franche; quelques-uns persisterent néanmoins à croire que ç'avoit été son dessein, mais qu'il ne l'avoit pas voulu exécuter, par ressentiment de ce que la Savoye n'avoit pas fait tout le cas de sa personne, ni ne lui avoit rendu tous les honneurs, qu'il croyoit mériter. D'autres soutenoient qu'il en usoit ainsi, d'intelligence avec le duc de Savoye même, afin que ce Prince eût un prétexte de demeurer plus long-tems à Nice; où disoient ces spéculatifs, il ne faisoit qu'attendre l'occasion d'exécuter une entreprise sur la

(7) Le second de ces Princes, fut fait archevêque de Tolède, vice-roi de Portugal; & Cardinal,



Provence. Enfin d'autres croyoient 1603.  
avoir trouvé la raison de son départ,  
dans un ordre qu'ils supposoient qu'il  
avoit reçu, d'aller joindre son esca-  
dre au reste de la grande armée de  
mer des Espagnols. Qui fait si le but  
du conseil de Madrid, n'étoit pas sim-  
plement d'accoutumer les yeux à des  
mouvemens, dont on ne pût deviner  
la cause? Quoi qu'il en soit, le voyage  
des enfans de Savoye ne fut pas rom-  
pu pour cela; après s'être encore en-  
nuys quelque temps à Nice, ils passe-  
rent le 20 Juin, à la vue de Marseille,  
sans saluer le château d'If. Leur équi-  
page étoit de neuf galeres, quatre de  
Malthe, trois du Pape, & deux de  
Savoye.

D'autres troupes de terre Espagno-  
les, étoient cependant en marche,  
pour se rendre d'Italie en Flandre.  
Sa Majesté étoit attentive à tous leurs  
mouvemens; d'autant plus qu'elle  
étoit instruite que Hébert, sorti de  
France & retiré à Milan, continuoit  
ses premieres brigues avec le comte  
de Fuentes. Le secret en fut decouvert  
par une Lettre, qu'il écrivoit à son  
frere, trésorier de France en Languedoc.

23. doc. Ces troupes, ainsi que je l'appri  
à Londres de Sa Majesté elle-même ;  
sortirent de la Savoye, & passerent le  
pont de Grésin le premier Juillet, au  
nombre de dix compagnies Napolitai-  
nes, commandées par Dom Inigo  
de Borgia. Dom Sanche de Lune de-  
meura seulement dans ce canton, avec  
*un petit corps de troupes ; sans doute*  
pour accélérer le Traité entre la Sa-  
voye & Geneve, qui fut en effet con-  
clu vers le quinze du même mois. Le  
reste des troupes Espagnoles, qu'on  
tira d'Italie, consistoit en quatre mille  
Milanois, commandés par le comte  
de Saint-George, qui prit la même  
route.

Malgré ces secours, qui devoient  
bien fortifier les Archiducs, Henri  
jugea que les Espagnols ne viendroient  
point encore cette année, à bout de  
leur entreprise d'Ostende. Ils paroîs-  
soient eux-mêmes ne plus attendre  
cet événement que du tems ; leurs for-  
ces étant considérablement diminuées.  
Les mille chevaux que conduisoit le  
duc d'Aumale, étoient réduits à moins  
de moitié par la désertion, & le reste  
étoit si fort à charge à ses propres chefs,

qu'ils alloient être obligés de les li-  
cencier au platôt. Telle fut la situation  
des Provinces-unies ; pendant cette  
année ; où elles remportèrent encore  
une autre avantage contre leurs enne-  
mis. Quelques vaisseaux Hollandois ;  
en petit nombre , qui alloient char-  
ger des épiceries , rencontrèrent qua-  
torze galeres Portugaises , de Goa ,  
leur donnerent la chasse , en prirent  
cinq ; où ils trouvèrent de grandes ri-  
cheses , & disperserent le reste.

L'Europe ne fut pas plus tranquille  
pendant le cours de cette année dans  
l'Orient ; qu'elle l'étoit en Occident.  
Mahomet III, avoit cru bien s'assurer  
le trône , en faisant égorger vingt de  
ses freres. Renfermé dans le fond de  
son ferrail , il ne s'appercevoit pas  
que la mere , à qui il avoit entière-  
ment abandonné le soin du gouver-  
nement , abusoit de son autorité. Il  
en fut instruit par les Janissaires , qui  
vinrent un jour en corps , & d'un air  
qui ne souffroit ni refus , ni même de  
délai , lui demander la tête de deux  
Capi-Aga , qui servoient de conseil  
à la Sultane mere , & le bannissement  
de cette Sultane elle-même ; ce qu'il

1603.

De-Thom?  
Sept. ann.  
1603, &c.

3. fut obligé de faire exécuter en leur présence. Il fit ensuite mourir son propre fils, & la Sultane sa femme. Enfin il mourut lui-même, frappé de peste. Reprenons la suite des affaires du royaume. De Villers-coterêts, Sa Majesté étant revenue à Fontainebleau, je la laissai en cet endroit, & je vins à Paris, vaquer à mes occupations ordinaires, c'est-à-dire, faire rendre des comptes exacts aux Receveurs-généraux des généralités, & autres personnes en place; en destituer sur de bonnes preuves de malversation; comme il arriva à Palot, Receveur dans le Languedoc & la Guyenne; pourvoir aux sommes nécessaires, à conserver les anciens alliés de la couronne, & à en acquérir de nouveaux; & à l'entretien de ceux qui résidoient dans les Cours étrangères pour ce sujet; enfin, trouver, à force d'économie, les moyens d'enrichir l'épargne, en acquittant les dettes que le Roi avoit faites pendant la ligue; & les autres engagements de l'état. Sa Majesté mettoit ordinairement en tête, les pensions qu'on faisoit aux cantons Suisses, & elle avoit grand soin des in-

former s'ils étoient satisfaits. Moins nous avions d'alliés du côté d'Italie, plus ce Prince croyoit qu'il étoit important de les ménager. Il fit présent aux Résidens de Venise à Paris, d'une paire de ses armes, qu'il avoit porté un jour de combat. Cette république l'en avoit instamment prié, & elle fit si grand cas de ce présent, qu'elle attacha avec une espece de pompe, ces armes dans un endroit, où elles fussent exposées à la vue, & servissent de monument à la postérité, de sa vénération pour un Prince si recommandable par ses vertus guerrieres.

Comme cette nouvelle économie répandue dans toutes les parties des finances, retranchoit la plus grande portion des profits, que les Courtisans & les autres personnes qui approchoient du Roi, tiroient de différens endroits, & qu'elle diminuoit les libéralités que sa majesté leur faisoit de sa propre bourse : ils imaginèrent des moyens de remplir ce vuide, auxquels ce Prince, charmé de les satisfaire, consentit d'autant plus volontiers, qu'il ne lui en coûtoit rien : étoit de faire rendre à Sa Majesté, une infinité

103. d'Ordonnances, portant création de mille petits droits & exactions, sur différentes parties du commerce, dont elle leur abandonnoit la jouissance. Cet usage n'eut pas été une fois introduit, qu'il n'y eut plus de sortes d'idées, qui ne vinssent à ceux qui se croyoient en droit d'attendre quelque gratification de Sa Majesté. L'intérêt rendit tout le monde ingénieux, & bien-tôt tout se trouva plein de ces monopoles, qui, pour n'être pas considérables en soi, n'en porroient pas certainement, pris ensemble, un moindre préjudice à l'état; & plus directement au commerce, auquel on n'apporte point impunément les obstacles les plus légers. Je crus devoir faire à Sa Majesté, de fréquentes & de fortes remontrances, & je ne craignis point de m'exposer à ce sujet, à tout le ressentiment de M. le comte de Soissons, avec lequel j'ai remarqué que je n'ai jamais pu vivre trois mois de suite, sans quelque querelle.

M. le comte de Soissons présenta à Fontainebleau, une requête au Roi, par laquelle il lui proposoit d'établir en sa faveur, un droit de quinze sols,

sur chaque ballot de marchandises qui sort du royaume. Cette idée n'étoit venue assurément à M. le comte de Soissons, que par suggestion ; & il n'en connoissoit pas toutes les suites ; du moins il assura au Roi, que cette imposition ne lui rapporteroit pas plus de trente mille livres par an, & il le lui persuada si bien, que Sa Majesté qui croyoit lui devoir une gratification de pareille valeur, vaincue d'ailleurs par de continuelles importunités, lui accorda sa demande, sans m'en dire rien (j'étois alors à Paris), & tout de suite, pour ne plus en entendre parler, Henri lui en fit expédier l'Edit, qu'il signa & fit sceller. Un reste de scrupule par rapport au commerce, dont il sentoît intérieurement l'importance, lui fit réserver verbalement une condition, en accordant cette grace, c'est qu'elle n'excédât pas cinquante mille livres, & qu'elle ne se trouvât pas trop fatigante pour le peuple, & trop à charge au trafic.

Ce que ce Prince venoit de faire, lui revint à l'esprit dès le soir même, & il commença à avoir quelque soupçon, qu'en lui en avoit imposé. Il m'en

écrivit à l'heure même, & il me proposa la chose, comme on propose une question indifférente, sans me dire ce qui s'étoit passé, ni nommer personne. Je ne savois qu'imaginer sur une pareille demande. Je me mis à supputer, & m'aidant dans ce calcul, des comptes des Traites-Foraines & Domaniales, & entrées des grosses denrées, je trouvai que le produit annuel de cet impôt, ne pouvoit être moindre que de trois cens mille écus; & regardant cette affaire comme infiniment plus sérieuse encore, pour le commerce des lins & chanvres, qu'elle me parut capable de ruiner dans la Bretagne, la Normandie & une grande partie de la Picardie, je n'hésitai pas à prendre le chemin de Fontainebleau, pour en faire mon rapport à Sa Majesté.

Ce Prince m'avoua tout ce qui s'étoit passé, avec de grandes marques d'étonnement, de ce qu'on avoit ainsi abusé de son peu de défiance. Le véritable remède eût été de se faire rapporter l'édit & de le supprimer, comme obtenu sur un faux énoncé; mais pour ne pas me commettre avec M. le



comte de Soissons, qui n'auroit pû ignorer que c'étoit moi, qui avois ouvert les yeux à Sa Majesté, nous préférâmes celui d'empêcher que l'édit ne fut vérifié au Parlement. Il suffisoit pour cela, de ne pas y joindre, en l'envoyant à cette Cour, une lettre de la main du Roi, ou de la mienne, c'étoit une convention faite de long-tems, entre le Roi & les Cours souveraines; & sans cette formalité, quelque ordre qu'on pût produire d'ailleurs, le Parlement savoit à quoi s'en tenir, & n'enregistroit rien. Je vis pourtant bien, & je le dis à Sa Majesté, que cet expédient ne me sauveroit pas du ressentiment de M. le Comte, ni de celui de la marquise de Verneuil, que je découvris être interressée pour un Quint dans cette affaire; mais je lui parus résolu à tenir bon contre M. le Comte, pourvu qu'il en fit autant, contre les sollicitations de sa maîtresse, ce qu'il me promit, & de plus qu'il me soutiendrait hautement.

De retour à Paris, je vis arriver chez moi, deux ou trois jours après, M. le comte de Soissons, qui me cajo-  
loit fort, » pour avoir, disoit-il, un

1603. la vérité, de fort peu de conséquence ; j'en tenois le mémoire, roulé au tour de mes doigts, & je partoisi dans le dessein de faire une nouvelle tentative auprès du Roi, en faveur du peuple, que toutes ces tracasseries empêchoient de payer la taille. Elle me demanda quel étoit le papier que je tenois. « Ce sont de belles affaires, » Madame, lui répondis-je en colere, » & feignant de l'être encore bien » davantage, où vous n'êtes pas des » dernières ». Son nom faisoit en effet le sixieme article. Je déroulai le mémoire, & lui lus tous ces noms, avec l'intitulé des édits. « Et que » pensez-vous faire de tout cela, me » dit-elle ? Je pense ; lui repartis je, » à faire des remontrances au Roi. » Vraiment ! reprit-elle ( car elle ne » pouvoit plus se contraindre ) il se » roit bien de loisir de vous croire, » & de mécontenter tant de gens de » qualité, pour satisfaire vos capri- » ces ; & pour qui voudriez-vous » donc que le Roi fit quelque chose, » si ce n'est pour ceux qui sont dans » ce billet, qui sont tous les cousins, » parens & maîtresses. Tout ce que

» vous dites, Madame, lui répliquai-  
» je, seroit bon, si Sa Majesté prenoit  
» l'argent dans sa bourse; mais lever  
» cela de nouveau sur les marchands,  
» artisans, laboureurs & pasteurs, il  
» n'y a aucune apparence, c'est eux  
» qui nourrissent le Roi & nous tous;  
» ils ont bien assez d'un maître, sans  
» avoir tant de cousins, de parens &  
» de maîtresses, à entretenir ».

Madame de Verneuil ne laissa pas tomber mes paroles, & sur-tout ces dernières; elles lui servirent à faire mille méchans rapports. Dans la rage qui la transportoit, elle courut redire au comte de Soissons, que j'avois dit que le Roi n'avoit que trop de parens, & qu'il seroit heureux, lui & son peuple, si l'on en étoit défait. M. le Comte ne se posséda plus. Dès le lendemain matin, il alla demander à parler au Roi, & lui dit, après une longue énumération de ses services, que je l'avois si cruellement offensé dans son honneur, qu'il falloit qu'il eût ma vie, si Sa Majesté ne lui faisoit pas justice elle-même. Henri se montrant d'autant plus tranquille, qu'il le voyoit hors de lui, lui demanda

1603. » neuil, c'est un bon bec. Elle est si  
 » remplie de malice & d'invention,  
 » que sur le moindre mot que Rosny  
 » lui aura dit, elle en aura ajouté  
 » cent, & même mille; mais pour  
 » cela, il ne faut pas négliger cette  
 » affaire ». Dans l'état où Sa Majesté  
 venoit de voir monsieur le Comte,  
 elle avoit quelque sujet de craindre  
 qu'il n'embrassât le parti le plus vio-  
 lent contre moi. Elle renvoya la Va-  
 renne me dire, de ne point sortir que  
 bien accompagné, & de ne rien épar-  
 gner pour ma sûreté; ajoutant avec  
 bonté, que tout ce qu'il employeroit  
 pour me garder, seroit toujours fort  
 au-dessous de ce qu'il lui en coûteroit,  
 s'il me perdoit (8).

Je ne sortirai point de l'article de  
 ces édits de nouvelle création, sans  
 parler de l'arrêt du Conseil, beau-

(8) Le Journal de & selon Mathieu ;  
 l'Etoile, traite au long Henri IV. fit venir  
 de ce différend, que dans sa chambre, M.  
 le Roi termina, en le comte de Soissons  
 obligeant M. le comte & le Marquis de Ros-  
 de Soissons, de se con-ny, & les accorda.  
 renter d'une lettre de *l'id.* 592. de Thou en  
 satisfaction, que lui parle aussi, *livre 119.*  
 écrivit M. de Rosny, Cette fermeté de M.

coup plus ancien, & qui ordonne la  
 levée du droit d'ancrage, sur tous  
 les vaisseaux étrangers, qui mouil-  
 lent dans nos ports. Ce n'est au  
 fond, que le même que nos vais-  
 seaux payent chez les Etrangers ;  
 cependant ce ne fut qu'à regret &  
 par un ordre exprès de Sa Majesté,  
 que j'en poursuivis l'exécution, com-  
 me une des exactions les plus capa-  
 bles d'ôter la vigueur à notre com-  
 merce. Les Parlemens de Rouen &  
 de Rennes, firent tous leurs efforts  
 pour ne point l'enregistrer, & le  
 maréchal d'Ornano s'y donna bien  
 des mouvemens, aussi y étoit-il in-  
 téressé pour les sommes que l'état  
 lui devoit, qui lui avoient été assi-

1603.

de Rosny, lui a mé-  
 rité de grands élo-  
 ges dans nos histo-  
 res. " Il ne considé-  
 ra jamais, dit le  
 pere Châlons, que  
 l'intérêt de Sa Ma-  
 jesté, & la considé-  
 ration d'aucune per-  
 sonne de qualité,  
 ni des Princes, ni  
 même de la Reine,  
 ne le purent porter

„ à la moindre com-  
 „ plaisance, lorsqu'il  
 „ crut qu'il y alloit  
 „ de l'intérêt, ou de  
 „ la gloire du Roi ;  
 „ ce qui lui fit des  
 „ ennemis, & fut cau-  
 „ se qu'après la mort  
 „ du Roi, la Reine  
 „ lui ôta le mani-  
 „ ment des affaires „  
*Hist. de Fr. tom. 3. p.*  
 255.

1603.

à Sa Majesté, & plus facile pour les vo-  
tures. J'avois déjà commencé la route  
& le pont; qu'on voit à l'abord de  
Rosny; mais ni l'un ni l'autre n'étoient  
encore achevés. L'eau fit de fort  
grands ravages, à dix lieues aux en-  
virois, j'en fus quitte en mon particu-  
lier, pour deux ou trois cens écus.

Sa Majesté alla jusqu'en Basse-Nor-  
mandie, mais elle ne passa pas Caen.  
Elle en ôta le gouvernement à Creve-  
cœur-Montmorency, accusé d'avoir  
des intelligences avec MM. de Bouil-  
lon & d'Auvergne, & sur-tout avec  
la Trémouille, dont il étoit parent,  
& elle en revêtit Bellefonds. De  
Caen, le Roi passa par Rouen (10),  
où il acheva de mettre ordre aux  
affaires de la Province. Il se déclara  
en cette ville, sur le mariage de  
sa fille, qu'on a vu ci-devant, que  
Madame avoit proposé de marier au  
duc de Rohan, & qui depuis ce tems-  
là, avoit été recherchée par Monsieur

Bernardin  
Gigault de  
Bellefonds.

(10) " Le Roi fut } venir de trop d'hu-  
" malade à Rouen, } tres à l'écaillé qu'il  
" d'un grand dévoie- } avoit mangées  
" ment; jusques au } Journal de l'Etoile.  
" sang, que les Mé- } ann. 1603.  
" decins disoient pro-

& Madame

& Madame de Fervaques, pour M.  
de Laval, fils de cette Dame. Sa Ma-  
jesté m'ordonna à Rouen, de préférer  
Laval ; mais elle changea encore une  
fois de sentiment.

1603.

Les affaires de la Religion eurent la  
principale part au voyage que Sa M.  
venoit de faire, & le duc de Bouil-  
lon va encore trouver place ici ( 11 ).  
Il ne s'étoit pas rebuté de ses tentati-  
ves auprès du Roi d'Angleterre. Il  
étoit toujours retiré à la Cour de l'E-  
lecteur Palatin, auquel il conseilla  
de faire bâtir sur le terrain qui le sé-  
pare de la France, une citadelle,  
pour la défense, disoit-il, de la vraie  
Religion. Il osa, sans l'aveu de Sa  
Majesté, solliciter Erard, premier  
Ingénieur du Roi, de venir lui faire  
un plan de cette forteresse ; & afin de  
n'avoir rien à se reprocher du côté  
du sacré, ainsi que du profane, il fit  
courir cette année un écrit, dans le-  
quel on se déchaînoit d'une furieuse  
manière, contre tout le corps des

( 11 ) Il ne faut plus Historien lui-même  
s'embarrasser à cher- abandonne sa défense,  
cher de quoi justifier le depuis la déposition du  
duc de Bouillon, Son comte d'Auvergne &c.

Protestans. Il s'étoit déjà servi fort utilement de cet artifice, qu'il secondoit de son côté, en contrefaisant parfaitement l'homme allarmé des malheurs qui alloient tomber sur les Réformés, par l'effet des nouvelles résolutions du Conseil de France, d'où il faisoit partir ces libelles. Il n'étoit pourtant pas bien difficile de prouver que c'étoient ses amis qui les avoient fabriqués & répandus jusqu'en Angleterre, dans le dessein de rendre inutiles les démarches que Sa Majesté y faisoit auprès du Roi Jacques; mais Bouillon en imposoit toujours aux plus simples & aux plus passionnés, & ne perdoit pas toute sa peine. Il se tint, à l'occasion de la dernière maladie du Roi, des assemblées de Protestans à Saumur & en Poitou, où Duplessis préconisa ce Duc d'une manière non-seulement affectée, mais encore pleine de témérité & d'insolence, puisqu'il sembloit ne louer son héros, qu'aux dépens du Roi, qu'il calomnia sans aucun respect.

De toutes ces assemblées, aucune ne fit tant de bruit, que celle qui se tint à Gap, sur la fin de cette année.

173632





## LIVRE SEIZIE

L'Electeur Palatin & le duc de Bouillon, par leurs lettres & par leurs créatures, y firent agiter des questions qui étoient très capables de rallumer la guerre. Le ministre Ferrier s'y donna mille mouvemens par leur ordre, pour faire insérer aux Protestans, parmi les articles de leur confession, que le Pape est l'Antechrist. Est-ce l'esprit de religion ? N'est-ce pas plutôt visiblement celui de cabale & de division, qui présidoit à la décision de ce dogme ridicule, qu'on prétendoit encore envoyer imprimé à toutes les universités de l'Europe ? Ce scandale ne fut pas sitôt porté jusqu'aux oreilles du Roi, qu'il me manda de Fontainebleau, où il s'étoit rendu à son retour de Normandie, d'arrêter cette licence des Réformés, & d'empêcher sur toutes choses, qu'on ne décidât le nouveau point de foi (12). Villeroi m'en fit encore des instances par son ordre. J'en écrivis à Saint-Germain (13) & à

160

(12) Voyez la vie de Du-Plessis Mornay, l. 1. 255. 256. où l'on voit les démarches de Mornay dans ce Synode, pour faire rece-

(13) Députés du parti calviniste, pour résider à la Cour, selon l'usage de ce temps-là.

Desbordes ; & je ne fais si ce fut sur  
 1603. les raisons que j'employois , pour  
 leur faire honte de cette imagina-  
 tion , ou pour ne pas irriter Henri ,  
 qu'ils voyoient résolu de ne les pas  
 épargner ; mais enfin , ils supprimè-  
 rent l'article en question. Je crois que  
 le Pape en eut toute la peur ; car il  
 s'en courrouça si fort , que S. M. n'eut  
 pas peu de peine à l'appaîser , & c'est  
 peut-être à cet incident , que les Jé-  
 suites ont eu la principale obligation  
 de leur rétablissement en France. Le  
 Saint Pere eut la consolation de voir  
 son domaine se remplir de nouveaux  
 Moines de toutes espee ; Augustins  
 réformés , Récolers , Carmes déchauf-  
 fés , Freres ignorans ; & dans l'autre  
 sexe , Feuillantines , Carmelites , Câ-  
 pucines : jamais on n'a tant vu d'or-  
 dres religieux institués à la fois , qu'il  
 y en eut cette année.

On sera moins surpris de la har-  
 dieffe des Protestans en cette occa-  
 sion , lorsqu'on saura qu'ils eurent  
 celle de proposer au Roi , leur média-  
 tion en faveur de certains Princes  
 étrangers , dont Sa Majesté n'avoit  
 pas lieu d'être satisfaite. Je ne cessois

de leur répéter que cette mutinerie retomberoit quelque jour sur eux , & qu'ils s'en sentiroient long-tems ; mais ils avoient leurs prophetes dont la voix leur étoit plus agréable. Bouillon , la Trimouille , Lesdiguières & du Plessis , pour leur faire fermer l'oreille à mes représentations , & pour me rendre l'objet de leur aversion , alloient semant par-tout , que je sacrifiois en toute occasion cette même religion , pour laquelle je feignois d'être si zélé , & que je m'enrichissois par-là , de tous les biens & dignités que les autres avoient mieux mérités. Ce n'étoit pas non plus les Catholiques , si l'on en excepte peut-être un assez petit nombre , qui me tenoient compte de ce que je faisois par un principe d'équité. Ainsi par le malheur de mon étoile , ou par celui de ma place , je l'avoue franchement , de tous côtés je perdois ma peine.

Pendant le fort de ces plaintes des Protestans à mon sujet , j'allai un jour trouver Sa Majesté , dans l'intention de la prévenir sur les effets de leur mauvaise volonté. Le Roi étoit dans la première galerie qui se achée la cham-

1603.

bre, se promenant du côté du balcon; avec M. le duc de Montpensier, le cardinal de Joyeuse & le duc d'Épernon. Il me fit signe d'approcher, & me demanda si je pourrois bien deviner de quoi il s'entretenoit avec ces trois Messieurs. Je ne répondis que par un compliment. « Nous parlions, » me dit le Roi; du gouvernement de » Poitou, & ils me conseilloient de » vous le donner; l'auriez-vous bien » cru; eux étant si bons Catholiques, » & vous si opiniâtre Huguenot »? Je ne savois pas seulement que ce gouvernement fût à remplir. Sa Majesté venoit d'en recevoir la nouvelle. Lavardin, qui étoit gouverneur du Perche & du Maine, en avoit la survivance, après la mort de Malicorne; qui étoit fort vieux & très infirme. Il comptoit alors se défaire du sien; mais faisant réflexion que tous ses biens y étoient situés, il rendit la parole à Malicorne, & tous deux étoient venus remettre ce gouvernement au Roi, pour en disposer en faveur de l'un de ses enfans naturels.

Henri voulut encore que je devinasse par quels motifs il me prése-

roit pour remplir cette place, à toute  
nutre personne, & encore à des per-  
sonnes qui le touchoient de si près.  
Je n'eus rien à alléguer, que la con-  
noissance qu'avoit Sa Majesté de ma  
fidélité & de mon ardeur à la servir.  
Le Roi reprit que c'étoit précisément  
parce que j'étois Huguenot, mais  
Huguenot raisonnable & zélé pour le  
bien de ma patrie, qu'en cette quali-  
té, les Protestans ne pouvoient qu'être  
fort contens de son choix; mais qu'il  
comptoit que tout le royaume ne le  
seroit pas moins, parce que de mon  
côté, je saurois leur inspirer de meil-  
leurs sentimens; que je leur ferois  
connoître leur Roi, leur apprendrois  
à le respecter, à se fier à lui & à l'ai-  
mer; & qu'en faisant passer par mes  
mains les gratifications qu'il accor-  
doit aux principaux membres de ce  
corps, on détruiroit l'autorité que  
le duc de Bouillon s'étoit conservée  
parmi eux. Sa Majesté ajouta, sans  
doute à cause des trois Messieurs pré-  
sens, auxquels venoient de se joindre  
Brissac, Ornano & Roquelaure, que  
quoiqu'elle se sentit affectionnée à  
sa religion, jusqu'à désirer avec la

1603.

plus forte passion ; de la voir embraser par tous les Huguenots , & principalement par moi , cela ne lui feroit jamais oublier que Dieu s'étoit servi de ce corps , & sur-tout des villes de la Rochelle , Bergerac & Montauban , pour le tirer de l'oppression de l'Espagne , pour l'aider à faire valoir ses droits , & pour sauver sa vie même des fureurs de la Ligue ; que cette raison faisoit que quoique mécontent au dernier point , de voir que ces villes n'avoient plus rien conservé de leurs premiers sentimens d'honneur , il croyoit pourtant leur devoir les mêmes gratifications qu'il leur avoit toujours faites pour leurs fortifications & leurs colleges. Ce Prince rapporta plusieurs traits d'un inviolable attachement de la province de Poitou à son Prince légitime , au tems dont il parloit : « lorsqu'on n'y écoutoit , » dit-il , ni les Bouillons ni les brouillons ». Et il ne put s'empêcher de dire , qu'encore aujourd'hui , il étoit persuadé que le bien du royaume dépendoit d'entretenir une bonne paix avec les Protestans.

Sa Majesté me dit ensuite que je

pouvois traiter avec Messieurs de Lavardin & de Malicorne , en répétant qu'elle aimoit mieux , pour le bien de son service , me donner ce gouvernement , qu'à ses propres enfans. Chacun des Assistans dit un mot , en signe d'approbation & de louange. Je remerciai tout le monde , de la parole ou du geste , & je vins travailler à la conclusion. Je dépêchai Montmartin vers MM. de Lavardin & de Malicorne , & il s'y prit si adroitement , que moyennant un millier d'écus , donnés à propos , à ceux qui leur servoient de conseil ; je tirai d'eux ce gouvernement , pour vingt mille écus. Sur leur démission , Deliesne m'envoya le 16 Décembre , les provisions de gouverneur de Poitou , Châtelleraudois , Loudunois , &c. ce qui me fit un revenu de trente mille livres en gouvernemens ; savoir , douze mille livres , ceux de Mante & de Gergeau , dont j'étois déjà pourvu , tous deux assez lucratifs pour des gouvernemens particuliers , principalement Gergeau , à cause des garnisons , & dix-huit mille livres celui de Poitou ; j'ai pourtant toujours compris

1603.

dans cette somme, le revenu de mes deux charges de Surintendant des fortifications & des bâtimens.

Je n'ometrai point ce qui se fit cette année en France, pour l'établissement des manufactures d'étoffes, surtout des étoffes de soie. Henri, qui embrassoit avec passion tout ce qui lui sembloit pouvoir contribuer à la gloire & à l'utilité du royaume, se laissa persuader par les Bourgs & les Cuman, qu'il n'y avoit rien de si facile, non seulement que de se passer des pays étrangers, pour nous fournir ce qui se consomme en France d'étoffes de soie, qu'on étoit dans l'usage d'aller chercher au loin; mais encore de faire chez les étrangers un commerce considérable de cette marchandise. Il ne falloit pour cela, disoit-on, que faire venir chez nous des ouvriers en soie, y multiplier la semence des vers, planter des mûriers, & construire de grands bâtimens propres à ces sortes de manufactures. Je me recraiai fortement contre ce projet, que je n'ai jamais goûté; mais le Roi étoit prévenu, tout ce que je pus dire fut inutile.

Je me souviens qu'un jour, que Sa



Majesté me fit l'honneur de venir me voir à l'Arsenal; pour convenir avec moi, des moyens de faire cet établissement, qui entraînoit de grandes dépenses, nous contestâmes ensemble assez vivement. « Je ne fais pas, me dit-il, voyant que je recevois toutes les propositions qu'il me faisoit à ce sujet, avec cet air froid & réservé, qui m'étoit ordinaire, lorsque je n'étois pas de son avis: « je ne fais pas quelle » fantaisie vous a pris de vous opposer » à un dessein propre à embellir & à » enrichir le royaume, à détruire l'oisiveté parmi le peuple, & dans lequel je trouve de plus ma satisfaction ». Je répondis au Roi, que le dernier motif qu'il m'alléguoit, me touchoit si sensiblement, que si j'avois vu d'ailleurs de la possibilité dans le projet de la soie, je me serois contenté de lui représenter qu'il achetoit cette satisfaction un peu cher, & qu'elle faisoit tort à celle qu'il s'étoit promise de l'exécution des grands desseins que j'avois ébauchés par son ordre avec le Roi d'Angleterre; mais que je le priois de ne pas me savoir mauvais gré, si j'osois être d'un sen-

1603.

timent contraire sur cette gloire & cette utilité, qu'il venoit de dire qui résulteroiient de cet établissement; & je lui demandai s'il auroit agréable que je lui en exposasse les raisons. « Oui-dà, je le veux bien, me dit-il; mais à condition que vous entendrez aussi les miennes après; car je m'assure qu'elles vaudront mieux que les vôtres ». Je fis donc faire à Sa Majesté, à peu près les observations suivantes.

C'est par une sage disposition de la providence, qui a voulu que tous les peuples de la terre, ou d'un continent, fussent attachés les uns aux autres, par leurs communs besoins; qu'une contrée se trouve propre à rapporter telle chose, & celle-ci une autre, privativement à toutes les autres. La France a le bonheur de se voir si heureusement distinguée dans ce partage, qu'excepté peut-être l'Egypte, c'est le pays le plus universellement abondant en ce qui est de nécessité ou de simple commodité pour la vie, qui soit au reste de la terre. Ses bleds, grains & légumes, ses vins, cidres, lins, chanvres, sels, laines, huiles,

pastels ; cette quantité innombrable de gros & menu bétail , dont l'homme fait sa nourriture la plus ordinaire , la mettent en état , non-seulement de n'avoir rien à envier à ses voisins sur chacune de ces denrées , mais même de le disputer à ceux qui sont de quelques unes d'elles , leur commerce unique , telles que sont l'Italie , l'Espagne , la Sicile. 1603

Il est vrai que son climat lui refuse la soie. Le printems y commence trop tard , & y est presque toujours d'une humidité extrême ; & cet inconvénient absolument irrémédiable , ne regarde pas moins les vers-à-soie , qui par cette raison n'y éclosent que difficilement , que les mûriers dont ces insectes se nourrissent , qui demandent une température d'air fort douce dans la saison où ils poussent leurs feuilles. La peine à les multiplier dans une contrée où il n'en croît aucun , ne peut qu'être fort grande ; pendant cinq ans au moins qu'il leur faut pour leur assurer la vie , on risque de perdre son tems , son travail , & le produit de la terre qu'on y destine. Mais ces difficultés qui doivent nous rebuter par l'impossibilité

1603. presque absolue qu'elles apportent à cette entreprise, doivent-elles autant nous fâcher ? Voilà de quoi il s'agit.

Il est certain que tous les travaux & les occupations de la vie champêtre ne laissent en France d'oisifs, que ceux qui veulent l'être absolument. Ainsi il faut commencer par retrancher ce motif de l'oisiveté du peuple, seul digne d'attention en cette matière, s'il étoit fondé. Que fait-on encore, en présentant à ce peuple, la culture de la soie pour l'exercer ? Premièrement, on lui fait quitter une profession d'un revenu assuré & abondant, pour une autre, d'un produit casuel & douteux, & qu'on n'aura pourtant point de peine à lui faire préférer à la première, parce qu'on n'est que trop naturellement porté à quitter un genre de vie dur & laborieux, tel qu'est celui de l'agriculture considéré dans toutes ses parties, pour un autre, qui ne fatigue par aucun mouvement violent, comme celui de travailler la soie. Mais cela même est une seconde raison, qui montre combien il est dangereux de laisser les peuples de la campagne s'y occuper. On a remarqué de tout tems,

que les meilleurs Soldats se tirent de ces familles de robustes laboureurs & d'artisans nerveux. Substituez-y des hommes qui ne connoissent qu'un travail que des enfans peuvent faire ; vous ne les trouverez plus propres pour l'art militaire , qui demande , suivant la remarque que j'en avois souvent entendu faire à Sa Majesté elle-même , bon juge en cette matiere , une constitution forte , entretenue par un travail propre à nourrir toutes les forces du corps ; & cet art militaire , la situation de la France & son état politique , lui font une nécessité indispensable d'empêcher avec le dernier soin , qu'il ne vienne à dépérir , ni à dégénérer.

En même-tems que vous énerverez les peuples de la campagne , qui , en toutes manieres , sont les vrais soutiens de l'état , vous introduirez parmi ceux de la ville , le luxe avec toute sa suite , la volupté , la mollesse , l'oïveté , & cette ruine domestique , qui n'est point à appréhender pour ceux qui ont peu , & qui savent se passer de peu. Eh ! n'avons-nous pas déjà en France , un assez grand nombre de ces inutiles ci-

1603. toyens, qui, sous un habit d'or & d'écarlate, nous cachent toutes les mœurs de véritables femmes.

Ce qu'on objecte sur les sommes immenses d'argent qui passent de France dans les pays étrangers, pour l'entretien de ce luxe, est une preuve de ce que je viens d'observer, & ne rend point juste la conséquence qu'on prétend en tirer. Veut-on raisonner juste sur l'inconvénient qui naît de cet achat & de ce transport de marchandises précieuses? On verra que tout ce qu'il y a de mieux à faire est de s'en passer tout à fait, & d'en défendre vigoureusement toute entrée en France, de fixer en même tems, par de bons & sévères réglemens, la qualité des habits & des ameublemens, & de remettre toutes choses à cet égard, sur le pied où elles étoient du tems de Louis XI, Charles VIII & Louis XII (14). La

(14) Il fut porté à de Rosny. Les Mémoires différents fois sous le res, hist. de France, regne de Henri IV, rapportent la manière plusieurs de ces édits, dont ce Ministre recut sur lesquels les Mar- le sire Henriot, qui chands de soie de Pa- portoit la parole, ancien Mar- dont la fa- habit sentoit

nécessité qu'on s'impose de s'habiller de telles étoffes, plutôt que d'autres, n'est qu'un vice de fantaisie, & le prix qu'on y met, est un mal qu'on se fait à soi-même avec pleine connoissance; & quelqu'un qui voudroit un peu étudier d'où part en première source ce qu'on appelle les modes, verroit, à notre honte, qu'un petit nombre de gens de la plus méprisable espèce qui soit dans une ville, laquelle renferme tout indif-

„ la simplicité & pru- „ & le reste bigarré de  
 „ d'homme de ces „ diverses sortes de  
 „ bons Marchands du „ soies, comme on l'a  
 „ temps passé. . . . Le „ vu autrefois aux  
 „ lendemain, dit cet „ Marchands, lui dit :  
 „ Fervain, ils alle- „ eh ! comment, mon  
 „ rant trouver M. de „ bon homme, venez-  
 „ Sully, qui ne leur „ vous ici avec votre  
 „ fit réponse, que de „ compagnie, pour  
 „ dédain & de moc- „ vous plaindre, vû  
 „ querie; car ce bon „ que vous êtes plus  
 „ homme Henriot, „ brave que moi. Voi-  
 „ ayant mis un ge- „ ci du damas; voici  
 „ noux en terre, ledit „ du taffetas, &c. Et  
 „ Seigneur le releva „ tournant tout en ri-  
 „ assis-tu, & l'ayant „ sée, ne purent avoir  
 „ tourné de tous côtés, „ aucune raison; telle-  
 „ pour mieux con- „ ment que s'en re-  
 „ templer son habit à „ tournant, ils di-  
 „ l'antique, vû de „ soient : le valet est  
 „ la petite robe de „ plus rude & plus glo-  
 „ Marchand des bon- „ rieux que le maître,  
 „ ne fêter, double-  
 „ de robe, les linge

1603: Je traitai cette matière avec toute l'étendue possible, pour faire entrer le

attribue, & ces causes plus en proportion n'ayant plus lieu, au- avec les facultés & le

La multiplication des compatible ni avec matières d'or & d'ar- l'ordre, ni avec la su-

deux siècles; a intro- pre à la former, son

qu'un compte change ce que la main œuvre nécessaire de l'argent, ajoute à la matière pre-

dre florissant, que le Et malgré ce que dit moyen du commerce, ici l'Auteur, ce sera qui ouvre toutes les toujours un fort grand portes au luxe. Celui- sujet de louange pour ci ne devient abus que Henri IV, que cet ét- lorsqu'il ne se trouve blissement des manu-



Roi dans mes sentimens ; mais je ne le persuadai pas. « Sont-ce là , me dit-il ,  
 » les bonnes raisons que vous avez à  
 » m'apporter ? J'aimerois mieux com-  
 » battre le Roi d'Espagne en trois ba-  
 » tailles rangées , que tous ces gens de  
 » justice , d'écritoire & de ville , &  
 » sur-tout leurs femmes & filles , que  
 » vous me jetteriez sur les bras , avec  
 » tous vos bîsarres réglemens. Vous le  
 » voulez absolument , sire , lui répli-  
 » quai-je , je ne vous en parlerai plus ;  
 » le tems & la pratique vous appren-  
 » dront que la France n'est point faite  
 » pour ces colifichets ». Je me réduisis  
 à faire du moins changer à ce Prince ,  
 le dessein qu'il avoit formé , de prendre  
 les Tournelles & toute cette enceinte ,  
 pour la faire servir à la construction  
 des nouveaux bâtimens qu'il projet-  
 toit , pour ses ouvriers en soie. Je lui  
 représentai , qu'il seroit détruire un  
 jour , ce qui lui auroit tant coûté à  
 construire ; je le fis même souvenir ,  
 que jettant ensemble les fondemens  
 d'un dessein plus juste & bien plus no-

*sautes d'étoffes de parcie , l'Essai politique  
 toute espèce , qui a que sur le commerce ,  
 commence l'autorité. ch. 2. p. 105. second  
 570. Voyez sur cette édition , 1736.*

1603.

quelques endroits ,  
l'Auteur de ces Mé-  
moires; qu'aucune des  
nations commerçantes  
de l'Europe n'en doit  
être exclue ; mais  
qu'elles doivent tou-  
tes le partager indiffé-  
remment  
moyen d

le parti

de l'exercer par des  
privileges exclusifs ac-  
cordés , non à de sim-  
ples particuliers , mais

tes d'exemptions & de  
privileges à cette com-  
pagnie. Les cinqui-  
me & sixieme articles  
sont remarquables , en  
ce qu'il y est porté ,  
que les gentilshommes  
pourront entrer dans

nécessaires , la désu-  
nion des associés , &  
toutes les autres cau-  
ses qui ont depuis fait  
fois  
fi-  
là ,  
l'ef-

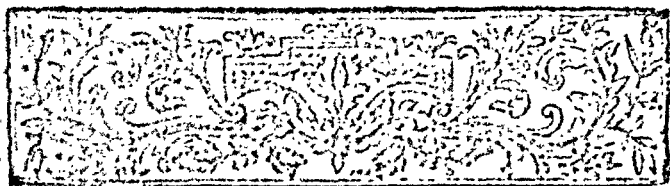
Je ne doi  
blier ici d  
quer , que

le regne de Henri le  
Grand , & l'année sui-  
vante , que fut établie  
en France , la premie-  
re compagnie pour le  
commerce des Indes  
orientales. Elle fut for-  
mée par un Flamand ,  
nommé Gerard Le-  
Roi. L'édit dont la da-  
te est du 1 Juin 1604 ,  
accorde plusieurs for-

de le rendre plus soli-  
de & plus durable.  
L'histoire de cette  
compagnie , dont on  
connoît aujourd'hui ,  
plus que jamais , tous  
les avantages , me  
meneroit trop loin ,  
& se voit d'ailleurs  
dans plusieurs bons  
ouvrages.

*Fin du seizieme Livre.*

M É M O I R E S



# MEMOIRES

DE

SULLY.

---

LIVRE DIX-SEPTIEME.

**J**E commençai cette année, 1604.  
comme toutes les autres ,  
par un devoir auquel ma  
charge m'obligeoit ; c'est de  
présenter à Leurs Majestés , deux  
bourses de jetons d'argent , en leur  
faisant le salut ordinaire du premier  
jour de l'année. J'entrai de si grand  
matin dans leur chambre , que je les  
trouvai encore au lit. Outre les bour-  
ses d'argent , j'en avois fait faire deux  
de jetons d'or , qu'elles reçurent avec  
plaisir. Roquelaure , Frontenac &  
La Verenne étant entrés dans ce mo-

Tome V.

E

1604.

ment, l'on ne parla que de ces jetons d'or, dont l'emblème étoit une grenade ouverte, & la devise faisoit allusion à un trait sur Darius (1) & Zophire, connu dans l'ancienne histoire. Cette idée fut d'autant plus du goût du Roi, qu'il y trouva ce rapport avec les séditieux de France, qu'il m'avoit ordonné quelques jours auparavant, de tâcher d'y faire entrer. Sa Majesté me fit présent, le lendemain, de son portrait dans une boîte ornée de diamans, & la Reine envoya à mon épouse, une chaîne de diamans parfumée, & des bracelets d'un grand prix.

La mort de Madame la duchesse de Bar (2), sœur unique de Sa Majesté, qui arriva dans le commencement de

(1) Je ne donne l'Auteur les a rassemblés. point ici l'explication blés.

de ces jetons, comme 2 C'est sans aucun n'ayant rien d'intéressant, je n'en parle pas fondement, qu'on a voulu trouver de l'empoisonnement dans cette mort, d'autres l'attribuent à des potions : que la Princesse prit pour devenir mère, c'est plutôt, parce que les Médecins de Nancy la traitèrent comme grosse, quoiqu'elle ne

cette année, fut le premier événement auquel la Cour s'intéressa. Henri 1604.  
 en parut sensiblement touché, il en porta le grand deuil, & il voulut non-seu-

le fut point. André Du-grossesse véritable, la  
 Laurens, que le Roi maladie ne provenoit  
 lui envoya, n'y fut pas que d'une tumeur ou  
 trompé comme eux ; enflure, d'où s'étoit  
 mais la Princesse étoit ensuivi une inflamma-  
 elle-même si fort per-tion, pour n'avoir pas  
 suadée qu'elle l'étoit, appliqué les remèdes  
 par l'extrême envie propres à la dissiper.  
 qu'elle en avoit, qu'elle Cette Princesse a été  
 le résilla à tous les re-un exemple rare d'a-  
 mède ; s'imaginant mour conjugal. Lors-  
 que ce Médecin ne qu'elle voyoit des nou-  
 cherchoit qu'à lui sau-velles mariées, ou  
 ver la vie, aux dépens qu'elles en entendoit  
 du fruit qu'elle croyoit parler, elle faisoit ce  
 porter ; au lieu qu'elle venu en leur faveur,  
 n'avoit aucun regret quelle aimassent au-  
 de la perdre, pourvu tant leur époux, qu'el-  
 qu'on pût conserver le aimoit le sien. Elle  
 cet enfant prétendu. répétoit souvent ce vers  
 Elle persista dans cette de Propertius, en chan-  
 idée & dans ces senti-geant le mot *Venus* en  
 mens, jusqu'au der-celui de *Deus* : *Omnis*  
 nier moment qu'elle *amemagnus, sed atri-*  
 rendit l'ame, en disant *to in conjuge major,*  
 toujours : " Sauvez *hanc Venus, ut vivat,*  
 mon fruit. Le corps *conulat ipsa facem.*  
 ayant été ouvert, on Son corps fut apporté  
 vit clairement que Du-à Vendôme, & mis à  
 Laurens avoit jugé côté de celui de la Rei-  
 avec beaucoup d'habi-ne Jeanne d'Albret,  
 lité, qu'au lieu d'une sa mère. Le Page ve-

1604.

ritoient d'être conservés dans les maisons royales, & que le Roi souhaitoit avoir pour cet effet; mais on lui avoit fait les dettes de la duchesse, si considérables, qu'il ne crut pas devoir penser à ses meubles, avant qu'elles eussent été liquidées, elles ne se trouverent monter qu'à vingt mille livres.

Je travaillai ensuite, par commission de Sa Majesté, à faire l'inventaire des meubles & des bijoux de cette Princesse. Ce qui rendoit cette discussion embarrassante, outre la nature différente des dettes & des effets, c'étoit la spécification de la part que pouvoient avoir à ceux-ci, le Roi de France & le duc de Bar, & la revendication qu'ils faisoient l'un & l'autre, des bagues que la Princesse avoit engagées à Paris. Un mémoire très-exact que madame de Pangeas nous communiqua, des bagues & bijoux de Madame, soit avant, soit depuis son arrivée en Lorraine, & de la consistance de ses meubles de France, fut la pièce qui nous conduisit dans cet inventaire. Le tout fut exactement vérifié, en présence de deux ou trois personnes du Conseil, nommées par

Sa Majesté, & des Commissaires de M. le duc de Lorraine, & cela fait, chacun des deux Princes se remit en possession de ce qui lui appartenoit, ou devoit lui revenir, de ces effets. Sa Majesté destina l'hôtel de Paris à être vendu, aussi-bien en étoit-il encore dû une partie du prix de l'achat; la somme qui proviendrait de cette vente, partagée en trois, suffisoit à satisfaire le premier vendeur, avec tous les autres créanciers. La maison de Fontainebleau fut donnée par le Roi, à la Reine en propre, & celle de Saint Germain, à la marquise de Verneuil. Mais comme cette vente ne pouvoit être consommée si-tôt, & que les créanciers demandoient des sûretés, il fut convenu de leur consentement, entre les deux Princes, que les bagues & joyaux seroient mis en dépôt entre mes mains, sans aucune autre caution que ma parole. Ils y resterent jusqu'à l'année suivante, que la Reine s'en étant accommodée, j'en fus déchargé, par un acte daté du 28 Juin 1605, & signé de Des-Marquets & de Bon-temps.

Je vais satisfaire à la promesse que

1604.

j'ai faite, de parler du rétablissement des Jésuites. Malgré l'arrêt, qui sembloit devoir leur ôter à cet égard toute espérance, ils avoient trouvé les moyens de se rapprocher de la Cour, & de s'y faire, jusques dans le Conseil même de Sa Majesté, un fort grand nombre de protecteurs & de partisans, dont la voix, jointe aux sollicitations pressantes & presque continuelles du Pape, de la maison entière de Lorraine, & d'une infinité d'autres personnes, soit du royaume, soit des pays étrangers, se trouva à la fin si forte, qu'il ne fut plus possible à Henri d'y résister. Il faut même convenir que ce Prince ne se faisoit pas en cela une grande violence. Quelques Jésuites auxquels ce qui s'étoit passé l'année précédente, pendant le voyage de Metz, avoit donné accès auprès de lui, en avoient profité avec tant d'adresse, qu'ils étoient parvenus jusqu'à s'en faire voir avec plaisir (3), & même, jusqu'à approcher ensuite

1 Ce fut principalement par leur talent à la Cour & à l'égard de leur talent à Paris. Ceux qui sont pour la prédication, nommés ici, étoient que les Jésuites se firent tous d'excellents su-  
rent voir avec tant de jess. Nous parlerons



de lui familièrement. Ceux qu'on envoya ainsi tenter la fortune , & qu'on peut croire avoir été choisis avec tout le discernement d'une société, qui se connoît bien en hommes, étoient les peres Ignace , Mayus , Cotton , Armand & Alexandre : car le Pere Gonthier ne se montra pas d'abord, le caractère de son esprit , plus ardent que souple, n'étoit pas alors de saison.

Lorsque les Jésuites se furent assurés de cette maniere, d'une grande partie de la Cour , & qu'ils crurent pouvoir se flatter que ce qui leur restoit d'ennemis dans le Conseil , ou seroient les plus foibles, on ne pourroit contredire une proposition ,

bien-tôt du pere Cotton. Le pere Laurent Mayus , ou Mayo , étoit un provençal , de beaucoup d'esprit & de conduite , & l'un de ceux qui travailla le plus efficacement, avec le Nonce du Pape , au rétablissement des Jésuites. „ Ce Jésuite „ faisant ressouvenir „ à Henri IV , qu'il „ avoit promis de les „ rappeler en tems.	„ Sire , lui dit-il , il „ est tems : car il y a „ neuf mois que vous „ l'avez promis ; les „ femmes accouchent „ au bout de neuf „ mois. Comment ! Pere Mayo , lui répondit ce Prince , ne savez vous pas que les „ Rois portent plus „ long - tems que les „ femmes. „ <i>Chron. Sep. ann. 1604.</i>
---	--

1604.

qu'on sauroit être agréable au Roi ; ils présenterent en forme , leur requête à Sa Majesté , qui ayant en effet pris le parti le plus favorable pour eux , ordonna un jour à M. le Connétable , d'assembler chez lui un conseil , composé de M. le Chancelier , MM. de Château-neuf , Poncarré , Ville-roy , Maïsses , le président De-Thou , Calignon , Jeannin , Sillery , de Vic & Caumartin , pour y entendre par la bouche de La-Varenne , le plus zélé solliciteur des Jésuites , les propositions de la Société , & les railons sur lesquelles elle s'appuyoit , en délibérer , & lui en faire son rapport ( 4 ).

Sa Majesté avoit bien pensé à moi ,

( 4 ) Le Parlement de Paris ayant été in-  
té, en témoin oculaire,  
ce qui se passa dans cet-

tes , députa vers Sa Majesté , le premier président de Harlay , pour lui faire des remontrances. Le discours de ce Président reproches , de la part fut très-véhément , on de ce Prince , au pre-  
mier Président , & de ce, dans M. De-Thou, louanges des Jésuites ;  
qui après avoir rappor- Sa Majesté n'ayant rien

pour cette délibération ; & si elle ne m'avoit point nommé à M. le Connétable , avec ces autres Messieurs , c'est qu'elle jugea , comme elle le dit à l'Oserai , son premier valet de chambre , qui me le redit , que cette nomi-

1604

répondu autre chose aux députés du Parlement ; sinon , Qu'elle les remercioit du soin qu'ils paroissent avoir de sa vie , & qu'elle sauroit prendre toutes les mesures , pour ne courir aucun danger. La longueur & le tour de cet écrit , déposent en faveur de M. de Thou ; mais d'un autre côté , cette réponse , vraie ou prétendue , de Henri IV , est rapportée dans le quatrième tome des mémoires d'Etat de Villeroy , *pag.* 400. Elle est confirmée par Matthieu , Historiographe de ce Prince , auquel Henri IV , fournissoit lui-même des mémoires pour son histoire , *Tom.* 2. *Liv.* 3. C'est sur cette autorité , qui est d'un grand poids , que le pere Daniel l'a citée dans son histoire de France , *infol.* *Tom.* 3. *pag.* 1939. Ce qui porte à croire que cette réponse de Henri IV , est véritable , du moins quant au fond , c'est que M. de Thou ne laisse pas de convenir , qu'après la réponse du Roi , qui renfermoit un ordre d'enregistrer son édit , le Parlement ayant encore cherché les moyens d'écluser cet enregistrement , Sa Majesté fit venir une seconde fois les gens du Roi , auxquels elle déclara sa volonté avec autorité , & même avec colere , & qu'ensuite elle envoya André Hurault de Maisières , l'un de ses Secrétaires d'Etat au Parlement , pour y faire vérifier son édit , sans aucune modification.

1604.

nation ne me feroit pas plaisir, mais Sillery me servit ici un plat de sa façon. Il affecta, en parlant au Roi, une surprise si naturelle, de ce que ce conseil dût se passer sans moi, & il l'assaisonna si bien de toutes les perfides louanges, dont se servent l'envie & la malignité, qu'il mit ce Prince dans la nécessité de dire, que j'en serois aussi. Le but de ce rusé Courtisan étoit de faire retomber sur moi seul, toutes les suites fâcheuses, qu'on prévoyoit également, & du refus, & de l'acceptation de la demande des Jésuites: car tout le monde sentoit bien que le pas étoit glissant. Je devinai le motif de ce procédé de Sillery, & je ne fus pas long-tems sans l'appercevoir bien plus clairement.

Ces Messieurs étant assemblés, & moi avec eux, lorsqu'il fut question d'opiner; Bellievre, Villeroy & Sillery, jetterent les yeux sur moi, & Sillery prenant la parole, dit, que ces Messieurs me remettoient l'honneur de la délibération, comme à celui de la compagnie, qui étoit le plus intelligent dans les affaires, & le mieux informé des volontés du Roi.

Ce dernier trait de Sillery, envers lequel je n'étois pas déjà trop bien disposé, acheva de me mettre de mauvaise humeur. Au lieu du compliment, dont un courtois auroit payé sa flatterie, je répondis sans déguisement à sa pensée. Je dis que je ne voyois pas de raison à changer l'usage reçu, d'opiner selon le rang, & encore moins, dans un sujet, où ma religion devoit rendre mon sentiment suspect de partialité, à moins que ce ne fût à dessein de donner dans le public, une interprétation peu avantageuse de mes paroles, comme je savois que plusieurs des assistans s'attendoient à le faire, & même l'avoient déjà fait d'avance, par des imputations bien gratuites sur un sujet, dont on ne m'avoit pas même entendu parler. J'ajoutai encore plus clairement, que quand j'opinerois le premier, je ne donnerois pas autant de prise à celui qui me parloit, qu'il l'avoit espéré; mais qu'enfin je ne le ferois point, que je n'eusse auparavant consulté mon oracle; c'est que je voulois effectivement avoir un entretien avec Sa Majesté, avant que de rien statuer sur la matiere proposée.

1604.

« A ce que je vois, reprit Sillery, en  
 souriant malicieusement, & feignant  
 d'ignorer le sens de mes dernières pa-  
 roles, » il faudra que nous attendions  
 » à savoir votre avis, que vous ayez  
 » fait un voyage sur le rivage de la  
 » seine, à quatre lieues d'ici, » il dé-  
 signoit Ablon, où se faisoient les as-  
 semblées des Protestans. » Monsieur,  
 » lui répliquai-je, votre enigme n'est  
 » guere bien enveloppée, & pour  
 » vous satisfaire, je vous dirai que  
 » comme en matiere de religion, les  
 » hommes ne sont point mes oracles,  
 » mais la seule parole de Dieu, en fait  
 » d'affaires d'état, je n'en ai point  
 » d'autres que la voix & la volonté du  
 » Roi, dont je veux être particuliere-  
 » ment informé, avant que de rien  
 » conclure sur un sujet de cette impor-  
 » tance ». Je pris ensuite un ton moins  
 élevé; & en m'adressant à toute la  
 compagnie, j'ajoutai qu'en effet la pré-  
 cipitation ne pouvoit causer ici que  
 de grands inconvéniens.

Après ce discours, qui pouvoit  
 bien passer pour cet acte de délibéra-  
 tion, que je n'avois pas voulu faire,  
 le Connétable parla, profitant de l'ou-

verture que je venois de lui fournir , n'étant pas fâché d'ailleurs , de me rendre service : car depuis celui que je lui avois rendu dans l'affaire du maréchal de Biron , il avoit changé sa prévention contre moi , en une affection sincere ; il dit , qu'il étoit de mon sentiment , sur l'obligation de savoir , avant que de rien statuer , la disposition particuliere de Sa Majesté , à quoi il ajouta qu'il ne seroit pas même hors de saison , de la prier d'assister aux délibérations mêmes ; ne fût-ce que pour arrêter les petits mouvemens de vivacité , dont on venoit de voir un échantillon , dans le début de la premiere séance. Villeroi montrant une impatience d'aller en avant , qui surprit tous ceux qui connoissoient son caractère , dit , que cet affaire ne pouvant finir que par le rétablissement des Jésuites , il étoit inutile de traîner la chose en longueur. Après avoir fait valoir de toutes ses forces , le poids de l'intervention de Sa Sainteté , & cautionné la vérité des promesses que faisoit la société , il expliqua les motifs de la conduite du Roi , qui n'avoit pas , disoit-il , référé la chose à un

1604.

conseil, dont il avoit nommé tous les membres, pour être contredit; mais pour ne pas demeurer chargé lui-même d'avoir anéanti par la force de son autorité, un arrêt du Parlement aussi solennel, que celui qui avoit été porté contre les Jésuites; & il conclut avec la dernière complaisance, qu'il falloit épargner à Sa Majesté, l'embarassante nécessité de décider ce point, de son propre & seul mouvement. Villeroi nous faisoit beaucoup d'honneur à tous, & le conseil lui devoit un remerciement. De-Thou fronda cet avis, comme Villeroy avoit frondé le nôtre. Il dit, en branlant la tête, que si le dessein de Sa Majesté avoit été tel que Villeroy venoit de le dire, de ne point se mêler de cette affaire, il l'auroit renvoyée à décider, & toutes les propositions des Jésuites à examiner, au Parlement, qui en avoit été saisi par Sa Majesté elle-même; & faisant de ses paroles son opinion, il ajouta, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour le Roi, s'il vouloit éviter, & le blâme qu'il encourroit en agissant autrement, & le danger qui en résulteroit, tant pour l'état que pour



la personne même. Ce n'est pas-là assurément parler en homme de Cour ; mais ni son sentiment, ni celui de Villeroy, ne furent suivis, le reste des Conseillers témoigna d'un seul mot, qu'avant que de passer plus avant, sur le fond, il en seroit parlé à Sa Majesté. Ainsi se termina cette séance.

1604,

J'allai le lendemain, chercher à parler à Sa Majesté, en particulier, & ayant mis tout d'abord sur le tapis, la délibération de la veille, je vis que ce Prince attendoit que je lui disse ce que j'en pensois. Je ne balançai point sur le parti que j'avois à prendre, & la vérité m'oblige à dire qu'il ne fut pas favorable aux Jésuites (5). Je dis à Sa Majesté, que je ne comprenois pas comment, après un arrêt du Parlement, qu'elle-même avoit fait donner, & pour une cause aussi grave & aussi juste, elle se laissoit encore prévenir en faveur d'un ordre, dont elle n'avoit que du mal à

(5) Il est marqué ly, de Bouillon, de dans les Mss. de la Meaupeau, &c. firent Bibl. du Roi, que tout leur possible, pour nous avons déjà cités ; détourner le Roi de sa que Messieurs de Sul- résolution,

1604.

attendre, & pour l'état, & pour elle-même. Je ne pus m'empêcher de la faire souvenir du Roi d'Angleterre. Comme je n'avois pas intention de m'étendre en long discours, je me contentai de supplier ce Prince de me dispenser de délibérer dans une affaire si odieuse, ou du moins de me commander si absolument & si précisément ce que j'avois à faire, que je trouvasse mon excuse dans la nécessité de mon obéissance. « Oh bien, oh » bien ! me dit Henri, puisque nous » avons le loisir de discourir là-dessus, » & que vous êtes ici tout seul, dites- » moi librement ce que vous appré- » hendez de ce rétablissement, & » puis je vous dirai aussi ce que j'en » espère, afin de voir de quel côté » penchera la balance ». Je voulus encore m'en défendre, en disant qu'il n'y avoit rien de si inutile, que ce que me demandoit Sa Majesté, puisqu'elle avoit déjà pris son parti. Il répliqua qu'il ne laisseroit pas d'avoir égard à mes raisons ; & enfin, il m'ordonna si absolument de le faire, qu'il n'y eût plus moyen de reculer.

Il n'y a aucun avantage pour l'état,

à espérer dans le rétablissement des Jésuites (6) en France, qu'on ne puisse se promettre de tous les autres ordres religieux, & les Jésuites ont de plus des raisons particulières d'ex-

1604.

(6) Le discours suivant n'a rien de plus, ni même d'aussi fort, que celui du président de Harlay, qu'on voit dans M. de Thou, ni que tous les autres, dont les écrits, soit alors, soit depuis ce tems-là, sont remplis, contre les Jésuites: je n'en sens pas moins, à le transcrire, toute la répugnance, sur laquelle je me suis expliqué dans la préface de cet ouvrage. Mais le lecteur distinguera aisément ici, qu'on veut lui faire recevoir de pures conjectures pour des faits certains, & de simples possibilités, pour des desseins avérés. Dix pages d'une veine déclamation, ne vaudront jamais le plus petit fait, prouvé en quatre mots, & pour bien dire, M. de Sully ne prouve ici que sa passion & son animosité contre les Jésuites. Ce qu'il avance de fer & de poison, fait horreur à rapporter, & seulement à penser, & ne peut être sorti que de la bouche d'un Calviniste & d'un cruel ennemi; mais il doit d'autant moins nous surprendre, que M. de Rosny s'étoit solennellement engagé envers le roi d'Angleterre, d'agir & parler de la sorte, lorsqu'il seroit question du rétablissement des Jésuites; pour l'intérêt de la cause commune, qui étoit l'hérésie, & dont il étoit un des plus zélés partisans, comme le Roi de la grande Bretagne, étoit un des ennemis les plus déclarés de l'église.

1604.

clusion, fondées sur les inconvéniens qui suivent de leur établissement dans ce royaume. Ces raisons & ces inconvéniens, ont rapport à quatre chefs, dont on va d'abord sentir toute l'importance, la religion, la politique extérieure, la politique intérieure, ou le gouvernement du dedans du royaume; enfin, la personne du Roi.

Ce qu'on peut dire sur la première, c'est que l'union & la paix entre les deux religions dominantes en France, paroissant aujourd'hui, à tous égards, le seul vrai fondement, sur lequel doit s'appuyer le système, qu'on suivra dans le conseil, il faudroit supposer, en faveur des Jésuites, qu'ils adopteront ces vûes; mais c'est ce qu'on doit attendre d'eux, moins que de toutes autres personnes, qu'on puisse imaginer. Le premier de leurs statuts, les assujettit si aveuglément à leur Général, ou plutôt au Pape (7), que quand ils auroient personnellement, sur cet article, les intentions les plus droites & les plus pacifiques, ils ne peuvent

(7) Il faut remarquer l'article de l'Institut par rapport à des Jésuites, qui re-

se-mouvoir que par l'intention de ces deux Supérieurs ; dont l'un qui est le

1604.

garde la soumission aveugle à leur Général, que par cette soumission, ou obéissance aveugle, on entend le. Le Vœu qu'ils font après deux ans de noviciat. Or ce vœu est précisément comme celui de tous les autres religieux. La nature en est parfaitement la même, & l'on ne recommande chez les Jésuites, que la soumission, l'obéissance, que les SS. Peres prêchoient aux fideles qui se consacroient plus particulièrement au service de Dieu. Au reste, cette obéissance ne doit être aveugle que sur des points de perfection & d'observance religieuse, elle ne peut jamais déroger aux loix naturelles, a celles d'institution divine, d'institution ecclésiastique, d'institution civile, pour le bon ordre des États.

ou obéissance, on entend encore 2<sup>o</sup>. Le quatrième vœu que font les Profes de la Compagnie, & qu'ils ajoutent aux trois vœux ordinaires de religion. Or ce quatrième vœu ne leur impose d'autre obligation, par rapport au souverain Pontife, que celle de lui obéir, lorsqu'il leur commandera d'aller travailler au salut des âmes dans les missions. En voilà toute la substance; quoiqu'en disent une infinité de personnes, qui représentent tous les jours ce vœu, avec les traits les plus odieux, & qui en prennent sans cesse occasion d'investiver contre la société. *Insuper promitto specialem obedientiam summo pontifici, circa missiones.* De plus, je promets une spéciale obéissance au souverain Pontife, touchant les missions. C'est

Par cette soumission, les missions. C'est

1604.

Pape, peut nous faire beaucoup de mal, & l'autre qui est leur Général, est toujours un Espagnol naturel, ou créature de l'Espagne. Or, on ne peut présumer que le Pape & ce Général des Jésuites, voyent jamais de bon œil, la religion Protestante marcher en

en ces termes que le qu'ils soient obligés  
vœu est exprimé, & d'aller travailler à la  
qu'il est proféré. Il conversion des hérési-  
renferme qu'...  
constances,  
font toute l'

& que l'on peut voir doivent partir promp-  
dans le livre de l'ins- tement, autant qu'il  
titut des Jésuites, on dépendra d'eux, sans  
dans son abrégé im- excuse & sans délai. 4.  
primé à Bruxelles, en Ils ne peuvent point  
1690. Part. 3. ch. 3. exiger de viatique;  
sect. 3. Ces circonstan- mais ils doivent être  
ces sont, 1. Il est dé- prêts d'aller à pied ou  
fendu aux Jésuites de à cheval, avec de l'ar-  
solliciter par eux-mê- gent ou sans argent,  
mes, ou par quelqu'au- ainsi que Sa Sainteté le

autre. 2. Ils doivent de quoi autoriser tout

Indes mêmes; soit pour deux siècles.

## LIVRE DIX-SEPTIEME. III

France sous ses bannières particulières. Il arrivera donc que les Jésuites, imbus de maximes ultramontaines, adroits d'ailleurs & intelligens, & pour comble, jaloux de donner la victoire à leur parti, feront un schisme perpétuel dans le peuple, par leurs confessions, leurs prédications, leurs livres & leurs discours, d'où naîtra une altération entre les différens membres du corps politique, qui, tôt ou tard, reproduira les guerres civiles, dont on vient de sortir.

Il ne sont pas moins capables de susciter des guerres étrangères; c'est le second endroit, par lequel la bonne politique s'oppose à leur rappel. Le Pape porté d'inclination pour l'Espagne, ou dépendant malgré lui de cette couronne, sur-tout depuis les dernières invasions qu'elle a faites en Italie, les Espagnols n'ayant de vues que pour la destruction de la monarchie françoise, les Jésuites liés avec l'un & l'autre, par principes, par habitude, par religion; que conclure de tout cela? sinon que la France aura dans ce corps, un ennemi, d'accord avec ses ennemis pour la

renverser. La religion rentre une seconde fois dans ce motif, en ce que les projets de Henri pour la gloire & la tranquillité de toute l'Europe, demandant qu'on porte quelque jour en Italie, une armée capable de tirer le Pape, & même malgré lui, des entraves où le tient la domination Espagnole, & que ce Prince s'aide dans ce dessein, des Puissances protestantes, sans lesquelles on ne peut rien contre l'Espagne; les Jésuites ne goûteront jamais un plan de politique universelle, qui rendra les Protestans nécessaires, & les affermira en Europe.

Plutôt que de voir un pareil dessein s'exécuter, c'est le troisième motif, plutôt que de passer à la haine, qu'ils seroient obligés en ce cas, de prendre contre l'Espagne, ils chercheront à consumer les forces du Roi contre ses propres sujets. Un mal presque aussi grand dans l'intérieur du royaume, c'est que leur accès auprès du Prince, & les facilités qu'ils trouveront à disposer de son autorité, leur feront commencer une  
autre



autre espece de guerre contre les Ministres & toutes les personnes en place , sur le soupçon qu'ils n'entreront pas dans leurs sentimens. Je me mis moi-même du nombre de ceux qui seroient les premiers sacrifiés à ces nouveaux favoris.

Enfin S. M. n'avoit elle pas fait elle-même une cruelle épreuve de leur haine , sans leur ouvrir encore une nouvelle voie au fer & au poison ? Et ignoroit-elle les raisons qu'avoient les Jésuites , de lui substituer au trône de France , un autre Prince , qu'ils pussent se flatter de faire concourir plus facilement dans leurs projets , tant généraux , que particuliers ? Si elle en doutoit encore , j'offris de lui en donner la preuve , dans un mémoire qui m'avoit été adressé de Rome contre le cardinal d'Ossat , dont je parlerai dans un moment , & je me contentai d'ajouter encore quelques réflexions que me fournit ce mémoire.

Le Roi me répondit qu'il verroit volontiers cet écrit , & il m'ordonna même de le lui communiquer ; mais il demeura ferme dans son dessein , contre toutes les raisons que je pus lui ap-

porter. Il me dit qu'à un discours dont il voyoit que j'avois médité de longue main toutes les parties, il n'avoit que deux choses à opposer; la première, qu'il n'étoit pas surprenant que les Jésuites se fussent dévoués à l'Espagne, la seule puissance qui les avoit recherchés & caressés, lorsqu'ils étoient méprisés ou détestés presque par-tout ailleurs, & que s'ils avoient trouvé le même agrément en France, ou si on le leur procuroit aujourd'hui, ils oublieroient bien-tôt l'Espagne (8).

(8) Sans vouloir rien, que les Jésuites avoient imputer aux Jésuites avec les étrangers, qui françois de ce tems-là, les avoit rendus Ligueurs, c'étoit la suite que Henri IV, jugeoit la situation présente des lieux, où ils étoient, & une suite, qui

des ennemis qu'ils nous; ce n'étoit point avoient alors, d'avoir qu'ils fussent ennemis cherché à élever l'Espagne sur les ruines de la nation, de la patrie, de l'état, c'est la monarchie françoise qu'ils croyoient ces restes. Au reste, ce n'est lation nécessaire pour point le rapport intime soutenir les intérêts

Sa Majesté avoit pour garant de cette vérité, ainsi qu'elle me le dit, le pere Mayus, qui le lui avoit avoué confidemment; & en même-tems confirmé au nom de toute la Société, par les sermens les plus terribles; se soumettant pour lui & pour tous les confreres, à être regardés, si la chose n'arrivoit pas, comme les plus insignes traîtres.

1604.

de la religion; c'est trop zélés pour la qu'ils s'imaginoient; France, tandis qu'en mal-à-propos, comme France, on leur faisoit plusieurs Catholiques, un crime de leurs liaisons qu'un excès de zèle sans trop étroites avec aveugloit, qu'il étoit l'Espagne. Ce fut en permis de tout entre-esset le cardinal Tolet, prendre pour la défense Jésuite espagnol; qui se de la foi; encore travailla le plus efficacement-ils plus de ciment à obtenir l'absolution de Henri IV, nombre d'autres, puis- & à sa réconciliation qu'ils ne parurent avec le S. Pere: ce qui point dans Paris le jour est prouvé par les lettres des barricades, & tres du cardinal d'Os- qu'on ne les vit point fat, depuis 1525, jusqu'à assister à la procession qu'en 1603. Voilà ce ridicule & bisarre de qui piqua l'Espagne & 1590. *Histoire de France* Philippe II, contre les ce du pere Daniel, Jésuites, contre le pere Tome 3. Aquaviva, leur Géné-

Autre observation ral, à qui l'Espagne à faire; c'est qu'on suscita par cette raiparleroit les Jésuites son, toute sorte d'affaires en Espagne, comme faites.

1604. Henri ajouta que tous ces sermens & ces promesses ne me feroient pas apparemment si bien la bouche, que je ne trouvasse encore quelque chose à répliquer contre ce premier motif; mais que le second devoit le faire. Il le déduisit de son propre intérêt, & de la conservation de sa personne (9), qui lui persuadoient, disoit il, qu'il devoit recevoir en grace les Jésuites, & même les biens traiter, parce que s'il les réduisoit au désespoir, en leur ôtant tous les moyens d'obtenir leur retour en France, il n'y avoit rien à quoi ils ne se portassent contre lui. Le crédit, la subtilité, les ressources de ces Peres, furent un point que S. M. traita fort au long, pour me faire convenir, comme elle en paroissoit convaincue elle même, que malgré toutes les précautions, il resteroit à cette société, toute bannie & éloignée qu'elle seroit, mille moyens d'attenter à sa vie, ce qui jetteroit ce

» (9) Ventre-Saint-Gris, disoit Henri IV, à ceux qui tâchoient de le dissuader de rap-  
 » de ma personne ? Ces paroles ser-  
 » moient la touche à tout le monde ».  
 » peller les Jésuites : Mss. de la Bibl. de  
 » Me répondez-vous Hist. et. 5033.

Prince dans des appréhensions continues, qu'il vouloit s'épargner. Il conclut par cette parole de Jules-César : *Qu'il vaut beaucoup mieux s'abandonner (10) une fois à ceux dont on se défie, que d'avoir à se précautionner continuellement contr'eux.*

1604.

Je compris par ces paroles de S. M. & par le ton dont elle les prononça, qu'elle s'étoit décidée sur le rétablissement des Jésuites, & que rien ne l'en pouvoit détourner; ainsi, au lieu de nouvelles objections que j'aurois encore pû lui faire en très-grand nombre & très-solides, je lui dis qu'il me suffisoit qu'elle eût paru faire dépendre la sûreté de sa personne & le bonheur de sa vie, du rappel des Jésuites, pour m'y faire travailler avec autant & plus de zele que la Varenne même, & qu'elle en auroit des preuves dès que le conseil se rassembleroit. La joie parut sur le visage de ce Prince, en m'enten-

(10) *Insidias undique imminentes subire semel confestim satius esse, quam cavere semper*, dit Suetone : ce qui ne signifie pas tout-à-fait que la mort la moins prévue est la meilleure, comme il y a dans le texte des anciens mémoires, & qui se rapporte mieux à ce qui précède.

1604.

dant parler ainsi. Et afin que ce sacrifice que je lui faisois ne demeurât pas sans récompense, loin qu'il retombât sur moi, comme j'avois paru le craindre, il me promit en ce moment deux choses sur la parole royale; l'une, que ni les Jésuites, ni personne au monde, ne lui feroient jamais déclarer la guerre aux Protestans, à moins que je ne la lui conseillasse moi-même; l'autre, que rien ne seroit capable non plus de lui faire éloigner de sa personne, un ministre dont il seroit satisfait, de quelque religion qu'il fût; « & sur- » tout, ajouta ce Prince avec une familiarité tout-à-fait obligeante, un » homme, dont je dirois volontiers » ce que vous me disiez l'autre jour, » que Darius disoit de son ( 11 ) Zopire ». Il m'assura encore qu'il alloit travailler à faire passer dans l'esprit des Jésuites, tous les sentimens qu'il avoit pour moi, & que je connoitrois

( 11 ) Zopire, Sassin de la ville de Batripe Perse, s'étant bylone, ce Prince avoit fait couper le nez, coutume de dire des oreilles & les levres, pour faire réus-vingt Babilone pour sir un stratagème, qui un Zopire. Hérodote, mit Darius en possession liv. 5.

avant qu'il fût peu, de quelle maniere il leur apprendroit à se comporter à mon égard. 1604.

Je ne fais s'il n'y travailla pas dès le même jour ; car je reçus le lendemain matin une visite de la Varenne, qui me demanda la grace qu'un Jésuite, qu'il m'assura être encore plus françois d'inclination que de nom, vînt me baiser les mains. Je répondis à la Varenne, qu'il savoit bien que tout le monde étoit bien reçu chez moi, & que les Ecclésiastiques en particulier, ne s'étoient jamais apperçus de ma religion, que par le devoir que je croyois qu'elle m'imposoit, de les mieux traiter encore ; sans tout cela, que le caractère, dont il me dépeignoit ce Jésuite, lui répondoit qu'il ne seroit point refusé à ma porte. Ce Jésuite françois étoit le pere Cotton (12),

(12) Pierre Cotton, d'esprit, & singulièrement doué du don de ronde, d'une famille la parole, & de tout des plus distinguées du ce qui fait réussir à Forez. Il y a beaucoup plaire. « Le Roi, dit à changer à l'idée que » la Chronologie Sep- l'Auteur cherche à » ténnaire, le prit en nous en donner ici & » telle affection, au- ailleurs. C'étoit un » tôt qu'il l'eût vu, homme de beaucoup » qu'incontinent il ne

1604.

qu'il m'amena des le jour suivant; comme je sortois pour donner mon audience ordinaire après le dîner. J'en fus abordé avec toutes les démonstra-

» se faisoit rien qu'il	ton n'avoit instam-
» n'y fût appelé. Il	ment prié Sa Majesté
» prêcha à Fontaine-	de leur pardonner. Ils
» bleau, puis après	furent seulement chas-
» dans Paris, où il n'y	sés de la Cour. « Le
» eut bonne paroisse	» Roi, dit le même
» qui ne l'ait désiré	» Ecrivain, en aug-
» ouir; & de fait aus-	» menta encore les sa-
» si, il a une grace at-	» veurs qu'il faisoit
» trayante, qu'on ne	» aux Jésuites. Il vou-
»	»

da

par des Pages de Sa	» a cet, qui en re-
Majesté, qui lui don-	» venu au bien de son
nerent plusieurs coups	» ordre, à sçavoir, de
d'épée, comme il ve-	» ne pas l'accepter ».
noit en carrosse au Lou-	La Chronologie Ser-
vre, parce que quel-	ténaire auroit parlé
ques Seigneurs de la	plus exactement, si
Cours'étant plaints au	elle avoit dit que le
Roi, que des Pages	P. Cotton étoit obli-
crioient, en le voyant	gé étroitement de re-
passer : <i>Vieille laine,</i>	fuser l'Evêché que le
<i>viel coten,</i> (cri de Pa-	Roi lui offroit, & qu'il
ris), ce Prince en avoit	le refusa en effet,
fait fouetter quelques-	en vertu de cette obli-
uns. Il auroit même	gation qu'il avoit con-
fait punir cet assassinat	tractée; car les Jésuites
avec beaucoup de sé-	font un vœu exprès, de
vérité, si le pere Cor-	renoncer à ces dignités



tions poffibles de vénération & de respect. Il n'y eut forte de louanges & de flatteries dont il ne m'accablât, fur mon esprit, fur mes services, & auffi fur la protection qu'on lui avoit affuré, disoit-il, que j'étois disposé à accorder à fa fociété. Il entremêloit de fréquentes & profondes inclinations, les assurances réitérées qu'il me faisoit de reconnoissance, de dévouement & d'obéissance. Je ne demurai pas en reste de complimens & de cérémonies. Je m'étudiai à ne rien omettre de tout ce que je jugeai convenir à la personne & aux circonstances présentes.

ecclésiastiques ; & ils ne peuvent même être dispensés de ce vœu, que par le souverain Pontife. Le pere Cotton, à en juger par sa vie, qu'a écrite le pere d'Orléans, étoit trop religieux pour se conduire dans le refus qu'il fit par d'autres vues que par ces principes de désintéressement & de modestie. P. Mathieu parle aussi

du pere Cotton, avec de fort grands éloges, tom. 2. liv. 3. Henri IV le prit en cette année pour son confesseur, par la retraite de René Benoit, curé de Saint Eustache ; & il exigea, dit-on encore, que la supériorité du collège de Navarre, qui avoit toujours été attachée à la qualité de confesseur du Roi, en fût désumie.

1604.

Le lendemain, le Conseil, toujours composé des mêmes personnes, se rassembla pour la seconde fois. Jamais affaire ne fut si promptement expédiée. Sans me jeter dans un grand étalage de vaines raisons, je dis succinctement, que la conjoncture présente requeroit que les Jésuites fussent rétablis en France. On exigea d'eux le serment, qu'ils prendroient tous les sentimens de bons compatriotes, & qu'ils n'éliroient point de provincial ( 13 ), qui ne fût françois. Ils jurèrent ; & tout le

( 13 ) Je ne vois pas la personne de Sa Majesté, qu'il soit fait mention jecté, pour lui répon-

françois, du moins mens entre les mains qu'implicitement. Voi- des officiaux, de ne

qu'ils seront tous na- ni à la juridiction des  
turels François, & qu'il Evêques, ni aux droits  
n'en sera souffert aucun du Clergé, des Uni-  
versités, &c. qu'ils ne  
vècher, ni  
les sacre-

passé fut mis en oubli. Je n'ajouterai rien de plus, sinon, que je me tins enveloppé pendant tout ce tems-là ; &

1604.

mens dans aucun diocèse, que de l'aveu de l'Evêque diocésain ; qu'on leur restituera ce qui leur avoit été ôté ; mais qu'ils ne pourront rien acquérir de plus, sans une approbation expresse de Sa Majesté ; non plus que prétendre partager avec leurs parens, les successions & biens de famille. Les villes de Lyon & de la Fleche étoient les seules où on leur permettoit de s'établir de nouveau. Celles où ils étoient fondés par ci-devant, y sont énoncées au nombre d'onze ; savoir, Toulouse, Auch, Agen, Rhodès, Bordeaux, Périgueux, Limoges, Tournon, Le-Puy-en-Velay, Aubenas & Beziers. Il est permis à M. de Thou de se plaindre qu'une partie de ces conditions ont été depuis annullées ; mais non pas d'en prendre

droit contre les Jésuites, de dire qu'ils ont manqué à les observer.

Quant à l'élection de leur Général étranger, qui fait tant de peine à M. de Sully, on ne pouvoit exiger d'eux qu'ils n'en eussent jamais qui ne fût François de nation, l'élection de ce Général se faisant par divers membres de la société, députés à cet effet, & qui sont pris des différentes nations ; c'eût été exiger l'impossible. Au regard de cette élection, il n'y a rien de réglé, ni par les loix, ni par les pratiques de la société ; pour le sujet qu'on doit choisir ; c'est-à-dire, que tout Jésuite, qu'on juge propre à cet emploi, François ou autre, peut y parvenir, parce que la chose dépend d'une élection qui est pleinement libre. Si l'avant-dernier Général ne fut

que je me conduisis avec une extrême circonspection , soit par rapport à cette affaire, soit à l'égard du sentiment du pere Molina sur la grace , qui fut rendu public cette année , soit enfin sur quelques propositions de trois Jésuites , dont le pour & le contre furent débattus avec beaucoup de chaleur , & sur-tout celle-ci : qu'il n'est point de foi que le Pape soit le successeur de saint Pierre ; & que la confession peut se faire par lettres. Les Jésuites sentirent en cette occasion , le besoin qu'ils avoient déjà , que l'autorité royale intervînt en leur faveur. Si on les avoit livrés au Parlement , à la Sorbonne ; aux Universités & au plus grand nombre des ( 14. ) Evêques & des villes du royaume, leur doctrine n'y auroit pas jetté de profondes ra-

pas le P. d'Aubanton , ( 14 ) Le Septenaire François, confesseur de nous apprend au contraire , que les Jésuites furent demandés , que les Jésuites fran- ter furent demandés , çois eux-mêmes s'y aussi-tôt après leur opposerent. Le pere rappel , par plusieurs Charles de Noyelle , villes , Evêques , &c. qui l'étoit en 1685 , *ibid. fol. 438.* « C'é-  
toit par son conseil  
qu'on avoit  
fait la déclaration  
de 1685. »

cines ; mais le Roi n'abandonna pas  
 ses nouvelles créatures. Il leur donna  
 même à la sollicitation de la Varenne,  
 son château de la Fleche, où ils eu-  
 rent bien-tôt un beau college.

1604.

Le rétablissement des Jésuites fut  
 un vrai triomphe pour Villeroy,  
 Jannin, Du-Perron, & sur-tout  
 pour d'Offat, qui ne les avoit point  
 oubliés à Rome, où il résidoit tou-  
 jours, pour les affaires de Sa Ma-  
 jesté. C'est ici le lieu de parler du  
 mémoire qui me fut adressé d'Italie,  
 contre cet Ecclésiastique, & dont on

<p>„ commun desir des          „ Catholiques de les          „ revoir, leur absen-          „ ce ayant fait con-          „ noître le bien &amp; le          „ profit de leur pré-          „ sence, en l'instruc-          „ tion de la jeunesse,          „ &amp; au maniement          „ des consciences...          „ Leurs ennemis n'eus-          „ sent point de prise,          „ ni sur leurs mœurs,          „ ni sur les actions de          „ leur vie, qui s'ac-          „ cordent si bien à          „ leur doctrine, qu'il          „ n'y a un seul mau-</p>	<p>„ vais accord qui en-          „ rompe l'harmonie,          „ leur cœur &amp; leur          „ langue étant mon-          „ tés au même ton,          „ &amp;c. „ Cet Ecrivain          „ en avoit déjà parlé          „ dans les termes les          „ plus avantageux, tom.          „ 2. liv. 2. page 270. &amp;          „ ce qui le rend moins          „ suspect, c'est qu'il          „ avoit eu lui-même          „ quelque démêlé par-          „ ticulier avec cette so-          „ ciété, comme on le          „ voit au même livre 3.          „ pag. 681.</p>
--	--

vient de voir que j'avois déjà entretenu Sa Majesté.

1604. Ce Prince étoit allé passer quelques jours du mois d'Avril à Chantilly, dont l'air pur; le séjour agréable, la chasse commode, joints aux autres délassemens de la campagne, parurent à ses Médecins, nécessaires pour sa santé. Sur quelques lettres que je lui écrivis, & dans lesquelles je ne pus me dispenser de lui marquer que son absence laissoit indécises un grand nombre d'affaires; il revint incontinent à Paris, quelque chose que pussent faire ses Médecins pour l'arrêter. Il se souvint, le soir même de son arrivée, du mémoire en question, & me le demanda; il ne faisoit que me prévenir, mon dessein étant de le lui montrer ce jour-là. Je le tirai d'entre mon habit & ma camisole, & je le lui laissai examiner à loisir. Je n'y avois rien changé, ni rien ajouté, excepté peut être quelques réflexions dont cet écrit n'avoit pas besoin, pour attirer contre celui qui en étoit l'objet, toute l'indignation de Sa Majesté.

L'Auteur de ce mémoire, qui avoit eu ses raisons pour n'y faire

paroître, ni son nom, ni celui de la personne à laquelle il l'adreffoit, s'attachoit à faire voir que d'Offat avoit prévariqué dans tous les points de sa commission, & qu'il ne s'en étoit chargé que pour amener les choses au point d'obliger le Roi à entrer dans les vûes des Catholiques ligueurs de son Conseil, dont il étoit l'instrument, & à embrasser un plan de politique, tout différent de celui qu'on lui voyoit suivre. Ce nouveau plan, où l'on découvroit encore l'esprit de la Ligue, qui lui avoit donné naissance, consistoit à unir la France d'intérêt & d'amitié avec le Pape, l'Espagne, les Archiducs & la Savoye, contre les Puissances protestantes de l'Europe en général, & contre les Réformés de ce royaume en particulier; à faire concourir Henri avec le Pape, pour mettre un Roi catholique sur le trône de la Grande-Bretagne; à lui faire abandonner la protection des Provinces-Unies; employer son autorité à soumettre tout au Concile de Trente; en un mot, à lui faire adopter toute la politique autrichienne, & toutes les maximes ultramontaines.

1604.

On chargeoit les Jésuites du soin de  
 ferrer les nœuds de cette union, dont  
 le fondement devoit être le mariage  
 des enfans de France & d'Espagne,  
 & le premier fruit, le détronement  
 du Roi Jacques (15).

L'Auteur, pour prouver qu'il n'a-  
 vançoit pas des accusations si graves  
 en vain déclamateur, les justifioit par  
 les lettres mêmes de d'Ossat, tant  
 celles dont j'ai parlé ci-devant, que  
 plusieurs autres qu'il avoit ramassées;  
 par ses discours, soit publics dans  
 Rome, soit particuliers à mon frere,  
 Ambassadeur en cette Cour, & à d'au-  
 tres. Il dévoiloit le mystere de ces  
 difficultés presque insurmontables, ren-  
 contrées auprès du Saint Pere, sur l'ab-  
 solution du Roi, & sur le mariage de  
 Madame. Il montrait qu'elles étoient  
 venues de d'Ossat lui-même, qui, pen-  
 dant ce tems là, pour abuser plus im-  
 punément de la confiance de son maî-  
 tre, & pour prévenir les reproches  
 qu'il avoit sujet d'en appréhender, lui  
 faisoit entendre qu'il étoit indispen-

(15) Je ne vois rien en avons dit dans les  
 à ajouter sur ces arti- notes ci-devant.  
 les, à ce que nous



nablement obligé de faire croire à Rome, que Sa Majesté étoit dans tous ces sentimens, & qu'il n'étoit pas médiocrement embarrassé à étouffer les bruits qui, de tems en tems s'y répandoient du contraire.

1604.

Il y a certainement en tout ceci, un grand raffinement de la part de d'Ossat. Il n'y en avoit guere moins dans les insinuations qu'il faisoit sous main au Roi, que l'Espagne n'avoit à son égard que des vues toutes pacifiques, & que le Pape étoit prêt à s'en rendre caution. Tout cela est si positif, & appuyé par l'Auteur sur de si fortes preuves, qu'il se fait croire malgré la passion & la haine, qu'on ne peut disconvenir qui n'éclatent de toutes parts dans cette piece, contre d'Ossat. On lui reproche de trancher du grand politique & de l'homme d'état, lorsqu'il devoit rougir de son ignorance & de son incapacité; & l'on ne veut reconnoître dans cet Ecclésiastique, avant qu'il fût élevé à la pourpre, qu'un pédant & un valet (16),

(16) La passion, l'in- | ment dans ces derniers  
justice & la fausseté se traits, qu'ils achevent  
font voir si sensible- | de détruire la foi qu'on

04. qu'il laisse même, sans y penser, à la postérité tous les moyens de le convaincre de ces deux vices, dans les lettres que sa vanité lui a fait imprimer, lorsqu'il y traduit Henri IV, comme un Prince qui opprime le Clergé, détruit la Noblesse, ruine le tiers état, & se rend le tyran de son peuple.

La vérité n'est pas moins blessée dans tout ce que sa bile exhale contre les Protestans. Que veut-il qu'on pense des épithètes d'impies, d'horribles, de détestables, de sacrilèges, &c. qu'on y voit entassés, pour flétrir un corps qui fait profession de convenir avec lui-même, dans tous les points fondamentaux de la doctrine de Jésus-Christ, & de n'avoir pas une moindre vénération pour tous les divins monumens où ils sont exprimés, le symbole des Apôtres, le décalogue, l'oraison dominicale (17)?

A l'égard des fautes purement de

(17) Cette raison n'est ni les saints pères, ni les conciles, ni les autres sources de la tradition & de la foi. de l'Auteur est bien foible; mais on sait que c'est un des points de la nouvelle doctrine, de ne recon-

politique, elles peuvent bien ne venir dans d'Ossat, que d'une vue trop bornée; mais elles ne sont pas moins palpables. Dans le tems que les projets ambitieux de la maison d'Autriche, sont, pour ainsi dire, affichés par toute l'Europe, il expose la France à en être la première victime, en détachant d'elle sans retour, tout ce qu'elle a d'alliés, capables de la soutenir contre cette orgueilleuse monarchie. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette politique ruineuse n'ait pas laissé de se communiquer, comme par contagion, à la plupart de ceux qui sont employés dans l'administration des affaires publiques; & ce qu'il y a en même tems de plus triste, c'est qu'enfin elle a prévalu sur la plus saine, mais la plus petite partie (18).

(18) Il n'en est point justifier le raisonnement de l'Auteur, arrivé tous les malheurs, que M. de Sully en appréhendoit; qu'en supposant l'exécution de ces desseins, au contraire, l'événement a été tout aussi favorable à ce système, dont l'extinction du Protestantisme en France, étoit le principal, qu'il pouvoit l'être. Il remise en toutes autres mains que celles son peut bien servir à du cardinal de Riche-

1604. Elle exposa Villeroy dans le mois d'Avril de cette année, à un débâcle des plus fâcheux pour un homme en place. Le Roi, en partant pour Fontainebleau, où il avoit coutume de faire sa pâque, & de passer cette fête solennelle, pendant le

lieu, il est très-dou- quelque sorte, qu'il ne pouvoit seulement concevoir ces deux

quee, n'auroit point de l'autre, celui de se replongé la France dans toutes les horreurs du regne des enfans de Henri II.

Le cardinal de Richelieu ne suivit pourtant pas en tout, les vues qu'on attribue aux d'Osat, Villeroy, &c. puisque toute la

avait des ressources/ presque tout d'un

apparences, en grande & que de l'autre, il ne de part dans les Mémoires de Sully, fit si de Navarre, qu'il embrassa, & en

quelle toute affaire cessoit au Conseil, congédia ses Conseillers jusqu'au dimanche de Quasimodo; mais dès le vendredi saint, il me rappella par une lettre, dans laquelle il me mandoit qu'il venoit de découvrir une trahison dans la Cour, sur laquelle il vouloit conférer avec moi; qu'il feroit trouver à cet effet, des chevaux de poste à Ablon le jour de pâque, afin que je ne manquasse pas de me rendre à Fontainebleau, au sortir de la cene; ce que j'exécutai ponctuellement. Voici de quoi il étoit question.

Villeroy avoit à son service, un <sup>Autrement</sup> Commis, nommé Nicolas l'Hôte. dit, du <sup>Portai</sup> De pere en fils, cette famille avoit été attachée aux Villeroy; mais celui dont il s'agit ici, avant que d'entrer chez lui, avoit été Secrétaire du comte de la Rochepot; lorsqu'il étoit Ambassadeur de France en Espagne. L'Hôte qui avoit de l'esprit, mais un esprit porté à l'intrigue, se fit pendant son séjour en Espagne, des intelligences avec les Secrétaïres d'état Espagnols, Dom Juan Idiaques Francheses & Prada, auxquels il découvroit les secrets de

1604.

l'Ambassadeur son maître. La Rochepot ayant repassé en France, l'Hôte, qui se vit sans emploi, demanda à Villeroy, dont il étoit filleul; une place dans son bureau, & fut commis par lui, au déchiffrement de ses dépêches, ce qui plut très-fort à l'Hôte, & lui donna les moyens de continuer encore plus sûrement son premier métier.

Barrault (19), qui avoit relevé le comte de la Rochepot en Espagne, s'apperçut quelque temps après, que les secrets de son Prince étoient éventés à Madrid, & il se donna la torture pour deviner de quelle part cela pouvoit provenir. Ne pouvant arrêter les yeux sur personne en particulier, il pria Sa Majesté, par un billet simple, adressé à elle-mê-

(19) Emeric Gobier la gorge, & l'obliger de Barrault. On rap- à lui demander quar-  
porte de cet Ambassa- tier, dans des termes  
teur, qu'assistant un tout-à-fait outragans,  
jour en Espagne, à une il monta sur le théâ-  
comédie, où l'on re- tre, & en présence de  
présentoit la bataille tout le monde, passa  
de Pavie, & voyant son épée au travers du  
un acteur espagnol, corps de cet acteur.  
terrasser celui qui re- Notes d'Amelot sur  
présentoit François I, d'Orsat,  
lui mettre le pied sur

me;

me; de tenir pour suspects tous les Commis de ses bureaux, & en particulier, ceux de Villeroy. La chose influoit jusques sur nos autres Ambassadeurs dans les différentes Cours de l'Europe, qui étoient dans une surprise extrême, & se plaignoient au Roi, ainsi que Barrault, de ce que le contenu de leurs dépêches étoit su dans ces cours, au même tems qu'ils les recevoient, souvent même avant qu'ils les reçussent de France.

Mais ni eux, ni Barrault, ne pouvoient pénétrer plus avant, jusqu'à ce que Barrault se vit un jour abordé par un François de Bordeaux, réfugié en Espagne, nommé Jean de Leyré, & mieux connu par le nom de Rafis, qu'il avoit porté dans le tems qu'il servoit la Ligue, dont il avoit été l'un des boute feu (20), & c'est pour cette raison, que n'ayant pu se faire comprendre dans l'amnistie, il s'étoit vu obligé de passer en Espagne, où ses services, qui consistoient en quelques avis qu'il recevoit encore

(20) L'Etoile dit qu'il avoit été l'un des Seize.

1604. cipaux Ministres de Sa Majesté, & ce fut à Villeroy lui-même qu'il s'ouvrit de l'offre & des propositions de Rasis. Villeroy, qui ne se doutoit point que le traître dont on lui parloit étoit dans son propre bureau, renvoya promptement la dépêche au Roi. Pour l'Hôte, qui visa droit au but, en ouvrant avec son maître ce paquet de Barrault, il fit ses réflexions sur cet avis important, & prit le parti, que Rasis avoit justement appréhendé, c'est d'écrire à l'heure même à ses correspondans en Espagne, afin qu'ils prissent, sans perdre de tems, toutes les mesures nécessaires, pour empêcher Rasis d'en dire davantage; c'est tout ce qu'il imagina de plus sûr pour lui, & de plus propre à prévenir les suites de cette affaire, & la chose auroit peut-être réussi avec toute autre personne que Rasis.

Celui ci, en recevant son abolition, que Sa Majesté lui fit envoyer, avec une acceptation de ses propositions, remarqua qu'elle n'étoit point signée de Loménie, auquel Sa Majesté l'auroit remise naturellement, si elle ne lui avoit été proposée par un



autre canal ; & concluant de là , qu'il le avoit passé par le bureau de Villeroy , il courut incontinent chez l'Ambassadeur , & se plaignit à lui qu'il l'avoit trompé. Il ne lui fit plus mystere de rien. Il lui apprit pour quelle raison il l'avoit pressé de s'adresser directement à Sa Majesté , & à Villeroy , moins qu'à tout autre. Il lui donna tous les éclaircessemens qu'il avoit promis sur les menées de l'Hôte. Cela fait , & en peu de mots , il dit à Barrault , que pour parer , s'il en étoit tems encore , le danger où il se trouvoit à Madrid , il ne trouvoit point d'autre moyen , que de tâcher de gagner au plus vite les terres de France , & il monta en effet à cheval dans l'instant même , dont bien lui prit ; car dès le lendemain matin , la maison où il demouroit , fut investie par des archers , & l'on fit courir après lui en toute diligence , pour le joindre avant qu'il eût atteint la frontiere. Mais Rasis échappa heureusement , ou plutôt , grace à la grande diligence qu'il fit avec Descartes , Secretaire de Barrault , que l'Ambassadeur lui donna pour l'accompagner , & pour le présenter

en France. Ils ne se reposèrent point, qu'ils ne se vissent à Bayonne, d'où continuant leur route, sans perdre de tems, ils vinrent à Paris, & de là à Fontainebleau, où on leur avoit dit qu'étoit Sa Majesté.

Ils rencontrèrent en chemin Ville-roy, qui se rendoit aussi de Fontainebleau à sa maison de Juvisy, & ils ne crurent pas devoir lui rien cacher. Ils le prièrent même de faire toujours arrêter son Commis, par provision; & afin d'avoir seuls tout l'honneur de cette affaire, ils lui offrirent de retourner à Paris & de l'arrêter eux-mêmes. Villeroy, après les avoir entendus, ne goûta ni leur proposition, ni l'offre qu'ils faisoient de leurs personnes, c'est un trait d'une fort grande imprudence, il faut en convenir; mais sans doute qu'il s'imagina que l'Hôte ne pouvoit échapper. Il dit aux deux Courriers, que ce Commis qu'il avoit laissé à Paris, devoit venir le trouver le lendemain, qu'il seroit assez tôt pour lors de s'en assurer; qu'aussi-bien, il croyoit qu'il étoit nécessaire d'en parler auparavant à Sa Majesté; qu'ils ne risquoient rien,

pourvu qu'ils gardassent un profond silence. Ce procédé les surprit, & les mécontenta au dernier point; mais c'étoit à eux à obéir. Ils lui remirent les paquets, dont ils étoient porteurs, afin qu'il les donnât à Sa Majesté, ce qu'il fit le lendemain.

1604.

Le Roi n'avoit pas encore reçu ces paquets, le jour de Pâque que j'arrivai à Fontainebleau, ni su par conséquent l'arrivée des deux Courriers, & le nom de celui qui le trahissoit. Il n'avoit rien de plus positif, que l'avertissement de se défier des Commis de Villeroy. Comme je n'arrivai que fort tard à Fontainebleau, & extrêmement fatigué, je ne vis Sa Majesté que le lendemain matin. Je la trouvai habillée, quoiqu'il fût à peine soleil levant. L'avis de Barrault lui donnoit de l'inquiétude. Ce Prince me prit par la main, & entrant dans la galerie qui joint sa chambre, il m'entretint fort au long des nouvelles qu'il venoit de recevoir de son Ambassadeur. La dépêche de Londres perdue lui revint à l'esprit, & tout ce que je lui avois dit, en taxant de ce coup les gens de Ville-

04. roy, qu'il n'avoit pris que pour un  
un effet de jalousie & d'inimitié, lui  
parut en ce moment si fort, qu'il m'a-  
voua qu'il commençoit à y ajouter  
foi, & à concevoir mille choses désa-  
vantageuses contre ce Secrétaire d'é-  
tat. Comme il ne s'attendoit pas à  
voir arriver si-tôt Descartes & Rasis,  
il m'ordonna de travailler à appro-  
fondir cette affaire, de quelque ma-  
niere que ce fût.

galerie  
lle. Il y avoit trois jours qu'elle nous  
occupoit, Sa Majesté & moi, lorsque  
Villeroy arriva chargé des paquets  
dont je viens de parler. Je me prome-  
nois avec elle dans la longue galerie  
du jardin des pins, où je prenois con-  
gé de ce Prince, pour m'en retourner  
à Paris, au moment que Villeroy l'a-  
borda. Il portoit sur son visage toute  
la tristesse qu'on doit avoir, lorsqu'on  
a de pareilles nouvelles à annoncer à  
son maître; & je puis dire que pour un  
homme qui avoit quelque sujet de  
chercher à humilier un concurrent, ou  
du moins, de me réjouir de son hu-  
miliation, j'entrai bien dans sa peine.  
Pendant la lecture qu'il fit de ces écri-  
tures, Sa Majesté me regarda, & me

ferra la main trois ou quatre fois. Elle ne lui donna pas le tems d'achever. A un nom de l'Hôte : « Et où est-il donc » cette Hôte, votre commis, lui dit le » Roi vivement ? Ne l'avez-vous pas » fait prendre ? Je crois sire, répon- » dit Villeroy consterné, qu'il est » chez moi ; mais qu'il n'est pas en- » core pris. Comment ! reprit Henri, » d'un ton irrité, vous croyez qu'il » est chez vous, & vous ne le faites » pas arrêter ? Pardieu, c'est trop de » négligence ; hé ! à quoi vous êtes- » vous amusé, depuis que vous savez » sa trahison ? Il falloit y pourvoir sur » l'heure même. Retournez en dili- » gence, & vous en saisissez ».

Villeroy se retira avec toutes les marques possibles de douleur & de confusion. Pour moi, je n'en retardai pas d'un seul moment mon départ pour Paris, où je reçus le lendemain une lettre de Sa Majesté, qui chargea Descartes de m'instruire de sa part, en me la rendant, de tout ce qui s'étoit ensuivi. Puisque je me trouve engagé à en informer le public, afin qu'il ne me soit point reproché d'appuyer les relations que les enne-

mis de Villeroy en ont faites, je suis  
vrai, pour ce qui me reste à dire, le  
détail qui en a été fait dans l'apolo-  
gie de la conduite, qu'il s'est cru obli-  
gé de rendre publique (21). Voici  
comment il y rapporte la suite de ce  
fait, après qu'il a exposé à son avan-  
tage ce qui se passa depuis le moment  
où il parla aux deux Courriers, jusqu'à  
celui où il alla trouver le Roi.

En rentrant chez lui, Villeroy  
trouva l'évêque de Chartres & quel-  
ques autres personnes de distinction,  
qui l'attendoient & qui l'arrêterent  
fort long-tems dans son cabinet, par-  
ce qu'il étoit question entr'eux, de ce  
qui devoit s'observer dans la cérémo-  
nie prochaine de l'ordre de la Jarre-  
tiere; ce qui fit que quand Descartes  
monta à son appartement, pour lui

(21) Voyez l'origi-ches de ce Secrétaire  
ral de cette  
dans les  
d'état de  
sem 1. pag  
date en est du 3 Mai. Septenaire, de Ma-  
On ne sauroit douter que de ce que  
qu'elle n'exprime si nous avons d'Histo-  
dellement les senti-tiens de ce tems-là les  
sens & les détat-plus dignes d'être eus;

donner avis que l'Hôte venoit d'arriver de Paris avec Desnots, il n'osa entrer, par respect pour cette compagnie. L'Hôte, salué tout d'abord de la nouvelle des deux Courriers arrivés d'Espagne, garda assez de présence d'esprit pour ne paroître que médiocrement troublé de ce contre-tems. Il seignit d'avoir besoin de manger un morceau dans la cuisine, mais il ne fit qu'y passer. Il donna le change au Maître-d'hôtel, en lui disant, que c'étoit à l'auberge qu'il vouloit aller se rafraîchir, afin de s'y débouter en même-tems, & de se mettre en état de paroître devant son maître. Villeroy s'étant informé, après que sa compagnie l'eût enfin quitté, où étoit l'Hôte, & lui ayant été répondu qu'il étoit dans les offices, comme tout le monde en étoit persuadé, il crut ne pouvoir mieux faire, que d'envoyer un domestique dire à son Maître-d'Hôtel qu'il entretînt l'Hôte, & qu'il ne le perdît point de vue; & de sortir lui-même pendant ce tems-là, pour aller prier Loménie de lui donner du Broc, Lieutenant du Prevôt, par lequel il comptoit le faire saisir. Il ramena Lo-

1004.

ménie lui-même, & alla se placer avec lui à une fenêtre qui donnoit sur la cour, où le coup devoit s'exécuter; précautions trop tardives! l'Hôte s'étoit déjà évadé.

Quelqu'un qui jugera assez favorablement de Villeroy, pour l'en croire sur sa parole dans ce récit, se récriera peut-être ici du moins, sur la lenteur avec laquelle il trouvera que ce Secrétaire d'état exécute des ordres qu'il vient de recevoir de la bouche du Roi, & d'un ton aussi absolu que pressant. Il seroit bien plus coupable encore, si mille circonstances de l'évasion de l'Hôte, publiées par Descartes & Rasis, qui ne se trouvent point dans son apologie, étoient vraies. Certainement il y auroit de l'injustice à croire tout ce qui fut publié à cette occasion, contre Villeroy (22). Ses ennemis

(22) De Thoumar-tre malheur. Liv. 131. que que M. de Ville-P. Mathieu assure de roy ne fut pas en effet même, que Henri IV, exempt de soupçon; connoissant trop bien la ruse il dit en même fidélité de ce Ministre, zemu, que Henri IV, pour concevoir le plus loin de s'en laisser pré-jettit son con contre veur, le consola dans lui. T. 2. l. 3. p. 137.



avoient un trop beau champ pour n'en pas tirer avantage ; les Protestans surtout le peignirent avec des traits tout-à-fait odieux : c'est une vengeance qu'ils ne purent se refuser, de ce qu'il avoit contribué plus que personne à enlever autrefois le Roi à leur religion. Mais d'un autre côté, il ne faut pas le disculper, comme faisoient ses dévoués partisans, jusqu'à ne trouver rien de reprehensible dans sa conduite. Tous ceux qui m'étoient attachés, dirent hautement que si pareille chose étoit arrivée dans ma maison, la médifance se feroit bien autrement déchaînée contre moi. Les Ambassadeurs étrangers en France, & le Nonce du Pape même, vinrent me trouver à Paris, & dirent que si après une pareille découverte, il falloit que leurs dépêches passassent encore par les mains de Villeroy, leurs maîtres n'oseroient plus rien y mettre de quelque importance.

Pour achever ce qui regarde la personne du traître, tout ce qu'on put faire, fut de détacher après lui des archers, qui le poursuivirent de si près, qu'étant arrivé sur le bord de la Mar-

ne, allez près du bac de Fay, avec un Espagnol qui l'accompagnoit, il ne vit plus d'autre moyen de se dérober à leur poursuite, qu'en se jettant dans la riviere, qu'il comptoit peut-être passer à la nage; mais il s'y noya. L'Espagnol aima mieux se laisser prendre, & il fut ramené à Paris, avec le corps de l'Hôte, qu'on retira de l'eau. Villeroy parut très-véritablement fâché qu'on n'eût pû saisir son Commis vif. Il avoit raison; c'étoit le seul moyen de fermer la bouche aux médifans, Il fut le premier à me proposer, en m'écrivant sur cette affaire, de traiter le cadavre (23) avec la dernière ignominie, & de faire un exemple sur l'Espagnol,

(33) Les Chirur- n'est point fait men-  
giens qui firent la visi- tion dans le Septénai-  
ze du corps, conclu- re, de cette visite de  
rent tous si pour en Chimie, mais les  
& comme il ne paroît- la manière dont il fut  
sé dans la riviere, Il tentionné pour M. de

Cela ne fut point capable d'appaiser la colere du Roi , qui ne fut long-tems de quel cail il devoit regarder Villeroy , après cette aventure. Il balança trois jours s'il ne le chasseroit point d'auprès de sa personne ; mais Villeroy se jetta aux pieds de Sa Majesté , avec tant de marques d'une profonde douleur , y versa tant de larmes , y fit tant de protestations d'innocence , que Henri le crut. ( Le public a toujours été persuadé qu'il feignoit seulement de le croire ) & qu'avec sa bonté ordinaire , il lui accorda le pardon qu'il lui demandoit avec de si vives instances.

1604.

Villeroy , & ne sau-  
roit pourtant s'empê-  
cher de convenir que  
Henri IV , n'en fit pas  
plus mauvais visage à  
M. de Villeroy. « Pre-  
nant bien la peine ,  
dit-il , d'aller jus-  
ques chez lui pour  
le consoler , & con-  
forter en son ennui ,  
ne lui montrant au-  
cun soupçon de dé-  
siance pour ce qui s'é-  
toit passé , non plus  
qu'auparavant , en-  
core moins ; telle-  
ment qu'on disoit à  
la Cour, que l'heure  
lui en vouloit bien ,  
d'avoir un si bon  
maître ; parce qu'en  
matiere d'un fait d'é-  
tat de telle consé-  
quence , les Rois &  
les Princes veulent  
coutumierement que  
les maîtres répon-  
dent de leurs va-  
lets », 4, 1604. p. 24.

1604. Voilà l'état où je trouvai qu'étoient les choses, lorsque je retournai à Fontainebleau dire à Sa Majesté, comme je ne pouvois m'en dispenser, les représentations que m'avoient fait les Ambassadeurs étrangers. Le chiffre de tous les nôtres fut aussi changé, & le Roi ne songea plus qu'à profiter de cette occasion, pour rendre Villeroy plus diligent (je parle d'après ce Prince), plus circonspect dans le choix de ses commis, & moins fier qu'il n'étoit auparavant. Sa Majesté concerta avec moi, une lettre qu'elle jugea propre à produire cet effet, parce que je devois la rendre publique. Cette lettre me fut apportée à Paris par Perrotton, de la part du Prince, comme pour me faire part de l'indulgence, dont il avoit jugé à propos d'user à l'égard de Villeroy. J'y lus que Sa Majesté n'avoit pu refuser un pardon aux larmes & aux prières de Villeroy; que je ne devois pas conserver après cela pour lui, plus de défiance qu'elle-même; que dans l'état où il étoit, c'étoit une action de charité, que de lui écrire une lettre de consolation & d'assuran-

ce de mon amitié, & qu'elle m'en prioit.

1604.

Je secondai l'intention de Sa Majesté sans aucune répugnance ; je pourrois même dire, avec une sincérité qu'elle ne me demandoit pas, excepté que je ne pus pas me résoudre à écrire à Villeroy que je le tenois entièrement disculpé, ce qui eût été, ce me semble, ridiculement flatteur ; je lui en dis assez pour qu'il pût persuader au public, par ma lettre, que je ne le regardois nullement comme coupable du crime capital, dont il s'étoit vu accuser. Je lui donnois l'idée du manifeste qu'il fit paroître quelques jours après. Je lui représentois qu'il devoit s'attacher à fermer la bouche aux Protestans, auxquels il avoit donné prise ; qu'il ne pouvoit mieux y parvenir, qu'en adoucissant le caractère un peu violent qu'il avoit montré à leur égard, en inspirant pour eux aux Catholiques, des sentimens plus humains, enfin en se portant publiquement pour le promoteur du règlement que j'avois tant de fois proposé, pour établir une parfaite concorde entre ces deux corps. Si j'ajoutois dans cette

~~1604.~~ 1604. lettre que son entière justification auprès de Sa Majesté, dépendoit de la maniere dont il se comporteroit dans la suite; & si je citois là-dessus l'exemple du maréchal de Biron, ce n'étoit uniquement que pour satisfaire au commandemens du Roi, qui vouloit bien passer pour indulgent, mais non pas pour foible.

Villeroy répondit à ma lettre, en me remerciant de mes conseils, qu'il assurera qu'il suivroit exactement, & de mes bons offices, qu'il protesta qu'il n'oublieroit jamais. Il y convient qu'il n'avoit pas dû se fier aussi aveuglément qu'il l'avoit fait à un jeune homme, tel que l'Hôte, & il ne dissimule pas que  
 .....  
 .....  
 .....  
 ter une tache sur sa réputation, jusques-là, que tous les services qu'il est dans la disposition de continuer à rendre à sa majesté le reste de sa vie, ne l'effaceront jamais entièrement. Il se défend, sur ce que l'Hôte lui ayant des obligations essentielles, il n'a pu se porter à croire qu'il dût jamais lui manquer. Il arriva souvent depuis à

Villeroy, lorsqu'il m'écrivoit, de rappeler sa faute, son malheur & son innocence, & presque toujours l'obligation qu'il crut m'avoir en cette occasion.

1604.

Il paroît que Barrault n'a pas non plus ajouté foi aux calomnies des ennemis de Villeroy, puisqu'il lui écrivit peu de tems après, ce qui s'étoit dit dans une conversation entre lui & Prada, au sujet de l'Hôte. Rasis n'eut pas sujet de se plaindre. Outre les quinze cens soixante livres qu'il avoit reçus de Barrault pour sortir d'Espagne, il toucha encore une gratification de mille écus, au-delà des conditions que l'Ambassadeur lui avoit accordées. Cela ne nuisit pas à Barrault lui-même, pour être payé du dernier quartier de sa pension. Descartes représenta au Roi qu'il en coûtoit beaucoup pour s'entretenir en Espagne, & que quelques lettres que j'eusse écrites, son maître n'avoit pu rien tirer de ce quartier.

Le mémoire sur la religion, dont il vient d'être fait mention, consistoit en quelques articles, dont l'acceptation par les Catholiques & les Protec-

1604. tans, m'avoit paru capable de réunir les deux religions, ou du moins de les maintenir en paix, en détruisant cet odieux préjugé, par lequel l'une traite l'autre d'hérétique & de pernicieuse à l'état, & en est traité à son tour d'impie & d'idolâtre. Je l'avois composé, de l'aveu de Sa Majesté, & je le lui avois fait voir plusieurs fois, en présence de l'évêque d'Evreux, de Bellievre, de Villeroy, de Sillery & du pere Cotton.

Si les Protestans ne croient pas tout ce que les Catholiques croient, du moins ceux-ci ne peuvent-ils nier que nous ne croyons rien qu'ils ne croient comme nous, & que ce que nous croyons, renferme ce que la religion chrétienne a d'essentiel; le Décalogue, le Symbole des Apôtres & l'Oraison Dominicale, étant le grand & général fondement (24) de notre commune croyance. En voilà assez.

(24) Soit que l'on se contente de dire, que l'Auteur a fait un traité de la Religion, soit qu'on lui reproche d'en avoir fait un, on ne peut lui en faire un crime. En cet endroit, s'appelle lui accordant la qualité d'homme d'état, la Religion.



Pourquoi ne pas abandonner le reste, comme autant de points problématiques, sur lesquels le pour & le contre doivent être permis avec une entière liberté? Nous sommes persuadés qu'il est inutile & même téméraire, de vouloir sonder les secrets réservés à Dieu seul; ici nous ne les sondons pas seulement, nous nous en rendons les juges, en nous faisant un crime les uns aux autres des différens sentimens & des différentes lumières que nous avons tous reçus de lui sur des vérités toutes spéculatives. Laissons-en la connoissance, comme la dispensation, à lui seul; donnons seulement aux Souverains, pour l'utilité commune, le pouvoir de punir ce qui blesse la charité dans la société. Il n'est point du ressort de la Justice humaine de s'ériger en vengeurs de ce qui appartient à la cause de Dieu.

Autre considération. Si malheureusement pour nous, c'est nous qui sommes dans l'erreur, les Catholiques peuvent-ils s'imaginer que ce soit en nous injuriant & en nous persécutant, qu'ils nous amèneront à leur façon de penser? La compassion & la douceur

1604.

sont les seuls moyens qui servent véritablement la Religion, & les seuls qu'elle enseigne; le zele n'est qu'un entêtement ou un emportement, déguisés sous un beau nom. Voilà tout le fond de ce mémoire. Rien n'est si vrai ni si simple, mais malheureusement les droits que les hommes donnent à la vérité sur eux-mêmes, se réduisent à fort peu de chose; & ce qu'ils sont convenus d'appeller raison & religion, à bien l'examiner dans presque tous, n'est rien que leur propre passion.

Si la conciliation des deux Religions est comme impossible, à parler moralement, elle ne l'est pas moins, à parler politiquement, puisqu'elle ne peut guere se faire, sans que le Pape y concoure, & c'est à quoi l'on ne doit point s'attendre, puisqu'on ne l'a pas vu arriver sous le pontificat de Clément VIII, Pape le plus impartial qu'on ait vu depuis long-tems occuper le siege de Rome, & le plus attaché à cette douceur & à cette tendre compassion dont l'Evangile fait un précepte à ses disciples.

Ce Saint Pere se trouvoit alors si

vieux & si infirme, que personne ne doutant que sa fin ne dût être très-proche, le Roi jugea à propos de faire partir pour Rome les Cardinaux de Joyeuse & de Sourdis, afin de soutenir les intérêts de la nation dans le prochain conclave. Sa Majesté donna au second de ces Cardinaux, par le conseil du premier, neuf mille livres pour son équipage & pour les frais de son voyage, avec deux mille quatre cent écus de pension, pendant tout le tems que le besoin de son service le retiendrait à Rome.

1604.

Une des dernières actions de Clément VIII, fut une promotion de dix-huit Cardinaux d'une seule fois. Ce nombre parut si fort, qu'on crut dans le monde, que ce Pape se sentant approcher de son terme, voulut donner au cardinal Aldobrandin son neveu, une dernière marque de son affection, qui devoit, suivant toutes les apparences, le porter sur le trône pontifical, par le grand nombre de créatures de sa maison, qu'elle introduisoit dans le conclave, ou y placer du moins un sujet, sous lequel ce Cardinal pût gouverner. De

ces dix-huit chapeaux, deux devant  
 1604. être accordés à la France, le choix  
 des deux hommes que Sa Majesté nom-  
 meroit à Sa Sainteté, pour les rece-  
 voir, fut le sujet d'une forte brigue à  
 la Cour, entre l'évêque d'Evreux &  
 Séraphin Olivary, d'une part, & MM.  
 de Villars, archevêque de Vienne &  
 de Marquemont (25), de l'autre. Ces  
 derniers avoient pour eux Bellievre,  
 Villeroy, Sillery & tous leurs amis.  
 Je crus devoir me ranger du côté de  
 M. du Perron, qui étoit mon évêque  
 & mon ami, & pour d'Olivary, qui  
 étoit connu par une éminente piété.  
 Ces deux-ci furent préférés, malgré  
 tous les mouvemens du parti opposé.  
 Du Perron ne laissa pas d'écrire, par  
 mon conseil, une lettre de remer-  
 ciement à Villeroy, comme s'il l'eût  
 véritablement servi. Tel est l'usage de  
 la Cour,

Les affaires si pressées, qui oblige-  
 rent Sa Majesté à quitter le séjour

(25) Séraphin Oli- Denis de Marque-

de Chantilly, & dans le commencement d'un beau Printemps, étoient l'apurement & la signature des états ordinaires de dépense, pour les bâtimens, la vénerie, les menus plaisirs, outre ceux des fortifications, de l'artillerie & de la grande-voyerie. Lorsque le jour fut pris pour cette opération, afin d'éviter la foule des solliciteurs, qui n'attendoient que le moment de nous voir ensemble, Sa Majesté & moi, elle envoya le jeune Lomenie, me dire que je ne vinsse point au Louvre, parce qu'elle se rendroit elle-même le lendemain à l'Arsenal, & elle y vint en effet de si grand matin, qu'elle y prévint une partie des Officiers, intéressés dans les matieres qu'on y alloit traiter, & que j'avois tous mandés. Le nombre n'en étoit pas peu considérable, Gouverneurs de places, Ingénieurs, Intendans & Contrôleurs des bâtimens, tous les différens employés dans l'artillerie, Directeurs des ponts & chaussées, & autres.

Henri avoit des choses fort importantes à me communiquer en particulier. J'en jugeai par un morne chagrin, qu'il ne pouvoit si bien cacher dans

1604. son cœur, que je ne l'appërçussè sur son visage & dans toutes ses paroles; & plus encore, parce qu'il me conduisit dans la grande galerie des armes, l'endroit où il me faisoit ordinairement ses grandes confidences. On peut s'attendre ici à un de ces entretiens singuliers, tels qu'on en a déjà lu quelques-uns dans ces mémoires.

Notre conversation ne roula pas tout d'abord sur ce qui causoit à ce Prince la principale de ses peines. Le cœur enveloppé dans sa propre amertume, a besoin dans ces premiers instans, de s'aider d'autres objets pour en sortir, principalement, si ce qui la cause, y mêle aussi un peu de confusion. Il ne fut donc question d'abord que des Ducs de Bouillon & de la Trémouille, & du reste de cette cabale, à qui sa malice venoit de faire imaginer de s'unir d'intérêt avec le prince de Condé, la marquise de Verneuil & les d'Entragues, ce qu'on avoit offert de prouver à Sa Majesté, par leurs propres lettres, & par des témoins irréprochables.

Comme je demandai à ce Prince, qu'il me donnât un jour entier pour

penſer au conſeil qu'il vouloit que je lui donnaffe ſur cette nouvelle menée, il paſſa à m'entretenir de ſon ſéjour à Chantilly, de ſa chaffe, enſuite des pertes qu'il avoit faites au jeu, de l'argent qu'il avoit employé en préſens à ſes maîtrefſes, & d'autres dépenses ſuperflues qui devoient avoir leur place dans les états de dépenses de l'année courante, auſſi bien que de celles pour les manufactures, & pour d'autres bâtimens, qui ne l'étoient pas moins. Tout cela rapproché, compoſoit une ſomme ſi conſidérable, que Henri qui ſe la reprochoit intérieurement, ne trouva point de meilleur expédient pour prévenir la confulion que mes paroles alloient lui donner, que d'ajouter, avant que j'euffe eu le tems de lui répondre, que je pouvois auſſi y employer une gratification de ſix mille écus, qu'il m'accordoit. Cette précaution ne m'ayant point empêché de faire voir ſur mon viſage, beaucoup d'étonnement & de peine, ſur une augmentation de dépense ſi trivole, Henri chercha encore à prévenir l'éclairciſſement, en diſant qu'après tous les travaux, dont ſa vie avoit été remplie ;

1604. il méritoit bien quelque indulgence pour ses plaisirs. Je répondis au Roi, avec ma sincérité & ma fermeté ordinaires, qu'il avoit raison, supposé qu'en la place des desseins qu'il m'avoit communiqués, & moi, par son ordre, au roi d'Angleterre, il eût mis celui de passer le reste de sa vie dans les délices & la mollesse; mais que s'il se souvenoit encore de ses anciens projets, c'étoit assurément se tromper, que de les croire compatibles avec des amusemens si coûteux; qu'il falloit choisir entre l'un ou l'autre. Je m'arrêtai après ces paroles, que Henri écou-toit sans y répondre, plein d'agita-tion, & comme un homme qui fait dans ce moment de profondes réflexions; mais la disposition actuelle du cœur qui a toujours tant de part à nos mouvemens, tourna le sien au dépit & à la colere. Il se contenta pourtant de me dire, qu'il s'appercevoit que je prenois des sentimens peu avantageux de lui, & de me commander de porter sur les états, les sommes dont il venoit de me parler, sans m'en embar-rasser davantage.

Je ne me rebutai point. Je con-



noissois ce Prince, presque à l'égal de moi-même. Je ne l'avois jamais trouvé insensible, ni à la gloire, ni à la vérité. Je ne pus croire qu'il le fût devenu en si peu de tems. Au lieu donc de recourir aux pailliatifs ordinaires, après lui avoir dit que je voyois bien que la liberté, dont j'avois usé dans mes représentations, lui avoit déplu, je ne fis que le remettre de nouveau sur la même matiere. Je lui parlai des moyens qu'on mettoit en œuvre, en Allemagne & en Italie, pour préparer les voies aux glorieuses actions qu'il comptoit faire un jour, & des succès qu'y trouvoient ceux qui y travailloient par son ordre. Je lui répétois qu'inutilement on se donnoit toute cette peine, si un argent, qui y devoit être précieusement destiné, s'en alloit en de folles dépenses. Je lui fis toucher au doigt, par un calcul fort détaillé, qu'on ne pouvoit entamer ce grand ouvrage, sans avoir devant soi quarante-cinq millions, tout faits; c'est-à-dire, le revenu de deux années, conservé avec la plus étroite économie, & qu'avec cette somme, on devoit supposer encore, que la guerre ne

1604. dureroit que trois ans, qu'autrement, il faudroit anticiper sur les revenus royaux, ou surcharger les peuples par des impositions extraordinaires. En voici le calcul & la preuve.

Une armée de cinquante mille hommes de pied (c'est le moins qu'on puisse employer en cette occasion) coûte neuf cent mille livres par mois à entretenir, & neuf millions par an : l'année composée de dix mois seulement. Six mille chevaux, qui est la quantité répondante à cette infanterie, reviennent à trois cent quarante mille livres par mois, & par an à trois millions quatre cent mille livres. Une artillerie de quarante pieces de canon, ne peut être bien servie à moins de cent cinquante mille livres par mois, & de quinze cent mille par an. Ces trois articles font seuls près de quatorze millions chaque année, & par conséquent près de quarante-deux millions pour trois années, qu'on suppose que la guerre doit durer. Les frais de levées, d'achats, de voitures d'assemblage de vivres, &c. indispensables en commençant la guerre, ne sçauroient être évalués à moins de cent

Cinquante mille livres , & le déchet 1604.  
 de ces mêmes vivres , avec les autres  
 frais imprévus dans les munitions , à  
 pareille somme. Le reste des quarante-  
 cinq millions , passe sans peine en dé-  
 penses extraordinaires ; qu'il seroit  
 trop long de détailler ici.

Le Roi répondit encore , qu'avant  
 que tout fût prêt pour l'exécution , il  
 se présenteroit tant d'embarras , qu'on  
 auroit travaillé inutilement ; mais dans  
 le moment où il parloit de la sorte , je  
 lisois déjà sur son visage , que sa pre-  
 miere colere étoit éteinte , & qu'il  
 goûtoit parfaitement tout ce que je  
 lui disois. Il en convint bien-tôt , &  
 il avoua en même-tems , avec une  
 sincérité tout-à fait louable dans un  
 Prince absolu , que les difficultés qu'il  
 m'avoit faites , & ce qu'il m'avoit dit  
 de dur , ne paroissoient véritablement  
 que d'un cœur accablé d'un poids  
 bien plus grand , que celui dont il s'é-  
 toit plaint d'abord , en parlant de la  
 cabale séditieuse , c'est celui des cha-  
 grins domestiques , que lui caufoient  
 la Reine & la marquise de Verneuil.  
 Ces paroles qui ne me parurent mal-  
 heureusement que trop sinceres , firent

changer de sujet à notre conversation.

1604.

L'amour que Henri avoit pris pour mademoiselle d'Entragues, fut un de ces coups malheureux, qui répandent un poison lent sur toute la vie, parce que le cœur attaqué dans le vif, sent à la vérité tout son mal, mais par une fatalité cruelle, n'a ni la force, ni la volonté d'en guérir. Ce Prince essuya toutes les hauteurs; les inégalités (26), les caprices, dont

(26) Il les lui repro- » roi & comme gas-  
che dans quelques- » con, je ne le fais pas  
unes des lettres, qui » endurer, aussi ceux  
nous ont été conser- » qui aiment parfaite-  
vées parmi les Mss. de » ment comme moi;  
la bibliothèque du Roi, » veulent être flatés,  
où on les voit écrites » non rudoyés, &c.  
de la main même de ce » Vous m'aviez pro-  
Prince. « J'ai bien con- » mis, dit-il, dans  
» nu par votre lettre, » une autre, d'être sa-  
» écrit-il à cette Da- » ge; puisque vous ne  
» me, que vous n'a- » pouvez douter que  
» vriez pas les yeux » le style de votre au-  
» bien ouverts, ni les » tre lettre ne m'ait

» mais que je ne l'en- » Eni autres originaux  
» tendois. Il faut cesser de lettres de Henri le  
» ces brusquettes, si grand, que possède M.  
» vous voulez l'entie- le duc de Sully d'au-  
» re possession de mon jourd'hui, il y en a  
» amour; car comme deux de ce Prince à la

est capable une femme fiere & ambitieuse. La marquise de Verneuil avoit assez d'esprit pour connoître tout l'ascendant qu'elle avoit sur le Roi, & elle n'en usoit que pour le désespérer. Elle ne l'entretenoit que de ses scrupules, sur la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue à ses desirs; scrupules, qui, l'impatientoient avec d'autant plus de raison, qu'il n'ignoroit pas qu'elle les oublioit sans peine, avec des personnes d'un assez médiocre étage: bien tôt ils ne se firent plus l'amour, qu'en se grondant. Henri achetoit fort cherement des faveurs, que rien n'assaisonnait de ce qui fait le plaisir des cœurs tendres, & qui, pour comble, entretenoient un divorce presque continuel, entre lui & la Reine son épouse.

Cette Princesse de son côté, qui tenoit de la nature une humeur assez peu prévenante, & de sa nation, un penchant violent à la jalousie, ne pouvant faire sentir à sa rivale, tous les effets de sa haine, s'en prenoit à son époux; & ce malheureux Prince étoit ainsi exposé à deux femmes, qui n'a-

maitresse. Voyez le re-; Henri le grand, nouveau des lettres de vellement imprimé.

1604.

voient rien de commun entr'elles, qu'on de conspirer séparément à lui ôter toute sorte de satisfaction. Toute la peine qu'on se donnoit pour les rapprocher l'une de l'autre ; étoit perdue presque dans le moment même. La Reine revenoit aussi-tôt à exiger de Henri un sacrifice, qu'il ne pouvoit lui accorder, & le refus qu'il lui en faisoit, quoi qu'accompagné de toute la douceur, & assaisonné de toutes les complaisances possibles, lui étoit si sensible, qu'elle en oublioit tout, & qu'elle travailloit elle même à entretenir la cause de ses propres chagrins, en retranchant des droits d'époux, tout ce que le cœur doit y mettre de tendre & de prévenant.

Elle fut bien tôt informée de la promesse de mariage, que le Roi avoit faite à mademoiselle d'Entragues, c'est celle dont on a vu plus haut, que je déchirai l'original, qui fut refait par ce Prince ; & elle n'eut point de repos, qu'il ne lui eût promis de retirer des mains de sa maîtresse, cette piece, que tous les Ecclésiastiques lui feroient pourtant être nulle de pl in droit ; & Henri, par pure complaisan-



1604.

alloit rompre avec plaisir, un commerce, qui, n'étant pas assez bien récompensé pour lui être agréable, « ne » lui produisoit pour tout, disoit elle » que la jalousie & l'indignation publiques ». Elle s'émancipa à parler contre la Reine, en des termes si méprisans, que s'il en faut croire Henri, il fut sur le point de la souffleter. Il la quitta brusquement, pour n'en pas venir jusques-là; mais plein d'un dépit, qu'il ne s'embarrassa pas de lui cacher, & en jurant qu'il lui feroit bien rendre la promesse qui avoit excité cet orage.

Après tout ce détail, qui rallumoit encore le courroux de Henri, en me le faisant, il fut forcé de convenir, & je m'en serois bien douté sans cela, qu'il se résoudroit bien difficilement à tenir tout ce qu'il avoit promis dans sa co'ere, & suivant la pente des amans, qui n'ont jamais tant d'envie de louer ce qu'ils aiment, qu'après qu'ils en ont dit tout le mal possible, il retomba sur les bonnes qualités de sa maîtresse, lorsqu'elle étoit une fois sortie de ces accès de fougues & de caprices. Il loua avec





1604.

hortations, exemples, tout fut employé de ma part, pour lui prouver, qu'il ne tenoit qu'à lui de se mettre une bonne fois, & pour toujours, l'esprit en repos; qu'il ne s'agissoit que de prendre le ton de maître avec tout le monde, d'obliger la Reine à renfermer en elle-même sa mauvaise humeur, ses reproches, & sur-tout ses plaintes en public, qui aboutissoient toujours à des éclats scandaleux; & à l'égard de ceux qui empoisonnoient l'esprit de cette Princesse, de punir sévèrement la plus petite parole, qu'ils oseroient lui rapporter, ou proférer contre Sa Majesté. Je représentai à ce Prince, qu'il ne lui en coûteroit, pour assurer sa tranquillité, que la plus petite partie de ce courage & de cette force d'esprit, dont il avoit donné tant de preuves, dans des occasions d'une toute autre conséquence; que sa réputation souffroit d'une foiblesse, presque incompréhensible dans un si grand Prince. Je lui fis voir, que tout souverain peut sans tyrannie, & par le seul droit de la place qu'il occupe, exiger de ses sujets & de ses courtisans, aussi-bien pour sa personne, que pour son état, l'o-

中國經濟史之研究，其目的在瞭解中國經濟之發展過程，及其與社會文化之關係。其範圍包括農業、工業、商業、交通、金融、貨幣、稅收、關稅、地產、勞務、社會福利等。其方法則有文獻研究、考古學、人類學、社會學、經濟學等。其重要性在於，經濟史不僅是歷史學的一部分，也是社會學、人類學、地理學、政治學等學科的重要基礎。經濟史之研究，有助於我們瞭解中國之過去，並為未來之發展提供借鑒。

中國經濟史之研究，其重要性在於，經濟史不僅是歷史學的一部分，也是社會學、人類學、地理學、政治學等學科的重要基礎。經濟史之研究，有助於我們瞭解中國之過去，並為未來之發展提供借鑒。中國經濟史之研究，其重要性在於，經濟史不僅是歷史學的一部分，也是社會學、人類學、地理學、政治學等學科的重要基礎。經濟史之研究，有助於我們瞭解中國之過去，並為未來之發展提供借鑒。

1604.

alors) j'étois bien éloigné d'exclure des moyens si faciles & si peu violens, qu'on ne les blâmeroit pas dans un simple pere de famille, pour la tranquillité de son domestique. Aussi Henri fut-il réduit à me dire, que si je le connoissois, je verrois qu'il lui étoit impossible d'user de la moindre rigueur envers des personnes qu'il avoit accoutumées à vivre familièrement avec lui ; & sur-tout envers une femme.

Il ne me restoit plus qu'à lui dire, qu'il chassât donc sa maîtresse, & qu'il donnât toute sorte de satisfaction à son épouse. Il me prévint encore, en me disant qu'il étoit prêt, s'il le falloit, d'ôter à la Reine tout ombrage, pourvu qu'il fût assuré de la trouver après ce sacrifice, telle qu'il la souhaitoit ; mais qu'il prévoyoit qu'il se gêneroit le reste de sa vie, sans la corriger, parce que cette Princesse, en croyant suivre les mouvemens de la raison, ne suivoit en effet que ceux de sa bile. Pour me le prouver, Henri entra dans une longue énumération des défauts de la Reine, dans laquelle il ne me répéta presque, que ce qu'il m'avoit déjà dit, sur le plaisir qu'elle trou-

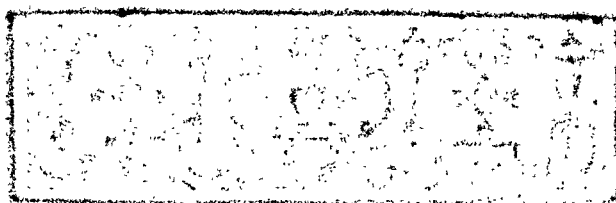
[illegible]

1604.

place de ces deux Italiens; mais Henri s'en tint à se reprocher à lui-même, de n'avoir pas suivi le conseil, que j'avois pris la liberté de lui donner, lorsque la Reine vint en France, d'empêcher toute cette race Italienne de passer les Monts avec elle.

La conclusion de tout ce long discours, fut la même que du précédent, qu'il falloit que je tentasse par les voies les plus douces, d'amener la Reine à condescendre à tous les desirs du Roi, & sans qu'elle pût soupçonner que j'agisse par des ordres supérieurs. Henri m'en pria, & me le recommanda avec toutes sortes d'instances, en disant qu'il ne doutoit pas que je n'y réussisse. Il se rappella une occasion semblable, où j'avois gagné sur cette princesse, qu'elle écriroit au Roi son mari une lettre à laquelle aucun de ceux qui s'en étoient mêlés, n'avoit pu la résoudre.

*Fin du dix-septieme Livre.*



# MEMOIRS

OF

SULLY.

By the Author.

LONDON: Printed by J. DODD, in Pall-mall.



JOHN SULLY, ESQ.

OF THE HOUSE OF COMMONS.

Author of the

History of the

Reign of

James II.

and

the

History of the

Reign of

William III.

and

the

History of the

Reign of

George I.

and

the

History of the

Reign of

George II.

and

the

History of the

Reign of

1604. donnoit, & c'étoit toujours par mes mains que ces édits ou ces marchés passoient, avant que d'avoir leur effet, soit qu'il fallût nommer, examiner, ou autoriser les personnes qui y avoient part.

On vint un jour offrir à la Reine quatre-vingt mille livres, pour faire rendre un édit, qui concernoit les officiers des Gabelles du Languedoc. Elle envoya ( 1 ) d'Argouges me porter l'édit, & me faire part de la proposition. Je répondis à d'Argouges, que Sa Majesté pouvoit, sans un grand préjudice du bien public, lui accorder la grace qu'elle demandoit; mais que je ne croyois pas que la Reine prît bien son tems pour l'obtenir, le Roi m'ayant paru si mécontent de quelques-uns des derniers procédés de cette Princesse, que je craignois bien qu'il n'eût pas cette complaisance pour elle, si elle ne commençoit du moins par l'appaiser, en quoi je prenois la

( 1 ) Florent d'Argouges, Trésorier de la maison de la Reine, son fils fut premier président du Parlement de Bretagne; & mourut Conseiller d'état & du Conseil royal.



THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
ROYAL  
ANTHROPOLOGICAL  
INSTITUTE  
OF GREAT  
BRITAIN  
AND IRELAND  
VOLUME  
LXXV  
PART I  
1945

1604.

qui oſoit ſe comparer à elle; qui élevoit ſes enfans; dans les mêmes airs d'orgueil & de manque de reſpect pour elle; qui brouilloit l'état, en encourageant les ſéditieux, ſans que le Roi, aveuglé par ſa paſſion, ſe mît en état de la réprimer.

Je commençai par prendre part à ſes chagrins; mais, en les liant avec ſa conduite envers le Roi, je ne laiſſai pas de lui faire ſentir ſi bien ſon tort qu'elle reſit une ſeconde lettre, telle que je la lui dictai. Elle l'envoya porter au Roi, qui l'avoit laiſſée à Fontainebleau, d'où il étoit revenu à Paris. Dans la joie qu'il en eut, il y fit une réponſe aſſez douce & aſſez polie, pour qu'il dût naturellement s'attendre à une réplique, ſur le même ton, de la part de la Reine, mais malheureusement, dans le tems qu'on la rendoit à la Reine, ſes émiſſaires lui firent entendre, que le Roi n'en étoit pas moins allé, à ſon ordinaire, chez la Marquiſe; qu'on s'y étoit diverti de ſa crédulité, & le reſte, ce qui lui fit oublier tout ce qu'elle venoit de promettre. Elle dit que le Roi la trompoit, & au lieu d'écrire, elle ſe contenta de répon-

dre

# THE HISTORY OF THE UNITED STATES

1776-1789

1789-1796

1796-1800

1800-1808

1808-1812

1812-1816

1816-1820

1820-1824

1824-1828

1828-1832

1832-1836

1836-1840

1840-1844

1844-1848

1848-1852

1852-1856

1856-1860

1860-1864

1864-1868

1868-1872

1872-1876

1876-1880

1880-1884

1884-1888

1888-1892

1892-1896

1896-1900

1900-1904

1904-1908

1908-1912

1912-1916





1604.

reçut la proposition, de renvoyer avec quelque sorte de honte, les personnes de sa maison qu'elle aimoit le plus. Je m'y étois bien attendu ; & je n'avois rien espéré, que de mon opiniâtreté à revenir souvent à la charge ; mais cette Princesse fut toujours inflexible ; & pour tout dire, Henri tenoit si mal de son côté, la parole qu'il m'avoit donnée, de payer ce sacrifice par celui de tout autre attachement qu'à son épouse, qu'elle tiroit de là ses meilleures raisons, pour ne pas se rendre aux miennes.

Ce que j'avois prévu, arriva. La Reine, aigrie par ceux que j'attaquois directement, commença à me chercher querelle à moi-même. Elle se plaignit que je ne lui avois pas tenu parole, comme s'il avoit été en mon pouvoir de séparer Henri, de sa maîtresse, mais je n'eus jamais pas de lui faire remarquer qu'elle tenoit bien plus mal la sienne ; & que par un caractère de froideur & d'antipathie, que tant de récidives faisoient regarder au Roi, comme incorrigible, elle étoit elle-même la cause du mal qu'elle m'imputoit. Je lui citai madame de Guise,



1604.

pour le courant de sa maison, coûtoit au Roi tous les ans, trois cens quarante-cinq mille livres. Tant de gratifications, de pots-de-vin, d'édits créés en sa faveur, ne pouvoient suffire à toutes ses autres dépenses. Elle engagea un jour, de dépit, ses bagues & joyaux ou plutôt ceux des Reines de France; & l'on fut obligé de prendre au Trésor royal, de quoi les retirer. L'édit des exempts en chaque paroisse, fut passé à son profit. Quelques Receveurs de Rouergue & de Quercy, étant demeurés arriérés dans le paiement de leurs deniers, elle les fit appliquer à son profit. Elle voulut faire des frais de la noce de l'Italien Santy, son jardinier; & elle me demanda pour cela six cens livres, ce qui n'est qu'une bagatelle; mais c'est principalement dans ces bagatelles, qu'on peut juger des dispositions de l'esprit des Princes, par rapport à l'économie. Que pouvois-je faire, trouvant un inconvénient égal à lui accorder tout, ou à tout lui refuser? sinon, de refuser en effet tout ce qui intéressoit véritablement la justice & le bien de l'état; & d'empêcher, dans ce qu'on



ne pouvoit se dispenser d'accorder, & sur-tout par rapport à ces édits, toute vexation dans la levée des deniers. Quant aux démêlés personnels de Leurs Majestés, on peut dire que le Roi avoit des foibleffes incompréhensibles, & la Reine des travers inexcusables.

En voyant combien peu j'avois avancé, depuis le tems que je m'occupois de toutes ces tracasseries domestiques, je compris à la fin, que c'étoit là de ces choses qu'il faut laisser aux seuls intéressés à démêler entr'eux. Je retirai donc tout doucement mon épingle du jeu, & je laissai de grand cœur le champ libre à Sillery, dont le Roi se servoit aussi. Il trouvoit quelquefois qu'il manioit l'esprit de ces deux dames, plus doucement que moi. Je n'ai pas de peine à le croire. Je ne fais ni flatter ni déguiser ma pensée, & ce manège ne demande que complaisance & dissimulation; sans quoi il n'y a rien à espérer, & tout à craindre, & doublement à craindre, par la part qu'ont ici l'épouse & la Maîtresse. On vient de le voir, quant à la première; je puis aussi en parler avec pleine connoissan-

1604. ce, pour ce qui regarde celle-ci. Si je n'avois pas pris mes mesures bien justes, je venois de risquer, il n'y avoit que peu de jours, de me trouver la victime de l'amant & de la maîtresse. Voici en quelle occasion.

Dans le tems que les sujets de plainte se multiplioient de jour en jour, entre Henri & la marquise de Verneuil, je fus député par le Roi, pour faire à cette Dame, les plus sanglans reproches. Au lieu de fléchir & d'avouer son tort, elle le prit sur un ton si haut, que je ne désespérerai pas cette fois, que la scene ne finît par une rupture éclatante; ce qui étoit tout ce que je souhaitois le plus. Non-seulement elle refusa de donner la satisfaction que Sa Majesté lui demandoit, mais elle parut encore si résolue à rompre tout commerce avec le Roi, qu'elle alla jusqu'à me solliciter avec les plus fortes instances de travailler à lui faire agréer cette résolution, comme importante également à tous les deux; & à vouloir que j'écrivisse, aussi-tôt que j'allois être retourné chez moi, une lettre à Sa Majesté, que nous concertâmes ensemble, & où elle employa des termes assez forts, pour me faire juger

qu'elle agissoit sincerement. Cependant la connoissance que j'avois du caractère de cette femme , me faisant craindre qu'elle ne désavouât ce que je manderois au roi, & qu'elle ne me fît passer pour avoir cherché par de sourdes pratiques, à la brouiller avec ce prince, ce qu'il ne m'auroit pas pardonné, tout indulgent qu'il étoit, parce que sur l'article du cœur, il pouffoit la vivacité fort loin, je pris la précaution d'envoyer cette lettre à la marquise, avant que de la faire remettre à Sa Majesté; & je lui fis dire en même tems, qu'elle la lût & l'examinât attentivement, afin qu'elle vît que je n'avois rien mis dans cette lettre, qui étoit fort longue, au delà de ce qu'elle m'avoit dicté elle-même; & qu'elle me mandât, si je n'avois pas observé scrupuleusement la teneur de ses paroles. J'enjoignis sur toutes choses au porteur, de ne me rien rapporter de bouche, mais d'obliger cette dame à me marquer par écrit, ce qu'elle trouveroit à y changer, & tout ce qu'elle avoit à me dire.

Elle avoit déjà beaucoup relâché de la sévérité de sa première résolution.

tion. Mon domestique s'en apperçut.  
 1604: en ce qu'elle chicana sur les termes,  
 & lui témoigna n'en être pas satisfaite.  
 quoiqu'elle ne parlât point de suppri-  
 mer la lettre. Mon commissionnaire  
 qui vit qu'elle le renvoyoit, après  
 toute cette vague déclamation, sans  
 rien de positif, & qui se souvenoit  
 de mes ordres, lui dit, qu'il avoit la  
 mémoire mauvaise, & la pria de met-  
 tre par écrit, ce qu'elle venoit de lui  
 dire, afin de ne pas l'exposer à être  
 grondé, pour avoir oublié, ou mal  
 rapporté les paroles. Elle comprit bien  
 tout ce qu'on ne vouloit pas lui dire;  
 mais elle étoit engagée trop avant,  
 pour reculer. Elle prit la plume & m'é-  
 crivit, qu'elle approuvoit la lettre, à  
 un mot près, qui étoit capable, di-  
 soit-elle, de faire monter le roi aux  
 nues. Je mandois au roi, qu'elle le  
 supplioit de lui accorder encore l'hon-  
 neur de le voir quelquefois, mais de  
 n'avoir aucune privauté avec elle; c'est  
 ce mot qu'elle adoucissoit en ajoutant,  
*aucune privauté, qui pût lui nuire*; ce  
 qui n'étoit pas bien différent.

Je ferai soigneusement la lettre de  
 la marquise, & j'envoyai la mienne au

roi, avec quelque espérance que par fierté, si ce n'est par raison, il donneroit les mains au parti que prenoit sa maîtresse, & qu'il le laisseroit enfin de recevoir la loi d'une femme. En effet, il lut deux fois ma lettre, avec toute l'indignation, & le dépit, qu'elle devoit lui donner. » Hé bien! elle » le veut, disoit-il, je le souhaite encore davantage; elle sera prise dans » ses propres filets. » Le roi parloit ainsi seul, entre ses dents, & à demi-bas; mais mon courrier ne laissa pas de l'entendre. Il demanda du papier, & une écritoire; & il m'écrivit par le même homme, un billet, par lequel il me promettoit que le lundi suivant, la marquise de Verneuil recevrait une lettre de sa main, qui feroit foi qu'il sçavoit encore commander à ses passions.

Cette lettre est du 16 Avril; mais celle du lundi ne vint point; bien plus, ce prince étant lui-même venu à Paris, il courut aussi-tôt chez sa maîtresse, se flattant du moins, qu'il alloit la couvrir de confusion, & lui arracher mille repentirs: point du tout, c'est lui-même qui joua ce personnage. Il

désavoua tous ses Agens, il se condamna lui-même; en un mot, il se mit à la merci de celle qu'il venoit de traiter avec le dernier mépris. Ce fut alors que je me trouvai fort heureux d'être saisi d'une lettre de la marquise de Verneuil, qui mit un frein à son ressentiment contre moi. Elle crut pourtant, que cette lettre ne l'empêchoit pas de chercher à me faire passer pour un fourbe & un calomniateur. Je ne garantis pas que Henri n'en crût rien en ce moment. La lettre que je lui montrai à l'arsenal, le désabusa; mais elle ne lui ouvrit point les yeux, sur sa perfide maîtresse. Il me dit en me quittant, qu'il alloit bien lui laver la coëffe; je ne le crus point, & le devois-je, après ce qui venoit de se passer?

Après la réconciliation entre le roi & la reine, qui se fit, comme on l'a vu il n'y a qu'un moment, aux dépens de la marquise de Verneuil, cette femme, qui, pour cette fois se crut abandonnée, entreprit de troubler la paix; & elle n'en vint que trop bien à bout. Il est étonnant combien de ressorts elle fit jouer pour réveiller l'amour du roi.

pour exciter sa jalousie , pour s'en faire rechercher , & même pour s'en faire craindre. Elle employa le sacré & le profane. Elle se jetta dans la dévotion. Elle se mêla dans le parti des factieux la tête levée. Elle chercha , toutes les filles auxquelles Henri avoit rendu quelques assiduités , & elle leur fit supposer des promesses de mariages , pareilles à celles qu'elle avoit elle-même. Elle abusa de la sienne au point de prétendre en tirer un droit chimérique , de faire casser le mariage de la reine ; & ce qu'on ne croiroit jamais , elle trouva des ecclésiastiques qui la soutinrent dans ses extravagances , & qui osèrent faire publiquement les bans de mariage , qu'elle se vantoit d'obliger le roi à contracter avec elle. En même-tems , on répandoit dans le public une infinité de lettres & de mémoires , dans lesquels on prêtoit des raisons aux ridicules prétentions de cette femme ( 2 ). Henri auroit donné beaucoup ,

(2) Voyez les plain-tes que fait à cette occasion le cardinal d'Orléans contre un capucin rommé le pere Hilaire de Grenoble , qui causoit contre l'Espagne , baloit à Rome , en faisant la Savoie , & sur-tout ceux des partisans de la

1604.

bras dont il avoit été saigné la veille, se r'ouvrit, comme il se mettoit à table pour dîner. Il fit le voyage de Monceaux avec la reine, pour prendre commodément les eaux de Pougues & de Spa (4).

Il n'auroit plus rien manqué à ces brouilleries domestiques, pour y mettre le comble, si la reine Marguerite y étoit entrée de son côté. C'est le seul malheur qui n'arriva point à Henry. On ne sçauroit au contraire doner trop de louanges à la douceur de cette princesse, à sa soumission, & sur-tout à son désintéressement, dans une situation où elle n'auroit pas manqué de motifs de se faire accorder tout ce qu'elle auroit désiré. Elle demandoit rarement, & ne demandoit que des choses peu considérables & justes; l'accomplissement des engagemens, qu'on avoit pris avec elle, & quelques exemptions pour son bourg d'Usson. Sa principale sollicitation fut au sujet de la succession de la reine Catherine, sa mere. Cette Princesse, par son contrat de mariage avec Henri II. donnoit ce qu'elle

(4) Les eaux de Spa sont dans l'Evêché de Liège.



avoit d'effets en propre , après ses  
 mâles , à ses filles , par préférence aux 1604.  
 enfans naturels de son mari. Il n'y  
 avoit rien dans cette disposition que de  
 juste. Cependant Charles de Valois ,  
 comte d'Auvergne , (5) prétendoit en  
 dépouiller Marguerite. Elle manquoit  
 de la principale piece qui pouvoit  
 justifier son droit. Le Roi interposa  
 son autorité pour lui en faire donner  
 communication , & pour lui faire  
 rendre la justice qui lui étoit due.

Marguerite garda cette conduite de  
 droiture & de désintéressement , le  
 reste de sa vie. On ne s'apperçut jamais

(5) En vertu d'une Gorréges , Hondo-  
 donation , que Henri court &c. qu'il fait  
 III , lui avoit faite de monter à cent vingt  
 ces biens. Le parle- mille livres de revenu :  
 ment confirma en sans compter la dot de  
 1606 , le testament de cette Princesse , de plus  
 Catherine de Médi- de deux cens mille écus  
 cis , & les adjugea à ou ducats , - « qui en  
 Marguerite de Valois. » vaudroient aujour-  
 Brantôme , dans le sep- » d'hui , dit-il , plus de  
 tième tome de ses mé- » quatre cens mille ,  
 moires , p. 38 , fait l'é- » avec grande quanti-  
 numération de ces » té de meubles , ri-  
 biens , consistant dans » chesses , & précieuses  
 les comtés d'Auvergne pierreries & joyaux ,  
 Lauragais , Leverous , » &c.  
 Douzenac , Chouffac ,

qu'elle eût appartenu de si près au Roi. Je la louerois davantage, si je ne craignois de me faire accuser de partialité à son égard. On fait quel intérêt la bonté de cette Princesse lui a toujours fait prendre à ma situation & à ma fortune. Les lettres qu'elle m'écrivoit, sont comme celles qu'on écrit à un véritable & solide ami: « Vous êtes toujours, c'est ainsi qu'elle s'y exprimait, mon recours, & après Dieu, l'appui sur lequel je fais le plus de fond ».

Passons à d'autres sujets d'inquiétude, qu'une cabale séditeuse donna au Roi pendant cette année; madame de Verneuil y trouvera encore sa place. Sans répéter éternellement les noms des ducs de Bouillon, de la Trémouille & de Rohan, du comte d'Auvergne, de d'Entragues & de sa femme, de du Plessis &c. on voit bien que c'est de toutes ces personnes là que je veux parler. Le même esprit, qui les avoit conduits dans les menées qu'ils avoient fait faire au parti Protestant dans le synode de Gap, dirigeoit encore toutes leurs entreprises, & leur faisoit mettre en œuvre tout ce qu'ils jugeoient pro-

pre, soit à soulever les sujets du roi, soit à lui susciter de nouveaux ennemis au-dehors. On auroit de la peine à croire, combien le mensonge & la calomnie répandirent & autoriserent de bruits injurieux à ce Prince, & combien il se tramoit de complots contre le Gouvernement, sous l'autorité de ces chefs.

Sa Majesté en m'envoyant à Paris par d'Escure, un avis qu'elle venoit de recevoir à Saint-Germain-en-laye, me mandoit, que quoique je n'eusse pas déjà trop bonne opinion de tout ce corps, j'aurois de la peine à croire ce qu'elle m'en écrivoit. Je ne puis m'empêcher de dire que les Protestans agissoient en France, de maniere à n'être pas plaints, si quelque jour ils y recevoient un châtiment un peu sévère. Ils se vantoient presque hautement, d'obliger Sa Majesté, non-seulement à recevoir le duc de Bouillon dans son royaume, mais encore à le revêtir des honneurs & des emplois dignes d'un chef de la religion. Du Pleffis, l'ame de ce corps, ne leur inspiroit point d'autre pensée. La Tremouille

1604. plus ridicule que cette pièce, mais qui avoit pourtant trouvé des gens assez crédules en Espagne, pour traiter l'un & l'autre sérieusement,

nal de traité que per-*cardinal d'Offat*, ci-  
sonne n'en eut. *con-dessus*, que deux Ca-  
noissance, & que pucins, nommés le  
voyant qu'on le trai-*pere Hilaire de Gre-*  
toit en criminel d'état, noble, & le pere Ar-  
il s'avisa de manger change, l'un à Paris,  
peu-à-peu avec la sou- & l'autre à Rome, con-  
pe & la viande qu'on duisoient cette conspi-  
lui servoit à ses repas, ration.

le traité & la ratifica-*M. de Sully* semble  
tion de l'Espagne qui insinuer encore que-  
y étoit jointe. Le Roi que chose de plus, en  
d'Espagne y promet-*faveur du comte d'Au-*  
toit au comte d'Auver-*vergne* personnelle-  
gne, de l'assister de ment. Ce Comte au-  
troupes & d'argent, roit-il supposé quelque  
pour mettre sur le trô-*pièce, ou quelque dis-*  
ne Henri de Bourbon position de Charles IX  
son neveu: c'est le fils son pere, en vertu de

dans cet écrit, Dau-*sur ce sujet, les Mé-*  
phin de France, & hé-*moires de la vie du*  
ritier légitime de la *président de Thou; &*  
couronne. *Art. Entra-* *sur-tout son histoire,*  
*gues-Balsac, Touchet.* *ann. 1605. Mém. Re-*  
Amelot de la Hous-*cond. di Vitt. Siri. vol.*  
saye assure de plus, *1. p. 297.*  
*note sur les lettres du*

il est certain qu'il s'y étoit acquis une fort grande confiance. Nous verrons dans peu à quoi elle le conduira.

1604.

Les moyens que Sa Majesté employoit contre toutes ces brigues, consistoient à veiller avec son attention ordinaire, aux affaires du dedans & du dehors du royaume ; & à ne remplir les intendances & autres places publiques, que de personnes connues par leur mérite, par leur probité, & en même-tems par leur attachement à sa personne. On en vit un exemple dans Boucault, qui de simple avocat, fut fait président à la Cour des Aydes de Montpellier, pour avoir utilement servi Sa Majesté en Languedoc. Henri m'ordonna encore de faire assembler le chancelier, Villeroi & Sillery, qui avec moi, faisoient une espece de conseil, chargé particulièrement de cette affaire. J'entretenois aussi toujours par ordre de ce Prince, un commerce de lettres avec les principaux Protestans, dont je conviens, quelque chose que dit Sa Majesté, qu'il ne lui en revenoit pas un

1604.

grand avantage ; mais il com  
sur-tout , & avec raison , sur le voy  
ge qu'il se proposa de faire ce  
année , du côté de la Provence  
du Languedoc , pendant que de m  
côté , je me rendrois en Poitou ,  
visiterois la côte occidentale de  
France.

Je goûtai extrêmement cette idée  
lorsque Henri me la communiqua  
& nous nous occupâmes long-tem  
à tout préparer pour ce double  
voyage. La prise de possession  
mon gouvernement , qu'il étoit né  
cessaire que je fisse , devoit me se  
vir de prétexte pour le mien. Le  
roi n'en avoit pas besoin pour  
rien , au contraire il devoit par  
être instruit du sujet , qui rendoit  
présence nécessaire dans les provi  
ces méridionales de son royaume  
& s'en promettre publiquement tou  
l'effet qu'elle devoit produire. Je  
visiterois , soit sur la route , soit e  
m'en écartant sur quelque raison  
l'Orléannois , la Touraine , l'Anjou  
le Poitou , la Saintonge , l'Angou  
mois & la Guyenne , & Sa Maje  
té s'écarteroit aussi dans le Berry

le Bourbonnois , le Lyonnais & le Dauphiné (7), enforte que nous verrions l'un ou l'autre presque toute la France. Nous réglâmes le tems de notre départ, celui de notre séjour, & jusqu'à l'endroit où nous pourrions nous rejoindre, qui devoit être Toulouse; & je tenois le voyage de Sa Majesté pour si assuré, que je ne songeai plus qu'à venir promptement de Fontainebleau, où tout ceci fut arrangé, à Paris, pour mettre ordre aux affaires du gouvernement, afin que rien ne retardât notre départ, qui devoit être au plus tard, dans le courant du mois de Juin. Les particuliers qui avoient des affaires pendantes au conseil du roi, en presserent la conclusion de toutes leurs forces, sitôt que le dessein de Sa Majesté eut été rendu public, & les conseillers furent ravis de cet empressement, parce qu'une grande partie d'eux devant suivre le

1604.

(7) Voyez l'original & apostillée, comme d'une lettre écrite par elles le sont presque Henri IV. à M. de toutes, sur le revers, Rosny au sujet de ce de la main de ce M. le voyage en Poitou, d' - nistre. *Cabinet de M. le* *duc de Sully.*  
éc. du 20 Juillet 1604,

Tome V.

K

1604.

roi dans ce voyage, ils ne vouloient pas laisser la décision des affaires qu'ils avoient entamées, au nouveau conseil que Sa Majesté nommeroit pour les tems de son absence.

Ce projet si bien arrangé n'eut pourtant aucun effet, quant au voyage de Henri. La déclaration qu'il en fit devant les courtisans, mit d'abord tout en rumeur, & causa à l'ordinaire de grands mouvemens à la cour. Il n'y eut presque personne qui n'entendit avec peine ce discours de Sa Majesté, & qui ne travaillât par toutes sortes de moyens à la détourner de ce voyage ; les uns, comme les ministres & autres principaux employés près de la personne du Roi, pour s'épargner les fraix d'un voyage coûteux, & tous les délicats de la cour, pour éviter la fatigue & les autres incommodités ordinaires dans ces sortes d'expéditions ; en sorte que lorsque Sa Majesté proposa la chose en forme à ses conseillers d'état, qu'elle fit venir exprès à Fontainebleau, & aux principaux de sa cour, qu'elle assembla tous pour cet effet, on ne lui op-



posa que des difficultés, sans toucher le véritable point.

1604.

On alléguait l'incertitude des sièges d'Ostende & de l'Ecluse, la crainte d'une ligue entre l'Angleterre & l'Espagne, l'affaire du commerce entre la France & cette couronne, celle du comte d'Auvergne & de la marquise de Verneuil, le différend nouvellement survenu entre la république des Grisons & le comte de Fuentes, au sujet de la Valteline, dans lequel la France ne pouvoit se dispenser d'entrer à cause des Vénitiens & des Suisses, toutes affaires dont j'ai déjà parlé, ou dont je parlerai bientôt; enfin, on imagina de si grands inconvéniens dans ce voyage, & on sçut si bien les grossir, que le roi se laissa engager à le rompre.

On trouva même le moyen de lui faire changer aussi d'avis sur le mien. Les affaires qui s'agitoient au conseil, commencerent à lui paroître d'une si grande importance, que pour ne pas les perdre de vue pendant un trop long-tems, il voulut que je me renfermassé pour cette fois, dans ce que je pouvois faire, sans sortir du Poi-

1604,

l'ou, & que je remisse à un autre tems la visite des côtes maritimes. Je ne nie pas qu'une partie des raisons qui furent alléguées en cette occasion ; pour détourner le roi de son entreprise, ne fussent d'un grand poids, mais je crois pourtant en avoir marqué la principale & la véritable, & je persiste encore dans mon premier sentiment, sur l'utilité dont elle auroit étoit pour l'état.

Un homme qui dut n'être pas peu embarrassé, à la nouvelle de ce voyage de Sa Majesté, & dont on ne s'attendoit peut-être pas à voir le nom ici, c'est Lefdiguieres, & d'autant plus, qu'on y en joignoit un autre en public, que M. le comte de Soissons alloit être revêtu du gouvernement des places de sûreté, données à Lefdiguieres. Il pouvoit même craindre que cette démarche peu pacifique de Sa Majesté, ne le regardât personnellement. On venoit d'être informé de ses correspondances avec le duc de Bouillon. Morges, qui en avoit donné secrettement avis de Dauphiné, en fournit des preuves, lorsqu'il fut venu à Paris, qui ont rendu ce fait

d'autant plus incontestable qu'elles furent encore confirmées par le nom-  
mé du Bourg.

Je partis dans le mois de Juin, & je pris le plus court chemin, pour me rendre en Poitou, accompagné de plusieurs personnes de qualité de la province, qui se rangerent auprès de moi, sur le bruit de mon voyage. Quelques-uns d'eux n'avoient d'autre intention dans cette démarche, que de me faire tout l'honneur qu'on croit devoir à un gouverneur ; mais quelques autres, du nombre desquels je mets, sans hésiter, Richelieu (8) & Pont-Courlay, ne la faisoient que pour être plus à portée de sçavoir mes desseins, soit par ma propre bouche, soit en questionnant mes gens sur tout ce qui se feroit & se diroit chez moi, pour en informer ensuite les chefs du parti protestant, pour s'opposer à tout ce qu'ils supposeroient que j'étois chargé d'entreprendre contre eux, en faveur des Catholiques, enfin pour profiter de mes plus petites

(8) François Du-Richelieu. François de Pleffis de Richelieu, Vignerod de Pont-pere du cardinal de Courlay.

1604. inadvertances , s'il m'en échappoit  
quelqu'une , & tâcher de me rendre,  
ou criminel , ou suspect auprès du roi.  
Si mes ennemis réussirent dans quel-  
ques-uns de leurs mauvais desseins ,  
ce ne fut pas du moins quant à ce der-  
nier point. Le commerce que Sa Ma-  
jesté me faisoit l'honneur d'entreti-  
enir réglement avec moi , dès que j'é-  
tois éloigné de sa personne , continua  
comme à l'accoutumée ; je n'en eus  
même que plus d'occasions encore  
d'entrer dans sa confidence , & de  
connoître jusqu'à quel point elle s'in-  
téressoit à ma personne , Sa Majesté  
me faisant souvenir avec beaucoup de  
bonté , que j'étois dans un pays , où ,  
quelque semblant qu'on fit , on me  
vouloit beaucoup de mal , & que je  
ne devois pas cesser un moment d'être  
sur mes gardes.

Il est vrai que les ennemis du roi  
& les miens , eurent soin de prendre  
les devans , pour rendre tous mes  
soins inutiles , & pour animer la po-  
pulace contre moi. Ce qu'ils trou-  
verent de plus capable de produire  
cet effet , fut de répandre le bruit  
que je n'allois en Poitou , que pour

obliger les propriétaires des (9) marais salans à s'en défaire, & pour les acheter tous pour le roi. Je ne découvris nulle part plus de mauvaise volonté à mon égard, que dans ceux qui en devoient le moins avoir ; je veux dire, dans les Réformés mes confreres, je ne parle toujours que des principaux ; quoiqu'ils affectassent à l'extérieur, de me rendre tous les honneurs possibles. S'ils refusoient de m'instruire du secret de leurs délibérations, c'étoit toujours sur des prétextes si bien palliés, que je devois feindre de ne pas en être mécontent. Ils craignirent Parabere, qui s'étoit plus particulièrement attaché à ma personne, que les autres, quoiqu'ils le connussent fort zélé pour la religion, parce qu'il étoit naturellement franc, & qu'il avoit des vues plus droites. Ils chargerent d'Aubigné &

(9) Prefixe ne doute point que Henri IV. n'ait eu véritablement ce dessein, & il le loue fort, comme le véritable moyen de délivrer le peuple de la gabelle, qu'il assure que ce Prince songeoit très-sérieusement à abolir, aussi bien que la taille. pag. 369.

1604.

Constant de ne le point quitter, tant qu'il seroit auprès de moi.

Mais toutes ces dispositions malignes à mon égard, ne s'étendirent point au-delà de ce petit nombre de personnes, ou furent cachées avec beaucoup de soin. Je fus reçu avec toutes les marques de la plus haute distinction dans tous les endroits où je fis quelque séjour; & dans ceux où je ne fis que passer, on vint à ma rencontre, on m'escorta avec pompe, on me harangua. Les ecclésiastiques même se montrèrent les plus empressés, & jamais je n'entendis un mot équivoque sur ma religion. Ceux de Poitiers, qui ont la réputation d'être naturellement durs & infociables, me donnerent une toute autre idée de leur caractère, par leurs manieres respectueuses & polies.

Je fus encore plus surpris de ceux de la Rochelle. Cette ville orgueilleuse, qui se vante ordinairement de n'avoir que le roi lui-même pour gouverneur, & sous lui, ce maire important, qui est toujours élu nécessairement sur les trois sujets qu'elle propose à Sa Majesté, pouvoit faire valoir avec

moi ces belles prérogatives, d'autant plus justement, qu'à la rigueur elle ne se trouvoit point comprise dans mon gouvernement. Cependant elle me fit une reception telle qu'elle l'auroit pu faire à un Gouverneur qu'elle se feroit choi elle-même. J'y entrai avec une suite de douze cens chevaux. On ne craint guere avec une pareille escorte, les attentats, contre lesquels Sa Majesté m'avertissoit de me précautionner. Les Rochellois ouvrirent leurs portes à tout ce cortége, sans distinction de personnes, ni de religion, ils le logerent tout entier, & presque tous en maison bourgeoise. Dans un repas public, qu'ils donnerent à mon occasion, & auquel je fus convié avec cérémonie, ils dirent, en buvant à la santé du Roi, que si Sa Majesté leur avoit fait l'honneur de se présenter à leurs portes, eût-elle été suivie de trente mille hommes, ils les lui auroient ouvertes, & que si elles ne s'étoient pas trouvées assez grandes, ils auroient abattu trois cens toises de leurs murailles. Je ne vis que des respects, & je n'entendis que des éloges de ce Prince. Ils m'assurerent aussi,

avec les louanges les plus flatteuses ;  
 1604. que quand j'aurois eu avec moi deux  
 ou trois fois plus de monde que je n'en  
 avois , ils n'auroient pas agi différem-  
 ment.

Le repas dont je viens de parler , fut  
 de dix-sept tables , la moindre de seize  
 couverts ; & le lendemain , on me don-  
 na une collation , tout aussi superbe  
 que l'avoit été le repas. On y joignit  
 le spectacle d'un combat naval , entre  
 Coreilles & Chef-de-Baye , dans le-  
 quel vingt vaisseaux François attaque-  
 rent pareil nombre de vaisseaux Espa-  
 gnols. Les Espagnols vaincus , furent  
 amenés pieds & mains liés , devant un  
 tableau du Roi , exposé publiquement ,  
 & il me furent présentés , comme à  
 son lieutenant général. Rien ne fut ou-  
 blié de ce qui pouvoit rendre ce di-  
 vertissement parfait ; habits , armes ,  
 livrées , pavillons , pannonceaux dif-  
 férens. Je payai cette bonne récep-  
 tion des Rochellois , en leur accor-  
 dant , au nom du Roi , dont je fis l'é-  
 loge publiquement , la délivrance de  
 leurs prisonniers. Excepté eux & le  
 sieur de Luslan , je punis sévèrement  
 tous ceux qui avoient contrevenu aux



traités du commerce. Sa Majesté se contenta d'avoir obligé la ville de la Rochelle à lui demander cette grâce, qu'elle fut bien d'ailleurs lui faire acheter. J'appris à Poitiers des circonstances, qui me firent trouver le comte d'Auvergne beaucoup plus coupable encore que je ne le croyois.

1604.

Le peu de tems que le Roi avoit laissé en ma disposition, pour régler les affaires de la province, me fit remettre à un autre tems, à visiter le haut & le bas Poitou, je ne pus obtenir de Sa Majesté, que la permission d'aller à Saint Jean d'Angely & à Brouage, en lui représentant la nécessité de ce voyage, ne fût-ce que pour détromper le peuple de ce canton, de l'opinion que le Roi vouloit s'emparer de leurs salines. Je partis de la Rochelle pour ces deux endroits, où je fus reçu de MM. de Rohan & de Saint-Luc, mieux encore que je ne m'y étois attendu. Je fis tout mon possible pour ramener Rohan à son devoir. Je lui parlai de ses brigues en Angleterre, d'où je l'exhortai à rappeler Durand au plutôt. Il témoigna à ce discours, une extrême surprise,

604 feinte ou véritable. Il se plaignit des impostures de ses ennemis. Il désavoua Durand; & pour me persuader de sa sincérité, il convint de quelques faits, comme du cheval donné en présent au Roi d'Angleterre; mais en assurant qu'il en avoit obtenu une permission de Sa Majesté, dont il la feroit facilement souvenir.

De Saint Jean, je repris le chemin de Paris par Thouars, où je voulus m'aboucher avec le duc de la Tiémouille. Je n'attendois pas de lui un accueil aussi gracieux que je le reçus, sachant combien il avoit été mortifié de me voir posséder un gouvernement, & recevoir des honneurs auxquels il avoit aspiré, jusqu'à les briquer publiquement. Je l'entretins plusieurs fois de tous les sujets de plaintes que le parti réformé donnoit au Roi, & en présence même de Parabère, Saint-Germain-de-Clan, Besses, la Vallière; Constant, d'Aubigné (ceux-ci ne se quittoient presque jamais) & de Préaux, la Ferrière & la Sauflaye. Toutes ces personnes se récrièrent fortement sur la fausseté des imputations qu'on leur

avoit faites auprès du Roi, protestant hardiment de leur fidélité & de leur attachement à Sa Majesté ; & pour mieux m'en imposer, ils accompagnèrent toutes ces assurances, de tant de civilités à mon égard, & même de basses flatteries, qu'ils tomberent dans l'autre excès d'une affectation trop marquée.

Au travers de tous leurs déguisemens, je ne laissai pas de pénétrer leurs desseins, en mettant en leur présence la conversation sur l'état des affaires d'Espagne & d'Angleterre ; ils se trahissoient malgré eux, & il me fut impossible de douter que toute cette petite cour de gens attachés aux ducs de Rohan & de la Trémouille, ne fût dans les sentimens de mécontentement & de désobéissance, dont on les avoit accusés auprès de Sa Majesté. Mais je découvris en même-tems, & les lumières que je tirai de la place que j'occupois dans la province, m'en donnerent dans la suite toute la certitude possible, qu'heureusement ces Messieurs ne disposoient en aucune manière du reste du parti Protestant. Ce n'étoit

à 604.

plus, comme autrefois, ces chefs absolus, qui d'un seul mot entraînoient tous les suffrages, on les fuyoit au contraire, comme des pestiférés, lorsqu'ils venoient délibérer dans les assemblées: c'est qu'ils s'étoient détruits eux-mêmes par leur propre imprudence, en jettant tout le corps dans des démarches si hasardées & si risibles qu'ils avoient enfin ouvert les yeux aux moins clairvoyans; & tout ce qu'on peut dire de plus avantageux pour eux, c'est qu'ils composoient encore un parti dans le parti même, mais un parti très-foible, & qui ne se foutenoit plus que par la vaine démonstration d'une autorité, dont il ne lui restoit que l'ombre.

Je n'avois garde de négliger de si favorables dispositions. J'achevai de désabuser le peuple. Je détruisis les bruits dangereux qui avoient été semés au sujet des salines, de la gabelle, & des autres monopoles, & dont on s'étoit servi pour le mettre en fureur. On commença à mieux connoître le Roi. Toutes les idées de tyrannie & de servitude s'effacèrent. Je fis comprendre aux Protestans personnelle.

ment qu'il étoit faux que Henri eût jamais songé à les exclure des charges & dignités de l'état, que sa grande maxime avoit toujours été au contraire, de tenir exactement la balance égale entre les deux religions. Je leur fis voir encore comment la prévention les avoit aveuglés sur le compte de Clément VIII, qui avoit en toute occasion, dissuadé de faire la guerre aux Réformés, bien loin de n'avoir pensé & travaillé qu'à les exterminer.

Les effets acheverent ce que j'avois commencé par mes discours. Je distribuai des pensions à ceux du parti qui avoient conseillé la paix, & bien servi le Roi; & pour achever de les convaincre qu'ils ne s'étoient pas trompés sur les intentions droites & équitables de leur Souverain, je leur montrai le mémoire des réformations qu'il méditoit de faire dans l'état, tel qu'on l'a vu plus haut, qui les remplit de satisfaction. Je puis dire que par tous ces moyens, j'ébranlai si fort le parti du duc de la Trémouille, qu'il ne put pas après cela, se faire sort de six personnes de quelque considération. Le duc de Bouillon fut si sensiblement

1604.

touché de voir qu'il avoit perdu ce reste de crédit qu'il avoit jusques-là conservé dans ce canton de la France, qu'il se détermina à passer le reste de ses jours dans cette espèce d'exil, qui l'arrêtoit à la cour de l'Electeur Palatin, tranquille malgré lui. Ce fait n'est pas risqué. Saint Germain qui n'ignoroit aucun des secrets du Duc, l'écrivit à la Sauflaye, dont il se croyoit aussi assuré que de lui-même; mais la Sauflaye me remit la lettre de Saint Germain, que je montrai à Sa Majesté.

Ayant fait de cette manière, tout ce que la conjecture présente & la briéveté du tems me permettoient, j'obéis aux instances que le Roi me faisoit dans toutes ses lettres, de revenir au plutôt, & je suivis de fort près la dernière que j'écrivis à Sa Majesté, de Thouars, le 16 Juillet. J'en partis après avoir fait une dernière visite au duc de la Trémouille. Il ne se portoit pas bien, quand j'arrivai à Thouars, je le laissai à l'extrémité, lorsque j'en partis. Il mourut (10), sans avoir jamais pu être en-

(10) Claude de la Trémouille, duc de

gagé à venir trouver le roi, & sa mort ôta une tête aux séditieux.

J'arrivai le 22 Juillet à Paris, où je trouvai un billet de Sa Majesté, du 18, par lequel elle m'enjoignoit d'envoyer dans tous les endroits de Normandie, de Bretagne & de Poitou, où j'avois eu dessein de me transporter, deux personnes de confiance (je choisis Nicolaï & Bois) & de venir la trouver à Monceaux, où elle m'attendoit en achevant de prendre les eaux. Je connus, par l'accueil gracieux & caressant que me fit ce Prince, que j'avois eu le bonheur de le satisfaire (11), Je l'entretins trois jours de suite, sur les affaires qui avoient été le sujet de mon voyage, & j'achevai de lui dire ce qui pouvoit encore manquer aux détails que je lui avois faits dans mes lettres, soit à lui, soit à Villeroy.

On a voulu dire que le duc d'Epemon tint alors en Guyenne une

Thouars, mourut de la goutte, n'étant âgé que de trente-quatre ans. Voyez son éloge dans de Thou, liv. 31. & Mathieu, tom. 2. (11) De Thou dit que ce voyage du marquis de Rosny, délivra Henri IV. de grandes inquiétudes. Liv. 31. liv. 3. pag. 663.

1604.

Pour moi, loin d'avoir été l'ennemi de d'Epemon, au tems dont on parle, je pourrois citer mille témoignages de bonne intelligence entre nous ; mais il me semble que ma parole suffit, & pour être cru, & pour le justifier. On m'a toujours trouvé jusqu'ici aussi incapable de déguiser mes véritables sentimens d'amitié & de haine, que de charger un innocent, & de prendre le parti d'un criminel d'état. D'Epemon fit une chute si malheureuse en Guyenne, qu'il se rompit la cuisse & le pouce, & se blessa encore à l'épaule & au coude, ce qui l'obligea de se tenir quarante jours au lit, couché sur le dos. Je lui écrivis sur ce fâcheux accident, & il m'en remercia avec la même affection dont toutes ses lettres étoient ordinairement remplies ; car il me traitoit alors en ami, & j'étois aussi son confident dans tout ce qui regardoit la personne de Sa Majesté (12). Un autre de mes amis, mais sans avoir cessé de l'être, dont je reçus

(12) Voyez l'original contredit un peu sur  
 nal de ces lettres dans l'article du duc d'E-  
 les anciens mémoi- permon,  
 res, ils paroissent se



aussi cette année , des lettres également remplies de confiance , d'amitié & de politesse , c'est Bellegarde ; elles sont datées de Dijon , il étoit alors dans son gouvernement de Bourgogne. Je reviens au comte d'Auvergne , pour traiter cette affaire plus particulièrement.

1604.

Il n'avoit tenu qu'au roi d'ôter à ce sujet mutin tout moyen de conspirer contre l'état. La douceur dont Sa Majesté usa mal-à-propos à son égard , lorsqu'elle fit punir le maréchal de Biron , fut la cause de sa rechûte , comme le foible qu'elle avoit toujours montré pour toute cette famille , à cause de la marquise de Verneuil , l'avoit autorisé dans sa première révolte. Il n'eût peut-être pas été encore bien difficile de retrouver l'occasion que Sa Majesté avoit laissé échapper , lorsque les avis des nouvelles brigues du comte d'Auvergne en Espagne , lui furent donnés , & qu'on put attendre plus de lumières sur cette affaire , de la prison de Morgan (13) , son homme d'intrigue , qui fut arrêté en ce tems-

(13) Thomas Morgan , Anglois. Voyez M. de Thou. *Ibid.*

1604.

là ; mais le roi se contenta de faire partir , par mon ordre , d'Escures pour l'Auvergne , où étoit alors le comte , afin de découvrir tout le complot , & de lui persuader par la voie de la douceur , de venir se jeter aux pieds de Sa Majesté.

D'Auvergne comprit en effet qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre. La prise de Morgan l'avoit déconcerté. Ses mesures n'étoient pas prises assez justes , pour espérer que ses desseins demeureroient cachés , ni ses desseins assez avancés , pour pouvoir lever le masque. Il craignit d'exposer par sa fuite , le comte & la comtesse d'Entragues , & toute sa famille , à un traitement ignominieux. Il se rendit donc aux raisons de d'Escures , & s'engagea à se laisser mener par lui à la cour , & à y révéler au roi ses plus intimes secrets , jusqu'à certaine lettre de sa sœur , qu'il disoit être de la dernière importance , moyennant la grâce que Sa Majesté promit de lui accorder. L'original de cette lettre de la marquise de Verneuil ne me tomba que l'année suivante entre les mains , & on ne sçut pas trop bien qu'elle fût

on y devoit ajouter, parce que le frere & la sœur paroissoient tantôt de concert, tantôt brouillés jusqu'à ne pouvoir se souffrir; ce qui semble le plus digne d'y être remarqué, c'est qu'elle exhorte son frere à une retraite solide chez l'étranger, à laquelle elle se montre déterminée elle-même.

Une chose bien capable de faire douter de la sincérité du comte d'Auvergne, dans les promesses qu'il fit à d'Escures, c'est qu'au même tems qu'il partit pour venir à Paris avec lui, il dépêcha Yverné, en Espagne. L'évêque de Montpellier découvrit cette menée, & en écrivit au Roi; mais ce Prince voulut bien une seconde fois se payer de ses belles promesses. Il ordonna seulement que le Parlement instruisît dans toutes les formes, le procès de Morgan, afin que le crime rendu public, donnât plus de poids à la grace qu'il étoit résolu d'accorder à toute la famille de d'Auvergne, qui s'y trouvoit comprise. Tout ce que ce Prince y gagna, fut de se faire rendre enfin par d'Entragues, cette promesse (14)

(14) Henri IV fut cette promesse, de s'obliger, pour s'en avoir, donner à la marquise

1604.

de mariage si fameuse, qu'il avoit inutilement pressé sa maîtresse de lui remettre; ce qui se passa en présence de Messieurs le comte de Soissons & le duc de Montpensier, du Chancelier, de Sillery, la Guéle, Jeannin, Gêvres, Villeroy, afin qu'on ne pût dans la suite éluder cette restitution par une restriction, ni désaveu. Il fut même dressé un acte, pour justifier que c'étoit le vrai & le seul écrit fait par Sa Majesté à ce sujet, & la déclaration de d'Entragues, conforme à cet énoncé, fut jointe à la piece.

Cette conduite de Henri n'étoit pas bien propre à rendre le comte d'Auvergne sage. Aussi recommença-t-il ses premières brigues, presque sous les yeux de Sa Majesté. La seule attention qu'il eut, fut de tromper le Roi, qui fut long-tems la dupe de ses apparences de sincérité; mais enfin, tout le mystere fut encore une fois découvert par des lettres écrites &

de Verneuil, vingt d'Entragues, qui n'a-  
mille écus comptant, voit jamais été à la  
& de promettre le guerre, *De Thou, liv.*  
bâton de Maréchal 132.  
de France, au comte

reçues

reçues par d'Auvergne, qui tombèrent entre les mains de Loménie, & que Loménie alla aussi tôt porter à Sa Majesté. Ce Prince convint alors de tout son tort, mais trop tard ; car, soit pénétration, soit avis de ce qui venoit d'arriver, le Comte eut le tems de sortir de la cour, avant qu'on eût pû exécuter le conseil qu'on prenoit de l'y arrêter, & il se proposa bien de ne plus s'en approcher, après le danger qu'il venoit d'y courir, & même de sortir tout-à-fait de France, au moindre signe qu'il se trameroit quelque chose contre lui.

Le Roi me communiqua l'embarras où l'on étoit tombé par sa faute. On fit repartir d'Escures pour l'Auvergne, il y fit même deux voyages coup sur coup ; mais les moyens qui avoient si bien réussi, furent inutiles cette fois. D'Auvergne fut toujours éluder le retour à la cour dont on le pressoit, & avec un air si peu embarrassé, qu'on ne put pas même tirer de son refus, la conviction de son crime, comme l'on s'y attendoit. Il faisoit les plus belles promesses du monde, & paroissoit toujours disposé à partir. Il fallut

1604.

enfin en revenir au seul moyen qui restoit à tenter; c'étoit de s'assurer de sa personne, ce qui ne paroissoit pas facile.

Je jettai les yeux sur un homme qui me parut très-propre à faire réussir ce coup; c'est le trésorier Murat, dans lequel sa haine personnelle pour le comte d'Auvergne, ses intelligences dans le pays, la facilité de demeurer long-tems sur les lieux sans pouvoir être soupçonné, sa résolution pour un coup de main, & sa passion de bien servir sa Majesté, étoient autant d'excellentes dispositions à sortir à son honneur de cette commission. Je le nommai au Roi, lorsqu'il me parla de cette affaire, & Sa Majesté l'approuva. Je fis venir Murat, avec lequel j'agis d'abord avec toute la précaution que demandoit cette confidence. Lorsque je vis qu'au lieu d'apporter des raisons de s'en dispenser, il prévenoit de lui-même mes offres, je m'expliquai clairement, & je connus que la proposition ne lui déplaisoit pas. Il n'exigea que d'être autorisé par une commission du grand sceau; elle lui fut expédiée, & tenue fort secrète. Comme on n'a-

voit pas encore perdu toute espérance, que d'Escures pût attirer le comte d'Auvergne à la Cour, & qu'en ce cas Murat n'avoit rien à faire, je lui enjoignis, en lui donnant ses instructions, de n'agir que de concert avec d'Escures, & de cacher à tout le monde la part qu'on avoit voulu lui donner dans cette affaire, si l'on cessoit d'avoir besoin de lui.

D'Escures partit le 17 Août pour l'Auvergne; c'étoit le troisieme ou quatrieme voyage qu'il y faisoit, & Murat l'y suivit quelques jours après, muni de lettres en blanc, pour les villes & officiers des Présidiaux, qui ne devoient être remplies que sur les lieux. Sur ces entrefaites, on eut communication de lettres du comte d'Auvergne, où sa crainte & sa honte étoient exprimées de maniere, que le Roi jugea bien qu'il ne se résoudroit jamais à paroître à la cour, & qu'il trouva plus à propos que d'Escures se donnât de garde de l'en presser de la part du Roi, pour ne pas l'effaroucher davantage. Murat eut ordre d'agir seul, & d'Escures de veiller de son côté à avoir les plus parfaits éclair-

1604.

cissemens sur les pratiques de d'Auvergne en Elpagne, & s'il étoit possible, à intercepter le traité qu'il devoit déjà avoir fait avec le conseil de Madrid; ce que d'Escures exécuta avec une adresse qui en déroba toute connoissance au Comte, tout fin & tout alerte qu'il étoit sur les démarches du conseil.

Une petite affaire d'intérêt, qui avoit commis un frere de Murat avec le comte d'Auvergne, fut le prétexte tout-à-fait plausible, que celui-ci prit pour l'aller trouver. Cette petite discussion ayant été traitée entr'eux, le Comte passa de lui-même à entretenir Murat de l'état de ses affaires, par rapport à la cour; ainsi ce fut sur ses propres paroles, que l'agent de Sa Majesté parut régler les conseils qu'il lui donna dans la conjoncture présente. D'Auvergne fonda de violens soupçons sur les insinuations qu'il avoit reçues de la part du Roi, de venir se montrer à la Cour; & sur ce que d'Escures, en cherchant à lui faire entreprendre ce voyage, lui avoit paru ignorer la part qu'y avoit Sa Majesté, il assura qu'il ne le feroit point;



& que plutôt que de se mettre ainsi à la merci de ses ennemis, il passeroit dans les pays étrangers. Il cita l'exemple du maréchal de Biron, qui parut l'effrayer. Il dit qu'ayant eu autrefois le malheur d'offenser son Roi, il ne pouvoit se résoudre à paroître devant lui, sans avoir auparavant effacé par ses services, le souvenir qui pouvoit lui en rester, & sans avoir reçu, avec une nouvelle vérification, l'abolition que Sa Majesté lui avoit accordée. Enfin, il fit entendre qu'il n'étoit pas dans la disposition de se fier à la cour, parce que les avis qu'il avoit reçus, du danger qui l'y attendoit, lui avoient été adressés par des personnes de la cour même, personnes de la première distinction, bien informées, & sur lesquelles il devoit faire fond.

Murat se voyant ainsi choisi pour confident, répondit, en affectant beaucoup de simplicité, que pour lui, il ne voyoit aucun inconvénient pour le comte, à reparoître à la cour, puisqu'il avoit avoué sa faute au Roi, & qu'il en avoit obtenu le pardon, ce qui mettoit une grande différence entre le maréchal de Biron & lui ; qu'il n'y

1604.

avoit que le cas de la récidive qui pût autoriser son scrupule, Henri n'ayant encore jamais manqué de parole à qui que ce fût; ce qui faisoit encore, lui disoit il, que personne ne pouvoit si bien le conseiller, que sa propre conscience. D'Escures & lui travaillèrent avec la même apparence de sincérité à le rassurer, & à le mettre en défiance contre les donneurs d'avis.

A tout cela, le Comte ne répondit autre chose, sinon qu'il ne vouloit rien risquer, lorsqu'il s'agissoit de sa tête; qu'il n'étoit aimé ni du Roi, ni de la Reine, ni des Princes du sang; que le grand Ecuyer étoit son ennemi mortel; que le silence de ses amis en cette occasion, étoit une preuve que sa perte étoit décidée; que personne ne parloit pour lui auprès de Sa Majesté; qu'il ne recevoit aucunes lettres de Villeroy, de Sillery, ni de moi, parce que nous ne voulions pas qu'on nous reprochât d'avoir été les instrumens de sa perte; que le Connétable ne lui écrivoit point non plus, de peur de se rendre suspect lui-même. La marquise de Verneuil fut celle dont il parut le plus mécon-

tent. Il dit qu'au défaut de crime véritable, il connoissoit sa sœur capable de lui en imputer de faux, pour faire sa paix avec le Roi, à ses dépens. Il conclut par de nouveaux sermens, de ne pas se laisser tirer de sa retraite. Comme il ne se doutoit point que d'Escures & Murat fussent venus à dessein de le lui persuader, il leur dit qu'il avoit songé que Vitry devoit arriver dans trois jours, dans le dessein de le gagner par de belles paroles, mais qu'il y perdrait son tems.

Cette retraite étoit Vic, méchante maison, & sans aucune commodité, mais située au milieu d'un bois, où d'Auvergne passoit les jours entiers, sous prétexte de la chasse. Quand on n'auroit pas eu des preuves de son crime, ses craintes, ses allarmes, son agitation, qui alloit jusqu'au dérangement d'esprit, son air, son visage, toute sa personne portoit témoignage contre lui. Il n'y eut jamais de vie plus misérable que celle qu'il menoit. Ce qu'il souffroit intérieurement, vengeoit d'a-

1604.

vance le Roi & l'état. Il n'osoit, ni demeurer chez lui, ni s'en éloigner. On ne le voyoit plus dans aucune des villes voisines. Il avoit cessé d'aller chez les Gentilshommes, ses meilleurs amis. Il ne se fioit pas à sa propre maîtresse, qui étoit une certaine madame de Château-Gay. Il ne la visitoit plus chez elle. Lorsqu'il vouloit la voir, c'étoit dans un village écarté, ou dans le milieu de la campagne, qu'il prenoit son rendez-vous toujours de nuit, & jamais deux fois de suite dans le même endroit. Des valets, postés sur les lieux élevés dans les environs, étoient chargés de l'avertir, lorsqu'ils voyoient paroître quelqu'un, en sonnant d'un cor, qui n'étoit destiné qu'à cet usage, & quelquefois c'étoient aussi des chiens qu'il employoit à sa garde.

Avec ces précautions, il défioit tous ses ennemis, & il se vantoit avec fierté, & avec plus d'imprudence encore, de les tromper & de leur échapper toujours. Mais avec cela, il n'avoit rien de fixe dans ses résolutions. Il ne vouloit jamais deux momens d'

suivre la même chose ; & cet homme si avisé , connu si peu ceux qui étoient venus pour le perdre , qu'il en fit ses amis , les prit pour ses conseillers , & fut prêt mille fois à se mettre à leur discrétion ; c'est que la prudence n'est pas une qualité donnée à la mauvaise conscience. Pour peu que d'Auvergne en eût pû faire usage, il auroit vû qu'il n'y avoit plus rien de sûr pour lui, que de se retirer au plus vîte en Espagne , & c'est le seul dessein peut être à quoi il ne pensa pas. Au moment qu'il paroïssoit à d'Escures & à Murat , déterminé à ne pas s'exposer, il leur tenoit un langage tout différent. Il leur manda un jour de venir le trouver à trois lieues de chez-lui. Cet ordre les jeta d'abord dans l'inquiétude , ils y allèrent pourtant ; c'étoit pour leur dire , qu'il étoit résolu à aller se présenter au roi. Sa Majesté, à qui ils le mandèrent aussi-tôt , & qui en crut encore davantage, sur un faux bruit qu'on y joignit, m'écrivit le 19 Novembre, que d'Auvergne étoit à Moret , tout prêt à arriver à Paris. Ils n'avoient point été en cela trompés par le com-

1604.

te, c'est lui-même qui l'avoit été par sa propre inconstance ; car il étoit le premier à les retenir auprès de lui, lorsqu'ils lui témoignoient vouloir s'en retourner, & il les remettoit pour dernière réponse, au retour de Fougeu, dont il croyoit tirer de grands éclaircissements, à quoi les deux agens paroissoient déferer, par pure complaisance.

Je tire tout ce détail des lettres de Murat. J'en reçus en même-tems du comte d'Auvergne lui-même. Il s'étoit plaint aux deux agens de n'avoir point reçu de réponse à quatre lettres qu'il disoit m'avoir écrites. Il m'en vint effectivement quatre de sa part, mais tout à la fois, & d'une écriture si semblable, quoique de datte fort éloignées l'une de l'autre, que je vis tout d'abord ce que j'en devois croire. Il y a apparence que dans le commencement d'Auvergne ne songea point à moi, ou qu'il crut avoir des raisons pour ne pas s'y adresser ; mais que dans la suite, croyant ce moyen fort propre à faire la paix, car il entretint souvent de moi les deux agens, il y eut

récours , avec la finesse usée , d'antidater ses lettres , pour me prouver qu'il avoit toujours eu cette pensée.

Si l'intention du comte fut de tirer de moi une promesse qu'il pût faire valoir de caution dans l'occasion , il se trompa fort. Je lui fis réponse à la vérité ; mais comme si je n'avois eu rien de meilleur , ni de plus à lui dire , que ce que j'avois dit au marechal de Bi-ron dans un cas semblable au sien. Il se vit traiter de criminel d'état , sans que cela pût augmenter sa défiance ; & pour dire tout , c'étoit une copie de la lettre même que j'avois écrite à ce maréchal , qui composoit en entier celle que j'écrivis à d'Auvergne ; & il ne put l'ignorer , puisque je l'en avertissois formellement. C'est par ce contre-coup , d'une invention assurément fort nouvelle , que je fis entendre à d'Auvergne qu'il ne devoit ni attribuer au Roi des dispositions contre lui , qu'il n'avoit point , ni négliger les conseils que je lui avois souvent donnés auparavant , sur la manière de se conduire , ni supposer des faits & des bruits , dont il ne trouvoit de fondement , que dans sa propre conscience inquiète &

604. te, c'est lui-même qui l'avoit été par sa propre inconstance ; car il étoit le premier à les retenir auprès de lui, lorsqu'ils lui témoignoit vouloir s'en retourner, & il les remettoit pour dernière réponse, au retour de Fougeu, dont il croyoit tirer de grands éclaircissemens, à quoi les deux agens paroissoient déléger, par pure complaisance.

Je tire tout ce détail des lettres de Murat. J'en reçus en même-tems du comte d'Auvergne lui-même. Il s'étoit plaint aux deux agens de n'avoir point reçu de réponse à quatre lettres qu'il disoit m'avoir écrites. Il m'en vint effectivement quatre de sa part, mais tout à la fois, & d'une écriture si semblable, quoique de datte fort éloignées l'une de l'autre, que je vis tout d'abord ce que j'en devois croire. Il y a apparence que dans le commencement d'Auvergne ne songea point à moi, ou qu'il crut avoir des raisons pour ne pas s'y adresser ; mais que dans la suite, croyant ce moyen fort propre à faire la paix, car il entretenoit souvent de moi les deux agens, il y eut



récours, avec la finesse usée, d'antidater ses lettres, pour me prouver qu'il avoit toujours eu cette pensée. 1604.

Si l'intention du comte fut de tirer de moi une promesse qu'il pût faire valoir de caution dans l'occasion, il se trompa fort. Je lui fis réponse à la vérité, mais comme si je n'avois eu rien de meilleur, ni de plus à lui dire, que ce que j'avois dit au marechal de Biron dans un cas semblable au sien. Il se vit traiter de criminel d'état, sans que cela pût augmenter sa défiance; & pour dire tout, c'étoit une copie de la lettre même que j'avois écrite à ce maréchal, qui composoit en entier celle que j'écrivis à d'Auvergne; & il ne put l'ignorer, puisque je l'en avertissois formellement. C'est par ce contre-coup, d'une invention assurément fort nouvelle, que je fis entendre à d'Auvergne qu'il ne devoit ni attribuer au Roi des dispositions contre lui, qu'il n'avoit point, ni négliger les conseils que je lui avois souvent donnés auparavant, sur la maniere de se conduire, ni supposer des faits & des bruits, dont il ne trouvoit de fondement, que dans sa propre conscience inquiète &

1004.

troublée; c'est tout ce que je mandai au coupable; & il trouva dans sa disgrâce, ce procédé si éloigné de toute supercherie, qu'il s'en loua beaucoup.

D'Escures & Murat trouverent enfin une occasion, telle qu'ils la cherchoient depuis long tems. On faisoit une revue de la compagnie des chevaux legers de M. de Vendôme. Ils communiquèrent à d'Erro, qui les commandoit, le dessein qui leur vint à ce sujet, & les officiers généraux de cette troupe s'y étant prêtés, voici comment tout se passa. D'Eure alla trouver le comte, & lui dit qu'étant colonel général de la cavalerie légère, il se trouveroit sans doute à cette revue. D'Auvergne n'y vit aucun danger, parce qu'outre qu'il étoit monté sur un cheval qui alloit, disoit il, plus vite que le vent, & qu'il avoit accoutumé effectivement à faire dix lieues à toutes jambes, & d'une haleine, il étoit bien résolu de n'entrer dans aucun lieu clos, ni étroit, encore moins de mettre pied à terre. Il y vint donc; Nérestans avança à lui pour le saluer, à la tête de toute sa troupe; monté sur une sorte petite haquenée, & suivi

Et mieux  
d'Erro,  
qu'd'Eure.

Plübert  
et Nérestans  
125.

seulement de quatre laquais; mais ces laquais étoient quatre soldats robustes & déterminés, à qui l'on avoit fait prendre l'habit de livrée. Au moment que Nérestan faisoit son compliment, deux de ces soldats saisisrent les rênes de la bride du comte d'Auvergne, en même tems que les deux autres le prennent par une jambe, & le renversent de l'autre côté de son cheval, & ensuite se jettent sur lui si brusquement, qu'il n'eut ni le tems de mettre la main à ses pistolets, ni la liberté de tirer son épée, encore moins de s'enfuir. Il fut conduit sous sûre garde à Paris, & resserré dans la Bastille (15),

(15) » La com- » misère & de vos larmes  
 » tessé d'Auvergne, » mes; mais si je vous  
 » toute éplorée, au- » octroyois ce que  
 » tant douce & hum- » vous me demandez,  
 » ble, que la Mar- » il faudroit (prenant  
 » quise étoit fière, » la reine par le bras)  
 » s'étant jettée aux » que ma femme que  
 » pieds du Roi, pour » voilà, fût déclarée  
 » lui demander la » p. . . . mon fils,  
 » grace de son mari, » bâtard, & mon  
 » Sa Majesté l'ayant » royaume en proie.  
 » fort courtoisement » Ladite dame ayant  
 » relevée & saluée, » eu la permission du  
 » lui dit ces mots : » Roi, d'envoyer de  
 » J'ai pitié de votre » sa part visiter son

1604.

D'Entragues fut arrêté en-même tems que le comte d'Auvergne, & la marquise de Verneuil fut en quelque maniere associée aux deux coupables, puisque le Roi voulut qu'on allât aussi l'arrêter dans sa maison (16), où elle demeura sous la garde du chevalier du Guet. Ce fut cette association qui sauva la vie au beau-pere & au frere. Ils n'osèrent l'espérer d'abord, & le public ne s'y attendoit pas, après tant de récidives, d'autant plus, qu'on

» mari, & lui ayant	» trois interrogatoi-
» fait demander ce	» res qu'il subit, il dir
» - - - - -	» - - - - - autant de conf-
» - - - - -	» - - - - - , que s'il eût
» - - - - -	» - - - - - innocent quant
» - - - - -	» - - - - - article : Mes-
» bon fromage & de	» sieurs, montrez-moi
» moutarde, & qu'el-	» une ligne d'écriture
» le ne s'embarrassât	» par laquelle on puisse
» d'autre chose. Jour-	» me convaincre d'a-
» nal du regne de Henri	» voir traité avec le
IV.	» Roi d'Espagne ou son
» Le comte d'Au-	» Ambassadeur, & je
» vergne, dit Amelot,	» vas signer au - des-
» dans l'endroit que	» sous mon arrêt de
» nous avons déjà cité,	» mort, & me con-
» faisoit tant de fond	» damner moi-même à
» sur la fidélité d'An-	» être écartelé v'f.
» toine, ( c'est le	(16) Dans la maison
» trésorier Chevill-	du nommé Audi-
» lard ) que dans les	court, rue S. Paul.

commença à instruire leur procès en toute rigueur. Le comte d'Auvergne déduisit au roi toutes ses intelligences, tant au dehors qu'au dedans du royaume. On lui fit remettre cette promesse d'association de lui avec les ducs de Bouillon & de Biron, dont j'ai parlé ci-devant, & que Sa Majesté n'avoit jamais pu lui arracher.

Les allées & venues commencèrent en même-tems de la part de Henri, vers la marquise de Verneuil, non pas pour le même sujet, car je crois bien qu'on ne s'attend pas à le voir user d'une grande sévérité envers elle. Il ne put se résoudre à la laisser un seul moment douter de son pardon. A peine put-il sauver quelques dehors, en faisant dire à la marquise, par différens messagers, qu'elle acheteroit cette grace par une soumission entière aux conditions qu'il lui prescrivoit. La Varenne, Sigogne, toute la cour fut employée à ces messages, qui, de la manière dont ils étoient faits, n'étoient, à dire vrai, que de véritables avances d'un amant qui craint, malgré sa colere, d'avoir mis un obstacle

1604. trop fort à son accommodement avec ce qu'il aime. La marquise ne s'y méprit pas, & elle sçut bien en profiter. Je servis aussi d'interprete à Henri en cette occasion, quoique je visse bien qu'il ne s'en tireroit pas à son honneur; mais il le voulut absolument, & je lui obéis dans l'intention de lui en rendre, s'il étoit possible, la conclusion moins honteuse.

Le premier ordre que je reçus de Sa Majesté, fut d'aller trouver la marquise de Verneuil, pour l'entendre sur toutes les choses dont on l'accusoit, tirer d'elle la confession de sa faute, la lui faire sentir. Je ne puis dire que ma commission s'étendît plus loin, à moins qu'on n'y joigne encore des sanglans reproches & des conseils assez inutiles, ce semble, sur la manière dont elle auroit dû se comporter avec un Prince, à qui elle avoit tant d'obligation. Je ne la vis point la première fois que j'allai chez elle. Elle me fit dire qu'une fluxion qu'elle avoit sur le visage, l'empêchoit de parler à personne. Je renvoyai une seconde fois sçavoir par un gentil-

homme, quelle heure elle vouloit me  
marquer. Avant que mon député fût  
revenu, j'en reçus un d'elle, qu'elle  
avoit fait partir dans l'intervalle pour  
me dire qu'elle m'attendoit sur les  
deux heures après midi.

Je trouvai une femme à qui son  
humiliation n'avoit rien ôté de sa pre-  
miere fierté (17), & qui bien loin  
de vouloir s'abaisser jusqu'à deman-  
der grace & se justifier, parloit en  
femme outragée, & prétendoit se  
faire à elle-même ses conditions :  
plaintes & emportemens contre le Roi,  
nouvelles demandes; voilà par où elle  
débuta, en prenant un air prude, &

(17) » Elle disoit : » pere, une corde  
» qu'elle ne se sou- » pour son frere, une  
» cioit point de mou- » justice pour elle..  
» rir, au contraire, *Journal du regne de*  
» qu'elle le désiroit; *Henri IV.* » Ses cot-  
» mais que quand le » fres fouillés; ajoute  
» Roi le feroit, on » le même Auteur,  
» diroit toujours qu'il » & ses papiers tous  
» auroit fait mourir » inventoriés, on y  
» sa femme, & qu'el- » trouva force petits  
» le étoit Reine avant » poulets amoureux,  
» l'autre; au surplus, » (instrumens du mé-  
» qu'elle ne deman- » tier) & entrautres,  
» doit que trois cho- » de Sigogne, qui fu-  
» ses à Sa-Majesté; un » rent cause de le dis-  
» pardon pour son » gracier.

1604.

même dévot. Ce n'étoit pas avec moi qu'il falloit avoir recours à ce manège. Je ne la flattai, ni la ménageai. Commençant par ce qui la rendoit plus coupable, je lui reprochai ses liaisons avec les ennemis de l'état. Je lui dis qu'elle auroit lieu de se croire fort heureuse, si l'on bernoit son châtiment à une permission de se bannir elle-même du royaume, & de finir ses jours par-tout ailleurs qu'en Espagne, & que cette grace ne lui seroit accordée, qu'après qu'elle auroit subi l'interrogatoire des criminels & demandé pardon au Roi de sa désobéissance.

Je vins ensuite à ses indignes procédés pour la Reine. Je lui fis voir que c'étoit s'attaquer au Roi lui même, & s'exposer à une punition sévère, que d'offenser, comme elle l'avoit fait, une Princesse, qui étoit sa maîtresse ( 18 ) par mille discours injurieux. Je lui reprochai son affectation ridicule à se mettre de pair avec la Reine, & à égaler ses enfans aux enfans de Fran-

( 18 ) Elle disoit » elle tiendrait la plaque quelquefois, « que si » ce de cette grosse » on lui faisoit justice, » banquiere. *Peiéf.*



ce, ses airs de hauteur & de mépris, & sur tout sa malignité à jeter la discorde entre Leurs Majestés; à quoi j'ajoutai qu'on nela dispenserait pas d'aller se jeter aux pieds de la Reine, pour la prier d'oublier & de lui pardonner toutes ses fautes.

Je ne l'épargnai pas davantage sur la prétendue dévotion dans laquelle elle se retranchoit, pendant qu'elle ne craignoit pas de manquer à ses principaux devoirs envers le Roi, la Reine & l'état. Je tranchai le mot, que cette apparente régularité, n'étoit qu'une pure grimace; & je le lui prouvai par le détail de sa vie, qui lui fit voir que j'étois bien informé de ses galanteries. Je les lui particularisai toutes, pour lui ôter son recours ordinaire, de dire qu'elles n'existoient que dans l'imagination jalouse du Roi, & j'en tirai un nouveau sujet de confusion pour elle, par rapport au Prince qu'elle jouoit si indignement. Je lui montrai ce qu'elle auroit dû faire, si sa dévotion avoit été un véritable retour vers Dieu, & je l'assurai que Sa Majesté ne s'y feroit pas opposée, si elle y avoit trouvé toutes les mar-

ques dont la vraie dévotion doit être accompagnée.

1604.

Je lui donnai enfin toutes sortes de bons conseils, qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'étoit pas disposée à suivre. Elle devoit le paroître du moins; mais elle se contenta de me répondre froidement, après m'avoir laissé tout le tems de parler; qu'elle m'en remercioit, & qu'elle prendroit du tems pour y penser. Lorsque je lui demandai si elle avoit quelques sujets de plainte dont elle s'autorisât à manquer ainsi à ce qu'elle devoit au Roi, sa réponse fut que si c'étoit le Roi qui lui faisoit cette question, il avoit tort, puisqu'il les savoit mieux que personne, & que si c'étoit moi, je n'en avois pas moins, puisque je n'avois aucun moyen de la satisfaire.

Continuant à la questionner, je lui demandai ce qu'elle désiroit de Sa majesté. Elle répondit, que quoiqu'elle fût bien que sur cet article les desirs du Roi ne s'accordoient pas avec les siens, elle persistoit à demander qu'il lui fût permis, aussi bien qu'à son pere, sa mere, son frere & ses enfans, d'aller s'établir en

quelque endroit hors de France. Elle ajouta , en nommant son frere , qu'il ne souffroit , qu'à cause de l'amitié qu'il avoit pour elle. J'avois de la peine à croire que cette résolution fût sincere. Je trouvai le moyen de le lui faire redire cinq ou six fois , & elle n'y changea rien. Le dépit de l'emprisonnement de sa famille , & du traitement qu'on lui avoit fait , pouvoit bien lui avoir fait former ce dessein , & les conditions qu'elle y mettoit , achevoient de me le persuader. En l'obligeant à s'expliquer encore davantage sur cette retraite hors du royaume , elle dit , qu'elle n'iroit pas chez les étrangers pour y mourir de faim ; qu'elle ne vouloit pas donner à la Reine la satisfaction de la voir traîner une vie malheureuse ; qu'il lui falloit au moins un fonds de terre de cent mille francs bien assuré ; que c'étoit encore bien peu de chose , après tout ce qu'elle avoit pu se promettre légitimement du Roi. Ces paroles qu'elle prononça avec beaucoup de dépit , regardoient sans doute la promesse de mariage , dont la perte lui avoit causé une extrême douleur. Elle tâcha inu-

tilement de me cacher sa colere.

1604.

Je n'avois jamais prétendu grand fruit de mon entrevue avec marquise de Verneuil. Je ne pus pendant m'empêcher de m'attacher ce que je venois de lui entendre & redire sur un établissement du royaume, parce que plus j'y pensois, plus j'y trouvois le vrai & seul moyen de donner un dénouement à toute cette intrigue (19) ne s'agissoit que de faire trouver au

(19) M. de Sully vous donniez avoit fait manquer à mille beaux écus Henri IV, une belle cette Damoiselle occasion de se défaire pour lui trouver honnêtement de sa bon parti. Et ce maîtresse, s'il en faut, me M. de Sully croire les Mémoires de répondu, qu'il étoit Bassompierre, où la bienaisé de nom chose est rapportée à cent mille beaux écus, mais différemment. Le Roi demanda s'il de les trouver; donneroit quelque le regarder, chose à madame de Chancelier révérend Verneuil, pour la qua: Sire, je serois marier à un Prince, d'avis que vous ne niez deux cens mille beaux écus si elle le beaux écus avoit encore cent les donniez à cent mille écus. M. de belle Damoiselle Bellievre dit: Sire, trois cens mille je suis d'avis que tout, si à moins

de force à Henri , pour qu'il donnât son consentement à la proposition de la Marquise ; par-là il s'ôtoit de devant les yeux un éternel sujet de foiblesse , & pour acheter son repos , & la paix de sa maison , il ne lui en coûtoit du moins que de l'argent. Cet effort étoit-il donc si pénible ? Je me proposai bien d'y employer tous les miens.

1604.

J'allai trouver Sa Majesté , & en lui rendant compte de la commission dont elle m'avoit chargé , je lui proposai l'expédient qui se présentoit. Je ne fus pas étonné qu'elle ne le trouvât pas aussi heureux que moi ; mais je m'étois armé des plus fortes raisons en tout genre , pour le lui faire du moins supporter. Que ne dis-je pas à ce Prince ? politique , intérêt , repos , raison , tous les motifs furent épuisés. Je le rappelai à sa propre opinion sur cette femme & sur sa famille. Je rapportai des traits , d'autant plus capables de le remuer , qu'ils avoient déjà autrefois pro-

se peut , & c'est mon point une ruse de la  
avis. Le Roi se re- Damoiselle , je crois  
penti depuis , de qu'il manqua bien plus  
n'avoir pas suivi & par la faute de Henri  
cru ce conseil,, Mais IV , que par celle de  
supposé que ce préten- M. de Sully.  
du établissement ne fût

duit cet effet ; les noms qu'il avoit donnés à la d'Enragués & à ses filles ; les aventures averées , qui y avoient donné lieu ; cette somme d'argent , accordée par son ordre , pour payer ce je ne fais quoi de précieux dans la première faveur dont il convenoit en même-tems , qu'il n'étoit plus au pouvoir de sa maîtresse de disposer ; l'enfant mis au monde à coups de tonnerre , & autres anecdotes semblables , très-capables de guérir un cœur délicat. Je n'ai jamais fait de discours si pathétique , ni à mon sens si persuasif. La honte que je voyois rejaillir sur Henri pour le présent & pour l'avenir , me pénétoit du plus vif sentiment. Je priai , je suppliai , je pressai ce Prince en toutes manières. Je ne me rebutai point d'une tentative inutile. Je revins plusieurs fois à la charge. Monzele alla jusqu'à la persécution , & m'emportoit quelquefois hors de moi-même ; comme dans la conversation du jardin de la conciergerie de Fontainebleau , où nous parlions si haut , que nous fûmes entendus de Bastien & de Brunault.

Je ne fais s'il y a jamais eu rien  
d'aussi

d'aussi incompréhensible. Un Prince, dont les rares qualités serviront de modele aux rois, nous réduit, ou à dérober aux yeux une partie de ce cœur héroïque, ou à avouer qu'elle ne sert qu'à deshonorer l'autre. Je prends, sans balancer, & en déplorant la fragilité humaine, ce dernier parti, parce que je m'y crois obligé : je m'imaginerois même n'avoir travaillé qu'à demi, pour l'instruction des hommes, & surtout pour celle des Princes que je me propose, si je retranchois quelque chose à ce tableau. J'ouvre devant eux le cœur, où tant de grandeur se trouve mêlée avec tant de foiblesse, afin que l'un leur devienne plus sensible par l'autre, & qu'ils se tiennent d'autant plus en garde contre une passion dangereuse, qu'ils verront qu'elle peut faire naître en eux mille honteux mouvemens, dont ils ne se seroient pas crus capables ; la timidité, le découragement, la bassesse, la jalousie, les fureurs, & même la fausseté & le mensonge, oui, le mensonge & la fausseté. Henri, cet homme, par tout ailleurs, si droit, si vrai, si franc, les a connus dès qu'il s'est livré à l'a-

1604.

1604.

mour. Je me suis souvent aperçu qu'il me trompoit par de fausses confidences, lorsque rien ne l'obligeoit à m'en faire de véritables; qu'il feignoit des retours à la raison, & des résolutions que son cœur désavouoit; enfin qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa chaîne, lorsqu'intérieurement il faisoit serment de ne jamais la rompre, & qu'il en serroit plus étroitement les nœuds.

A l'égard de la jalousie, que sa maîtresse lui reprochoit publiquement, il n'en étoit véritablement que trop atteint. Il étoit aisé de le connoître :

pour ne pouvoir punir : *aut Cæsar, aut nihil*, m'écrivoit-il dans une de ses lettres. Que de contrastes étranges & bizarres [ Il étoit convaincu que la marquise de Verneuil n'avoit recours à l'affectation de la dévotion, que pour couvrir son libertinage; & cette conviction perçoit son cœur de mille traits cruels & insupportables; mais il n'en sentoit pas moins vivement cette pointe, ce ragoût, que donne à



un cœur dépravé, l'envie de triompher d'une dévotion véritable.

1604

Une des bizarreries qui m'a toujours le plus frappé, & le plus fait désespérer de pouvoir guérir ce Prince, c'est de voir que dans ces momens, où il sembloit ne plus conserver de ménagement, dans tout ce qu'il disoit de sa maîtresse; ce qu'il écrivoit pour lui être montré, étoit toujours fort différent. J'ai remarqué la même chose dans la marquise; mais avec moins de surprise, soit que dans leur plus grande colere, ces amans ne pussent s'empêcher de compter toujours un peu sur le cœur l'un de l'autre, & que leur intelligence se conservât, en quelque manière sans qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes, soit que le Prince, ingénieux à s'avilir, eût donné dès long-tems auparavant à sa maîtresse, des armes contre lui, dont il ne vouloit pas l'obliger à se servir, en la poussant à bout, soit enfin, & c'est le jugement le moins défavantageux encore, qu'on puisse porter de ce Prince, qu'il se fût passé entre eux des choses secrètes, sur lesquelles Henri, par peine, ou par honte, ne

pouvoit se résoudre à s'expliquer avec moi, ni avec personne.

1604.

J'ai mis de suite, tout ce qui appartient au sujet que je viens de traiter, quoiqu'une partie des faits qu'on a vus, comme la prise du comte d'Auvergne, & le procès fait à sa famille; ne soit arrivée que vers la fin de l'année, afin de n'être pas obligé d'en couper trop souvent la narration (20). Nous la reprendrons au commence-

(20) Je joins ici une représentation comme anecdote de Vittorio, beaucoup plus belle. Siri, qui regarde & les que sa sœur. Il envoya amours de Henri IV, donc sa femme l'enleva & la conspiration du ver de Fontainebleau, comte d'Auvergne.

tant une cinquième, le d'Entragues, mella- & que d'Entragues, par son

qui s'

xécu

gea :

mou

peu

avoit pris depuis quel- apparence qu'elle pût que tems, pour la se- voir le Roi. Il ne laissa conde fille, qu'on nous pas d'y aller lui-même,

ment de l'année prochaine, pour en  
voir la fin, après que nous aurons

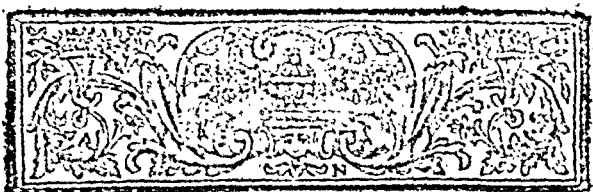
1604.

accompagné du maré- Prince, que tant d'ob-  
chal de Bassompierre; tacles rebuterent aussi  
& n'osant entrer, de de son côté, se renfla-  
peur d'être reconnu, ma pour la marquise de  
il se contenta de lui Verneuil; &, si nous  
parler à travers la fe- en croyons Siri, il cou-  
nêtre d'une salle basse. rut souvent les mêmes  
Il lui écrivoit tous les risques avec elle. Un  
jours, & lui envoyoit jour entr'autres, qu'il  
des vers galans, qu'il étoit parti déguisé de  
faisoit composer par les Fontainebleau, pour  
meilleurs Poètes de la aller la voir à Ver-  
Cour. Enfin il convint neuil, il pensa tomber  
avec elle, qu'un cer- entre les mains de quin-  
tain jour ils se verroient ze ou seize des parens  
en liberté, dans un en- de d'Entragues, qui  
droit de la prairie, l'attendoient dans la  
qu'il lui désigna, & où campagne pour l'assas-  
il promit de se trouver siner, & il n'échappa,  
déguisé. D'Entragues que par un insigne bon-  
feignoit de ne rien voir- heur. Mais ces circon-  
de tout cela, mais- stances, qu'on ne trou-  
n'ayant pu s'empêcher ve dans aucun des bons  
de communiquer ou de Mémoires de ce tems-  
laisser soupçonner à sa là, ressembloient bien à  
fille quelque chose de ces traits, dont un  
son dessein, soit qu'el- étranger croit pouvoir,  
le aimât le Roi, soit sur la foi de quelques  
qu'elle craignît les sui- bruits populaires, é-  
tes, elle rompit la par- gayer son sujet.  
tie, & prit d'autres Celle de ses mai-  
précautions contre les tresses, que Henri IV,  
dangers, auxquels a célébrée, sous le nom  
Henri se voyoit expo- de Lisé, est, suivant  
sé, à son occasion. Ce les apparences, cette

ajouté pour celle-ci, quelques autres détails, tous différens de ceux qu'on vient de voir.

même mademoiselle	marqué à la tête de ce
d'Entragues, dont il	sonnet, qui est écrit
vient d'être parlé. Et	de la propre main de
nous avons encore l'original de quelques-	Henri IV, qu'il a été
unes des pièces de vers,	fait par Collin, poëte
	dont ce Prince em-
	effet assez
	a main,
	ouvrages de
	, il n'y a
vers.	dans ces pièces, ni as-
Je ne fais par où com-	sez de correction, ni
mencer,	assez de poésie, pour
A louer votre grande	qu'on ne puisse pas
beauté;	croire que c'étoit Hen-
Car il n'est rien, ni n'a	ri lui-même qui les
été,	composoit, ou du
Que vous ne puissiez	moins qu'il y mettoit
effacer, &c.	la main. <i>Cabinet de M.</i>
Le reste est sur le mê-	<i>le duc de Sully.</i>
me ton. Quoiqu'il soit	

*Fin du dix-huitieme Livre.*



# MEMOIRES DE SULLY.

---

## LIVRE DIX-NEUVIEME.



ES l'année, 1602, le Roi cherchant un lieu sûr & commode, pour y déposer l'argent de ses finances, & celui qu'il destinoit à l'exécution de ses desseins, avoit jetté les yeux sur la Bastille, où il avoit fait construire des coffres, & pratiquer toutes les autres commodités nécessaires. Il s'étoit même cru obligé de rendre sur cet article une ordonnance, pour mettre de l'ordre dans cette nouvelle disposition, pour prévenir la confusion entre les différens employés, & pour empêcher que les receveurs

1604.

ne se trouvaissent compromis avec la chambre des comptes. Voici quelle étoit la teneur de ce règlement.

On ne devoit porter à la Bastille , que ce qui demeureroit à Sa Majesté de-net, toutes dépenses, soit ordinaires , soit extraordinaires , prélevées sur les revenus du quartier où elles échéoient. L'argent étoit remis aux mains du trésorier en exercice en présence du surintendant des finances , & du contrôleur général ; c'est Jean de Vienne , qui exerçoit alors ce dernier emploi : nous en prenions chacun une clef, lui & moi, & il en restoit une troisième à ce même trésorier. Lorsque son année d'exercice étoit finie , il recevoit un certificat , signé de moi & de Vienne, des sommes qui étoient entrées dans les coffres du Roi , pendant sa gestion , qu'il remettoit à son successeur alternatif , & il en retiroit un acquit pour servir à sa décharge , en le représentant. Le trésorier entrant pouvoit demander à vérifier le contenu du certificat , par l'inspection des sommes renfermées au trésor. Sur la simple quittance, dont je viens de parler , le trésorier étoit autorisé à

dresser son compte, & la chambre des comptes ne pouvoit refuser de le lui passer, sans autre examen, en cet état. 1604.

Sa Majesté jugea encore, qu'elle devoit une bonnefois rendre la volonté publique, & justifier sa conduite, tant sur cet amas d'argent, que sur les changemens qu'on avoit déjà vus, & qu'on alloit encore voir arriver dans les finances, ce qu'elle fit dans un conseil, assemblé extraordinairement pour ce sujet. Le chancelier reçut du roi, & notifia la liste de ceux qui devoient le composer, consistant en des députés des cours souveraines de Paris, aussi nommés par Sa Majesté, les principaux membres de son conseil, & les premiers administrateurs de la justice, finance & police. Ils se trouverent au jour marqué, dans le grand cabinet du Louvre, qui est au bout de la salle des gardes, joignant celui de la chambre du Roi.

Sa Majesté y entra, lorsqu'ils y furent tous assemblés, & ordonnant à tout le monde de s'asseoir, elle leur expliqua les motifs de sa conduite, dans un discours, dont la substance étoit que les guerres civiles ayant

1604.

réduit les finances du royaume dans un état, où à peine les revenus suffisoient à acquitter les dettes annuelles, il étoit indispensable, non-seulement de continuer à améliorer les affaires, par le moyen des recherches & des poursuites, auxquelles on avoit obligation de voir déjà une partie des dettes de l'état acquittées, mais encore de faire des fonds nouveaux, afin qu'arrivant, ou une guerre considérable, ou une minorité orageuse, le Roi ne se trouvât point obligé ou de faire banqueroute, ou de replonger les affaires du gouvernement dans leur première confusion, pour soutenir des dépenses, auxquelles il ne pourroit suffire autrement: qu'il étoit plus à propos de profiter du tems de la paix, pour mettre les choses au point, qu'on n'eût rien à appréhender de semblable: que les opérations nécessaires pour cela, mais pourtant sans rien gêner, en les précipitant trop, étoient l'amortissement des rentes, faites par l'état sous différens titres, le remboursement des offices, & la réintégration dans les domaines aliénés;

Comme c'étoit par l'examen des



rentes, que Sa Majesté étoit résolue de commencer, & qu'on devoit l'entreprendre dès cette année, elle glissa un mot sur cet article, pour préparer les esprits à la juste sévérité de cette opération : ce fut de dire qu'on alloit s'appliquer en premier lieu, à faire une exacte distinction de ceux qui avoient réellement fourni en argent, le principal des arrérages, qui leur étoient payés des deniers royaux, d'avec ceux qui n'avoient que de fausses hypothèques sur le Roi. Henri ajouta qu'il faisoit un si grand fonds sur l'économie, avec laquelle il prétendoit dorénavant conduire ses finances, qu'un dessein, qui lui prescrivoit d'assez grandes sommes d'argent à amasser, ne lui paroïssoit nullement incompatible avec celui de soulager le peuple, par la diminution des impôts, qu'il ne perdrait point de vue. Il exhorta l'assemblée à seconder des intentions si justes & si droites ; il ordonna qu'on se rassemblât pour cet effet au même endroit, pendant huit jours, deux fois par jour, pour en délibérer plus mûrement ; & qu'au bout de ce tems-là, on lui fît rap-

1604. bon & sage, ou d'un Ministre qui le représente, & fait ses fonctions. Il doit travailler, il est vrai, pour le bonheur de ses sujets, mais il sçait en même-tems, que pour vouloir trop anticiper ce bonheur, on le manque presque toujours; que quand il est manqué, il n'y a plus de proportion entre le mal trop réel, où cette erreur précipite, & le mal seulement idéal & imaginaire, dont tous les hommes se plaignent, dès là qu'il leur manque quelque chose. Qu'un état est heureux, lorsqu'il se conduit par des principes de gouvernement, qui le mettent sur la voie de l'être ! Il foule aux pieds tout intérêt particulier & passager, pour tendre à ce bien général. Sa qualité de Roi, ne le rend pas moins le pere de ses sujets, qui ne vivront que dans trois ou quatre générations, qu'il l'est de ceux qui vivent aujourd'hui, & lui fait envisager la fausse tendresse, qu'il auroit pour ceux-ci, aux dépens des autres, comme la prédilection, qu'un pere de famille conserveroit pour quelques-uns de ses enfans, sçachant qu'elle doit ruiner sa famille.

Le plan que Henri s'étoit tracé ;

pour l'intérêt de l'état , exigeant donc qu'il cherchât tous les moyens d'augmenter ses finances , au lieu d'y faire tous ces retranchemens, dont les prétendus zélés ne cessoient de l'entretenir , Sa Majesté me demanda mon avis en particulier , sur ces moyens. Les progrès que j'avois faits en matière de finance , m'en firent découvrir , qui , sans être trop onéreux aux peuples , me parurent d'une grande ressource. J'en rassemblai neuf des principaux , dans un mémoire , que je présentai à Sa Majesté. Les voici.

I°. Les traitans qui avoient administré dans les derniers tems , les fermes les plus considérables des finances , sous couleur de différens emplois nécessaires en apparence , en avoient diverti les deniers ; ensuite les avoient fait passer en compte à la ruine de l'épargne , qui paroissoit les avoir reçus , sans pourtant en avoir rien touché. Cet article avoit obéré la couronne de plusieurs millions. Je demandois une révision de tous ces comptes & états , afin

1604.

de pouvoir tomber sur ces trahitans qui n'étoient pas si bien cachés, sous les différens noms, dont ils s'étoient servis pour ces vols, que je ne pûsse bien remonter jusqu'à eux.

2°. Le clergé de France venoit de déférer, par la bouche de ses cardinaux, archevêques & évêques, Castille, son receveur général, comme malversateur. Leur requête, qui m'avoit été adressée, étoit accompagnée, d'un mémoire si net & si positif, des articles d'accusations, qu'il ne tenoit qu'à Sa Majesté de se faire restituer les sommes immenses, que ce receveur avoit détournées.

3°. Tous les financiers & gens d'affaires, les Trésoriers de France sur-tout, grands destructeurs de la finance, pouvoient être associés avec Castille, par la création d'une chambre de Justice, & elle ne pouvoit manquer de produire de grands avantages; pourvu qu'on scût en exclure la brigue & les souterrains, qui la rendent ordinairement de nul effet.

4°. Les abus dans l'aliénation du

domaine , étoient si palpables , que plusieurs de ceux qui étoient actuellement en possession , jouissoient sans titre , & par une pure usurpation ; & les autres avoient acquis à si vil prix , qu'ils avoient été plus que remboursés , dans la seule première année ; sur le pied du denier seize , alors courant : c'est ce que je fis toucher au doigt à Sa Majesté , qui empêchoit qu'on ne fît une exacte vérification de ces aliénations , afin de l'engager à consentir qu'on retirât tous ces biens , ou qu'on obligeât les acquéreurs à en solder la juste valeur.

5°. Même abus & même opération , sur différentes charges & offices dont on forceroit les possesseurs , ou à suppléer , sur le pied de leurs finances , ou à recevoir pour le remboursement , la même somme , que ces offices leur avoient coûté.

6°. La mauvaise régie avoit fait que jusqu'à présent , les dettes de la couronne , aux cantons Suisses , loin de diminuer , avoient toujours été en augmentant. J'avois déjà si bien fait changer cette partie de face , qu'un million payé à propos , en avoit

1604. coup d'œil de ce projet, n'offre pas  
moins de deux millions tous les ans,

tirer parti des rivières, la com-  
res, auxq  
convient

que ce roy . . . les parties d'une mē-  
ses richesses & son me province, entre el-  
abondance. Il com- les, sont peut-être les  
mença par le canal de deux plus importants  
Briare, comme on ver- objets, dont un sage  
ra bien-tôt, & il ne put gouvernement puisse  
pas aller plus loin. s'occuper en tems de  
Rien peut-être n'im- paix. En y employant

des deux mers. L'util- tout tems pour l'état ;  
lité que l'état retire de on trouve à la fois, le  
ces deux entreprises, moyen de faire ces for-  
si heureusement exécute- tes d'ouvrages à des  
rées, sans parler de l'e- frais médiocres, & de  
xemple que la Hollan- bannir l'oisiveté, qui  
de nous fournit, nous ne fait ordinairement  
instruit de ce qui nous de ces derniers, que  
reste encore à faire, des voleurs & des bri-  
& prouve en même- gands ; en même-tems  
tems, que quelque dif- qu'on introduit le com-  
ficiles que semblent merce dans toutes les  
être ces projets, ils ne parties d'un royaume.  
sont pourtant pas im- Il paroît nécessaire  
possibles. qu'il y ait un cen-  
s

La jonction des ri- principal des richesses ;  
vières, & la construc- mais il ne faut pas non  
tions des chemins plus sacrifier toutes les  
royaux, qui facilitent autres villes, ou bien

dont nous nous enrichirions sur l'Espagne seule, richesses réelles & solides, comme sont toutes celles que produit le commerce.

1604.

J'entrai dans un détail beaucoup plus grand, sur chacun de ces chefs, lorsque j'en fis mon rapport au Roi, & j'y ajoutai celui de la vérification des rentes, qui n'y étoit point compris. Ce Prince, qui s'étoit sans doute attendu à toute autre chose, & que sa vivacité naturelle empêcha de faire à mes discours, toute l'attention nécessaire, me fit d'abord mille difficultés sur tous ces projets, ils les trouvoit grands à la vérité; mais les uns trop vagues, les autres, de peu de rapport, quelques-uns, de pénible exé-

être de la capitale, elle parviendroit bien de la le est au corps politique ce qu'est au corps humain, le cœur, qui sans cesse reçoit le sang, & sans cesse le renvoie jusques dans les parties les plus éloignées, en sorte que celles-ci ne sauroient en être privées, que la machine entière ne tombe dans la langueur. On s'é-

peine à étudier ces secrets, qui sont le mouvement jusqu'aux plus petites branches du commerce, si l'on y suppléoit du moins, par l'art si simple, de mettre les peuples de la campagne, dans l'aisance & l'abondance.

1604.

cution , quelques-autres , difficiles à concilier entre eux : c'est qu'il ne les comprenoit pas encore. Je sçavois bien ce qu'il falloit à Sa Majesté , & ce qui auroit été plus de son goût ; des augmentations d'impôts , de nouvelles créations d'offices , de nouvelles aliénations de domaines ; je pouvois , en lui produisant un projet que j'avois formé sur ces moyens , faire venir quatre-vingt millions comptant dans ses coffres , & plus de soixante autres millions , en faisant un bail de cinq millions , par an , dont j'avois augmenté six de ses fermes ; mais je fis facilement convenir Henri , que si ces moyens étoient fort prompts , ils seroient aussi très-onéreux au peuple. Qu'on ne devoit y avoir recours , que dans le besoin le plus pressant , & employer le loisir que donne la paix , à mettre en œuvre ceux qui demandent plus de tems & de soins , tel qu'étoient les neuf , que je venois de lui proposer. Je l'assurai pourtant que ces parties , dont il avoit paru faire si peu de cas , en les ménageant à propos , & les faisant suivre l'une par l'autre , pouvoient



avec le tems, le faire riche de deux cens millions.

1604.

Le Roi revint à mon avis ; & nous arrêrâmes qu'on commenceroit par la vérification des rentes de l'état, lorsque j'eus fait voir à Sa Majesté, par de bons extraits , & par d'autres pièces authentiques de la chambre des comptes , de la cour des aydes & autres bureaux, que cette opération pouvoit , sans la moindre injustice , faire revenir six millions au trésor-royal. Il y entra si bien dans la suite , qu'il se montra le plus impatient de la voir commencer, & qu'il ne m'écrivoit pas une lettre qu'il ne m'en parlât.

Pour y réussir , je crus qu'il étoit nécessaire que Sa Majesté établît pour cela seul , un conseil , ou bureau. La chambre des comptes s'y opposa ; mais on n'eut aucun égard à ses raisons. Ce conseil fut composé de Château-neuf , Calignon , & Jeannin ; des Présidens de Thou & Tambonneau, alternativement , & de Rebours ; d'un trésorier & d'un greffier, qui étoient Le - Gras & Regi-

1604. nouard. J'en étoit le chef ; & j'y assistois , lorsque mes autres occupations me le permettoient ; mais lorsque je ne pouvois m'y trouver , tout ne laissoit pas de se conduire suivant le plan que j'en avois dressé pour servir de regle ( 2 ). Il n'y auroit rien que d'ennuyeux à le rapporter ici. Il suffira de dire que j'y avois fait une distinction très-nette & très-exacte , entre les rentes de tant de différentes créations , & de fonds différens ; car il y en avoit d'acquises , à un tiers d'argent , d'autres , à une moitié ; d'autres , tout en argent ; il y en avoit qui avoient peu coûté aux propriétaires , d'autres entièrement frauduleuses , & d'autres fidelles. On ne toucha à celles-ci , que pour les assurer davantage , sur le pied de leur première origine : pour toutes les autres , elles furent , suivant le degré de fraude ou d'injustice , ou tout-à-fait éteintes , ou remboursées ,

( 2 ) Ces réglemens | personnes de finance  
sont plus amplement | pourront les y con-  
détaillés dans les an- | sulter.  
ciens mémoires , les

sur le pied du principal , ou réduites sur le pied du denier dix-huit , du denier vingt , & quelques-unes mêmes du denier vingt-cinq. Il y en eut , dont les possesseurs furent assujettis à rapporter les arrérages qu'ils avoient perçus injustement ; & d'autres , dont les arrérages touchés furent imputés sur le principal , qui servirent à amortir. L'état y gagna encore une suppression de quantité de receveurs-payeurs des rentes , qui le chargeoit d'un fardeau inutile : je n'y en laissai qu'un seul.

La recherche que j'avois proposée contre les financiers & les monopoleurs , se fit ensuite , par l'érection d'une chambre de justice ; mais comme on n'en retrancha point l'abus des sollicitations & des intercessions , elle ne produisit que son effet ordinaire , l'impunité des principaux coupables , pendant que les moins considérables subirent toute la rigueur de la loi. On eut ce remède de moins , dans les tems qui suivirent immédiatement ma gestion , parce que j'avois grand soin qu'on fit porter sur le champ aux coupables la peine de leur friponnerie. Il fut informé exactement

1604.

de celles qui s'étoient commises à Rouen. On commença à donner à tous ces tours adroits, le nom qu'ils méritoient, & ces profits illégitimes, qui avoient si long-tems appauvri la France, en enrichissant les financiers, furent traités sans façon, de vol & de péculat. La bonne loi commença à se faire jour dans un sanctuaire, où elle n'avoit jamais habité.

Les Trésoriers de France m'ayant présenté cette année leurs comptes, pleins de non-valeurs, pour les faire revenir d'une méthode, qui m'étoit suspecte au dernier point, je crus qu'il n'y avoit qu'à leur assigner ces prétendues non-valeurs mêmes, pour le paiement de leurs gages de l'année suivante. La destitution de Drouart, en la place duquel Montauban fut établi, & quelques autres coups de cette espèce, avertirent les principaux préposés dans les affaires, de faire leur devoir, & de le bien faire. Par un arrêt rendu contre un nommé le Roi, il fut défendu, sous peine de cent mille livres d'amende, d'associer aucun Etranger dans les fermes de Sa Ma-

jesté. Cet arrêt fut signifié, au nom de Charles Du-Han, Fermier-Général des cinq grosses fermes, à tous les principaux intéressés dans les finances, & les autres fermes du Roi à Paris, & dans les villes principales du royaume.

Je portai mes plaintes au Roi, d'un attentat, que le Parlement de Toulouse avoit fait à son autorité, en défendant de son chef, & contre les édits de Sa Majesté, de sortir des bleds de la Province de Languedoc. Je fus averti de cette entreprise, par les Trésoriers de France de la province, parce qu'elle alloit à la ruine des traites-foraines, dont les fermiers demandoient un rabais considérable. Elle mettoit encore en souffrance les fortifications & les galeres, dont l'entretien se prenoit sur cette partie.

Les quatre cens mille livres d'augmentation sur les tailles, en quoi avoit été convertie une moitié du sol pour livre, continuoient encore à se percevoir, aussi-bien que la seconde moitié de pareille somme, imposée sur les marchandises, quoique l'édit d'établissement de ces droits, n'eût

1604.

été vérifié que pour deux ans. Les bureaux de finances firent à ce sujet , des représentations à Sa Majesté. Ils se plaignirent du discrédit, où étoient tombées certaines fermes, qui avoient rapport au commerce avec l'Espagne, qui venoit d'être interdit, ainsi que de cette multiplicité d'édits, qui fortoient tous les jours du conseil de Sa Majesté, & qu'ils représentoient comme plus onéreux, au peuple, que la taille même. Je ne dissimule point que ces plaintes étoient si justes, que mes remontrances au Roi avoient déjà de long-tems précédé les leurs. Ce Prince écrivit deux lettres à ce sujet : l'une à son conseil, par laquelle il lui faisoit sçavoir que les conjonctures présentes, & sur-tout l'armement de l'Espagne, ne lui permettoient pas de rien retrancher sur toutes ces parties, pour l'année présente : l'autre, à moi, pour m'ordonner de faire entrer le conseil dans ses vues, \*

Je les secundois autant qu'il étoit en mon pouvoir, dans ce qui concernoit ma charge de grand - maître de l'artillerie. L'arsenal étoit dès-lors pourvu de cent pieces d'artille-

rie. Il y avoit dans ses galeries , de quoi armer quinze mille hommes d'infanterie , & trois mille de cavalerie , deux millions de livres de poudre , dans le Temple & à la Bastille , & cent mille boulets. Je me souviens qu'un jour que Henri , en se promenant avec moi dans les grandes Halles de l'arsenal , paroissoit s'alarmer du grand nombre d'ennemis qui le menaçoient , & de leurs forces , je lui faisois remarquer cet appareil formidable , capable de les mettre tous à la raison. Il voulut avoir un état de ses armes , de ses munitions , & de toute son artillerie , avec un bordereau sommaire de son argent comptant , & de celui qu'il y pouvoit joindre , pendant les années 1605 & 1606, Il entra dans mon cabinet , & fit écrire cet agenda par mes Secrétaires , pour le porter continuellement dans sa poche.

La forme & la discipline militaire étoient un des articles du gouvernement , qui avoient le plus de besoin qu'on s'appliquât à y mettre une réformation. On a de la peine à comprendre que dans une nation , qui

1604.

depuis la fondation, n'a presque jamais cessé de porter les armes, & qui même en quelque manière, en a fait son unique métier, on eût attendu jusques-là, à y mettre l'ordre convenable. La milice françoise n'avoit rien que de rebutant. On enrôloit par force les soldats dans l'infanterie, & on les faisoit marcher avec le bâton. On leur retenoit injustement leur solde. On ne les menaçoit que de prison. Les gibets étoient sans cesse devant leurs yeux. On les réduisoit à tout tenter pour leur désertion : & pour parer cet inconvénient, il falloit que les prévôts les tinssent comme assiégés sans cesse dans leur camp. Les officiers eux-mêmes, mal payés, étoient en quelque manière autorisés à la violence & au brigandage. Henri disoit souvent, & il parloit en cela suivant l'expérience qu'il en avoit fait lui-même, qu'il étoit impossible que l'état fût jamais bien servi, tant qu'on n'établiroit pas un autre ordre dans les troupes.

Cet ordre dépendoit en premier lieu, de l'exactitude du payement. Le Roi commença par l'assurer pour la suite, de manière que rien ne pût



le retarder, ni divertir ailleurs les fonds qui y furent destinés. Ce règlement fut suivi d'un autre, qui n'étoit guere moins juste, ni moins propre à faire aimer le métier des armes : c'est celui, par lequel on pourvut aux nécessités des soldats, lorsque les blessures qu'ils avoient reçues, ou les maladies qu'ils avoient contractées en servant Sa Majesté, les avoient mis également hors d'état, & de servir & de travailler. On fit en sorte qu'il ne leur manquât rien; dans cette affligeante situation, ni pour le nécessaire à la vie, ni pour leur soulagement (3).

(3) Par édit du Roi, du 7 Juillet 1605, (parce qu'apparemment cette affaire ne put être consommée que l'année suivante) Sa Majesté donne aux gentilshommes, officiers & soldats estropiés à son service, la maison royale de la charité chrétienne, fondée des deniers provenant des reliquats de comptes des hôpitaux, aumôneries, léproseries, &c. & de ceux des pensions des moines laïcs, ou oblats : la surintendance en appartenoit au Connétable. Cet établissement a encore été changé, ou pour mieux dire, effacé par celui que Louis le grand y a substitué de nos jours, en élevant & dotant l'hôtel royal de Mars, ou des Invalides, monument, qui suffiroit seul à immortaliser sa mémoire. Cette maison de la charité chrétien-

1604.

La liberté avec laquelle j'ai parlé des défauts du Roi, m'a acquis le droit de le louer sur ses bonnes qualités. L'ordre & l'économie étoient des vertus nées avec lui, & qui ne lui coûtoient presque rien. Jamais Prince n'a pu mieux que lui se passer de ministre. Le détail des affaires n'étoit point un travail pour lui, mais un amusement. Les Princes qui entrent par eux-mêmes dans l'administration du gouvernement, donnent ordinairement dans l'un de ces deux inconvéniens, ou de ne pouvoir s'abaisser à des objets médiocres, ou de ne pouvoir s'élever plus haut. L'esprit de Henri se proportionnoit avec la même facilité, au petit & au grand. Toutes les lettres en sont autant de preuves, & l'usage où l'on étoit de s'adresser directement à lui

ne, n'étoit auparavant après, Henri IV, fit qu'un hôpital sans re-encore bâtir l'hôpital

dans le fauxbourg S. minot de sel, dans la Marcel, rue de l'urfi-généralité de Paris, ne, & il tomboit alors pendant quinze ans, & en ruine. Deux ans cinq sols à perpétuité.

quelquefois pour de simples bagatelles, le montre encore plus clairement. Il étoit dû depuis long-tems, deux cens cinquante écus à un Marchand de vin de Gisors, qui avoit autrefois fourni le vin pour sa maison. Sa Majesté me l'envoya pour le payer, & pour l'indemniser du retardement.

» Ma conscience, m'écrivoit-il, m'oblige d'avoir pitié de ce pauvre homme ». Je n'ai peut-être que trop inséré ici de ces sortes de traits. Ce seroit bien autre chose, si je présentois au public, toutes les lettres que ce Prince m'a écrites.

Quant à ces autres idées, dont l'objet plus élevé se rapporte, ou à l'intérêt ou à la gloire, ou au bonheur de l'état, ce Prince ne les perdoit jamais de vue, pas même dans le sentiment de ses peines, ni de ses plaisirs. Pour voir si mes idées se rapportoient aux siennes, il me demandoit depuis long-tems, & il voulut que je lui donnasse un mémoire de tout ce que je croyois capable de renverser, ou simplement de ternir la gloire d'un puissant royaume. Je crus ne pouvoir mieux répondre à son intention, qu'en

1604.

lui en présentant un, d'une si grande simplicité & avec si peu de ces ornemens, inutiles du style, que d'un seul coup d'œil il pouvoit le parcourir tout entier. Ce n'étoit qu'une énumération, sans explication, ni preuves, des abus qui se glissent ordinairement dans les états. Je la présente ici à mes lecteurs, à qui elle peut servir du moins, d'abrégé des principes qu'ils ont vus, & qu'ils doivent s'attendre à voir répandus dans ces Mémoires.

Ces causes de la ruine, ou de l'affoiblissement des monarchies, sont les subsides outrés, les monopoles, principalement sur le bled, le négligement du commerce, du trafic, du labourage, des arts & des métiers, le grand nombre de charges, les frais de ces offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent, les frais, les longueurs, & l'iniquité de la justice, l'oisiveté, le luxe & tout ce qui y a rapport, la débauche & la corruption des mœurs, la confusion des conditions, les variations dans la monnoie, les guerres injustes & imprudentes, le despotisme des Souverains, leur attachement aveugle à certaines personnes, leur prévention en faveur de certaines

conditions, ou de certaines professions, la cupidité des Ministres & des gens en faveur, l'avilissement des gens de qualité, le mépris & l'oubli des gens de lettres, la tolérance des méchantes coutumes, & l'infraction des bonnes loix, l'attachement opiniâtre à des usages indifférens ou abusifs, la multiplicité des édits embarrassans, & des réglemens inutiles.

Si j'avois à choisir entre toutes les formes de gouvernement, dont on a des exemples dans cette monarchie. Je proposerois Clovis, Charlemagne, Philippe-Auguste & Charles le sage, (4) & je voudrois qu'on détournât

(4) Il seroit peut-être plus juste, de retrancher encore les trois premiers, & de s'en tenir au seul Charles V. En examinant le caractère de Henri IV, & celui du duc de Sully, on trouve dans le premier des principes d'un Romain, & dans le second, ceux d'un bon Lacédémonien. Les maximes répandues ici tiennent un peu de toutes ces deux idées mé-

lées ensemble. J'ai marqué plus haut, quelle modification on pouvoit apporter, à l'humeur trop austère de M. de Sully. Je prendrai ici la même liberté, sur l'humeur trop guerrière de Henri. Il est sans contredit, que l'esprit militaire est le défenseur d'un état. Il faut l'y nourrir avec soin, mais comme on nourrit un dogue pour la garde d'une maison, en l'en-

~~1604.~~ 1604. les yeux , de dessus tout le tems qui s'est écoulé , depuis Charles VIII , jusqu'à nous , & si j'avois un principe à établir , ce seroit celui-ci , *Que les bonnes mœurs & les bonnes loix se forment réciproquement.* Malheureusement pour nous , cet enchaînement précieux des unes avec les autres , ne nous devient sensible , que lorsque nous avons porté au plus haut point , la corruption & tous les abus , en même-tems , en sorte que parmi les hommes , c'est toujours le plus grand mal , qui devient le principe du bien.

Les réglemens pour l'augmentation & la sûreté du commerce , paroissant à Henri devoir tenir un des premiers rangs dans l'état , c'est aussi de ce côté là , qu'il employa la meilleure partie de ses soins. Le projet du canal , pour joindre la Seine à la

chaine , & en ne lui en pourroit faire. Un permettant de prendre principe , à mettre au que très-rarement l'es- nombre des préceptes for , de peur qu'il ne naturels , c'est qu'il devore ses maîtres même n'y a point de moyens mes. La seule réputation de valeur , produit à la guerre , lorsque presque tous les mêmes par eux , l'on peut arrêter , quel usage qu'on river au même but,

(5) Loire, ayant été ratifié, je me transportai moi même sur les lieux, afin qu'il n'y eût aucun mécompte dans les préparatifs, qui devoient

1604.

(5) C'est le canal de qu'on a trouvées en Briare, lequel prend 1737, en travaillant depuis cette petite vil- aux écluses de ce canal, le, jusqu'à celle de & qu'il paroît qu'on Montargis, qui en est n'auroit pas dû ôter. distante de dix lieues. M. le comte de Buron, Il devoit être continué l'un des intéressés à ce jusqu'à Moret. Mais canal, a renvoyé à M. cette partie du projet le duc de Sully, celles n'eut point lieu, le ca- de cuivre, qu'il garde nal fut même abandon dans son cabinet de né, après qu'on y eut médailles, & a réservé celles d'argent, à dépensé plus de trois cents mille écus, par la cause de leur valeur : malignité des envieux l'une de ces médailles de M. de Rosny, ou se- de cuivre, est empreinte des armes du duc de lon Mézerai, par le Sully, & une autre changement de Ministère. Cet ouvrage porte cette inscription : étoit alors fort avancé : 1607, Maximilien de on l'a repris depuis, & Bethune, sous le regne de Henri IV, par les mains de messire l'ierre Ozon, pour lors maire & gouverneur de Montargis-le-Franc. M. le duc de Sully a déjà recouvré une partie des encore mieux prouvé mémoires & des autres pièces, qui concernent ce canal. Liv. 132. Ce qui est d'argent & de cuivre,

1604.

précéder l'exécution, soit à prendre les hauteurs, & à niveller le terrain, soit à profiter de toutes les commodités, qu'on pouvoit en tirer. Je ne mis pas beaucoup de tems dans ce voyage, le Roi me rappelant près de sa personne, presqu'aussi-tôt que j'en étois parti. Je réglai pareillement plusieurs affaires de commerce, dans le voyage qu'on a vu que je fis en Poitou.

*Septen. ann.*  
1604.

La plus importante & la plus embarrassante, fut celle qui survint cette année avec l'Espagne, au sujet du commerce réciproque des deux nations. Le Roi d'Espagne, avoit mis l'année précédente, une imposition de trente pour cent, sur toutes les marchandises, qui aborderoient de France en Espagne, ou en Flandre, aussi bien que sur celles qui sortiroient de ces deux états, pour être apportées en France. Impôt criant, qui révolta autant les sujets du Roi d'Espagne, dans les deux états de sa dépendance, qu'il scandalisa les François. Le Roi riposta, par une défense expresse de tout commerce avec les sujets du roi d'Espagne & des Archiducs, & par une taxe en



core plus forte, sur les marchandises espagnoles abondantes à Calais : mais la défense ne fut pas capable d'empêcher le transport en fraude, de nos denrées, dans le pays ennemi. Les Marchands françois trouverent encore, malgré le nouveau monopole, de si grands profits à faire sur nos grains, nos toiles & nos autres marchandises, dans la disette que l'Espagne souffroit de toutes ces choses, qu'ils s'exposoient à toute la rigueur de la loi. Il en arriva même une espece de révolte, dans la ville de Marseille, dont le président du Vair donna avis en cour. Les Marchands de cette ville voyoient impatiemment que pendant qu'on les forçoit de demeurer les bras croisés, les Italiens venoient à leur barbe, leur enlever leur denrées, & leur dérober leurs profits. Cette permission accordée aux Italiens, par Sa Majesté, n'étoit pas ce me semble bien entendue.

Les Anglois, ravis de ce nouvel incident, bien loin de chercher à rapprocher les esprits, somentèrent au contraire sous main la désunion, parce qu'ils faisoient en fraude, ce que

1604.

les Italiens avoient fait en vertu d'une permission. On fut informé que huit à neuf vaisseaux Anglois, étoient venus charger des grains aux Sables d'Olonne, d'où ils étoient allés débarquer à Saint-Sébastien. Il falloit bien que les Espagnols eussent compté sur cette ressource secrète, sans laquelle leur défense seroit retombée sur eux mêmes. Henri s'y étoit attendu dans le commencement, & cette espérance, que l'Espagne se feroit plus de tort qu'à nous, jointe à la honte qu'il crut voir rejaillir sur sa couronne, si son ennemi paroïssoit ainsi disposer de son commerce, lui fit encore tenir la main fort roide à l'observation de sa défense. Il m'ordonna d'envoyer un homme de confiance, revêtu de son autorité, pour punir les contraventions à son ordonnance, depuis l'embouchure de la Loire, jusqu'à la Garonne, & le long de ces deux rivières, où elles se faisoient le plus communément : emploi, dont je chargeai la Font, qui s'en acquitta si bien que Sa Majesté voulut ensuite l'attacher plus particulièrement à sa personne.

En même tems, le Roi fit porter

ses plaintes au Roi d'Angleterre, contre ses sujets. Il lui fit dire, que si dans l'espérance de s'appliquer tout notre commerce en Espagne, il se portoit à faire la paix avec cette couronne (la chose pouvoit en effet lui paroître assez importante, pour mériter qu'il fît cette démarche) il sauroit bien, lui, Roi de France, prendre de telles mesures que le dommage n'en retomberoit pas sur son royaume, & que l'Angleterre y perdrait peut-être plus que lui. C'étoit en quelque manière, lui dire de s'entremettre, pour terminer ce différend entre les deux couronnes ; car Henri n'avoit pas tardé à sentir tout le préjudice qu'il venoit de se faire à lui-même & à voir que tous les raisonnemens de son conseil, avoient porté à faux, ce qui le jeta dans un grand embarras. Villeroy & Sillery furent nommés par Sa Majesté pour suivre cette affaire de près, & j'eus ordre aussi d'en conférer avec le connétable, le chancelier, le commandeur de Castes, & le vice-amiral de Vic.

On trouvoit des inconvéniens des deux côtés. Une grande perte pour

les Italiens avoient fait en vertu d'une permission. On fut informé que huit à neuf vaisseaux Anglois, étoient venus charger des grains aux Sables d'Olonne, d'où ils étoient allés débarquer à Saint-Sébastien. Il falloit bien que les Espagnols eussent compté sur cette ressource secrète, sans laquelle leur défense seroit retombée sur eux mêmes. Henri s'y étoit attendu dans le commencement, & cette espérance, que l'Espagne se feroit plus de tort qu'à nous, jointe à la honte qu'il crut voir rejaillir sur sa couronne, si son ennemi paroïssoit ainsi disposer de son commerce, lui fit encore tenir la main fort roide à l'observation de sa défense. Il m'ordonna d'envoyer un homme de confiance, revêtu de son autorité, pour punir les contraventions à son ordonnance, depuis l'embouchure de la Loire, jusqu'à la Garonne, & le long de ces deux rivieres, où elles se faisoient le plus communément : emploi, dont je chargeai la Font, qui s'en acquitta si bien que Sa Majesté voulut ensuite l'attacher plus particulièrement à sa personne.

En même tems, le Roi fit porter

ses plaintes au Roi d'Angleterre, contre ses sujets. Il lui fit dire, que si dans l'espérance de s'appliquer tout notre commerce en Espagne, il se portoit à faire la paix avec cette couronne (la chose pouvoit en effet lui paroître assez importante, pour mériter qu'il fît cette démarche) il scauroit bien, lui, Roi de France, prendre de telles mesures que le dommage n'en retomberoit pas sur son royaume, & que l'Angleterre y perdrait peut-être plus que lui. C'étoit en quelque maniere, lui dire de s'entremettre, pour terminer ce différend entre les deux couronnes ; car Henri n'avoit pas tardé à sentir tout le préjudice qu'il venoit de se faire à lui-même & à voir que tous les raisonnemens de son conseil, avoient porté à faux, ce qui le jeta dans un grand embarras. Villeroy & Sillery furent nommés par Sa Majesté pour suivre cette affaire de près, & j'eus ordre aussi d'en conférer avec le connétable, le chancelier, le commandeur de Chastelles, & le vice-amiral de Vic.

On trouvoit des inconvéniens des deux côtés. Une grande perte pour

Connétable de Castille passa par Paris, & y vit le cardinal Bufalo, qui le pressa par tant de côtés, sur cette affaire, qu'il en obtint qu'elle seroit remise à examiner, entre les mains des commissaires, qu'il nomma pour le roi son maître, le conseil de France en nomma de son côté. Mais ce n'étoit point encore là, la véritable porte pour en sortir; l'affaire, abandonnée à tant de têtes, traînoit en une longueur insupportable. Bufalo obtint de Dom Baltazar Stuniga, ambassadeur d'Espagne en France, & d'Alexandre Rovidius, membre du sénat de Milan, intéressés dans cette cause pour l'une des parties, qu'ils s'en rapporteroient à lui de tout ce qui concernoit cette affaire. Cela fait, pour n'avoir de même affaire dans l'autre partie, qu'à une seule personne, il pria le Roi de me charger aussi, sans aucun second, d'un pouvoir égal au sien, & dès -lors il regarda la chose, comme fort avancée. J'allai le voir chez lui. J'animai son impatience, d'un nouvel aiguillon, en lui représentant la guerre, comme prête à se faire, & avec des préparatifs de la part de Sa Majesté, qui la rendroient peut-être

plus sérieuse encore, qu'on ne pensoit. En peu de jours, je le fis convenir des articles que j'avois dressés sur cette matiere, & qui assuroient pleinement la liberté du commerce : c'étoient, à peu de chose près, les mêmes qui avoient été proposés & débattus à Londres.

1604.

Ce traité, car il en devint un véritable, quoique tout se passât entre le cardinal Bufalo & moi, renfermoit en substance, de part & d'autre, que l'édit du trente pour cent, & celui de l'interdiction du commerce entre les deux couronnes de France & d'Espagne, seroient & demeureroient annullés : c'étoit là le grand point. Mais comme les deux Princes avoient prétendu justifier chacun leur conduite, en faisant plusieurs plaintes réciproques, qui avoient aussi rapport au commerce, il y avoit beaucoup d'autres articles avec celui-ci, qui tendoient à y remédier.

Il étoit marqué, que Sa Majesté Très-Chrétienne défendrait par un édit, qu'aucun de ses sujets ne fit, ou autorisât le transport des marchandises de Hollande en Espagne,

1604. & dans les dépendances de l'Espagne; en prêtant des vaisseaux, chariots & toute autre voiture; que les marchandises, véritablement de France, seroient empreintes du sceau de la ville, d'où elles seroient enlevées, & qu'elles y seroient inscrites dans un registre: c'étoit pour obvier à l'inconvénient de la ressemblance des marchandises; qu'autrement, elles seroient sujettes à confiscation, sans cependant qu'on pût, sur un soupçon de fraude, arrêter ni retarder le cours de ces marchandises; que tous les Hollandois, pris dans les navires françois, pourroient être arrêtés; que les François ne porteroient aucune marchandise d'Espagne en Hollande, ni en d'autres lieux des Pays-Bas, que ceux qui seroient marqués sur les affiches, & que pour sûreté de la parole, que peut-être ils donneront, ils comparoient devant le magistrat espagnol du lieu d'où ils partiroient, de payer le trente pour cent, laquelle obligation leur seroit rendue, en rapportant dans un an le certificat du juge de l'endroit, où ils auroient débarqué, soit en France,



soit aux lieux de Flandre approuvés ; que le roi de France feroit confisquer ces marchandises prises par ses sujets en Espagne, pour être portées dans les lieux défendus, moitié au dénonciateur, le trente pour cent, prélevé ; que le magistrat françois, qui auroit donné de faux certificats de décharge, feroit aussi poursuivi en justice ; & puni ; que les deux Rois se tiendroient mutuellement les chemins libres. L'article des impôts, établis depuis la paix de Vervins, sur les marchandises portées d'Espagne en Flandre, ou de Flandre en Espagne, par Calais, & lorsqu'elles entreroient dans ce port, ayant déjà été arrêté auparavant, devant le même cardinal, il n'y avoit rien de nouveau sur cet article. Il étoit stipulé, que quarante jours après la date de ce traité, il seroit publié le même jour, dans les états respectifs. La date est du 12 Octobre, & il ne fut d'abord signé, que du cardinal Bufalo & de moi (6),

J'étois bien sûr que Henri l'ap-

(6) Voyez le traité d'autres titres au même dans la chronique de Rosny, que nologie septenaire. celui de grand-maître. Le Roi n'y donne ire & capitaine général.

1604. prouveroit , n'y ayant rien mis , sans en avoir pris son avis auparavant. Je craignois davantage la critique de Sillery & des autres conseillers , à qui la connoissance en avoit été ôtée. L'expédient que je trouvai , fut d'envoyer Arnaud l'aîné , porter ces articles à Sillery , en le priant fort civilement de m'en dire son sentiment. Sillery répondit brusquement , & sans vouloir seulement les lire , que l'affaire étoit en bonne main , & que celui qui y avoit travaillé seul , pouvoit aussi la conclure seul. Je ne fus pas content de cette réponse. Je renvoyai Arnaud , lui dire que me paroissant nécessaire que le traité fût signé de lui & des autres commissaires , nommés d'abord , je le priois de venir faire cette signature chez moi ; qu'à son refus , je ne pouvois me dispenser de faire dire par Arnaud à Sa Majesté , en lui portant le traité , que la difficulté qu'il en faisoit , au-  
 néral de l'artillerie de France. Le cardinal ga , pour le Roi d'Es-  
 Bufalo , n'y signa pagne , & le sénateur  
 point , mais seule-Providius. Matthieu ,  
 ment messieurs , de Tom. 2. Liv. 3. pag.  
 Rosny & de Sillery , 655.

• roit

roit retardé la conclusion de deux jours, comme cela étoit vrai. Sillery eut peur que si, pendant cet intervalle, il arrivoit quelque contre tems, qui fût échouer l'accord sur le commerce, il n'en demeurât responsable, il vint chez Bufalo, & fit ce qu'on lui demandoit, & Villeroy signa aussi le traité.

1604

Le Roi recevant une copie de ces articles, fortifiée de ces cinq signatures, se loua beaucoup du cardinal nonce, & lui fit présent d'une croix de diamans; il le recommanda au pape, par une lettre des plus avantageuses, & il lui accorda la distinction de le faire manger à sa table. Sa Majesté différa de faire publier le traité de commerce, jusqu'à ce que la ratification en fût arrivée d'Espagne; mais elle fit toujours par provision, lever sous main la défense pour le transport des bleds, ce que les peuples souhai-  
toient avec ardeur.

Il se concluoit pendant ce tems-là, un autre traité à Londres, entre l'Espagne & l'Angleterre, auquel la France ne pouvoit manquer de s'intéresser fortement, après ce qui s'é-

1604. ~~1604.~~ toît passé l'année précédente, en-  
tr'elle & la seconde de ces couronnes.  
Pour en être bien instruit, il faut re-  
prendre la suite des affaires, tant po-  
litiques que militaires, entre l'Espa-  
gne & la Flandre, avec lesquelles cel-  
les d'Angleterre ont à cet égard une  
liaison nécessaire.

Le siège d'Ostende continuoit tou-  
jours, avec le même acharnement.  
Pendant que les Espagnols le pour-  
suivoient, le prince d'Orange s'atta-  
cha, au commencement de la cam-  
pagné, à l'Isle de Cadfan, dont il se  
rendit maître le 10 Mai, & ensuite,  
de tous les forts aux environs, comp-  
tant s'ouvrir par-là, un chemin jus-  
qu'à la frontiere de Calais, & il vint,  
enfin mettre le siège devant l'Ecluse.  
On manda de Bruges au Roi, que  
l'Archiduc, qui ne voyoit cette entre-  
prise qu'à regret, alloit rassembler  
quinze ou seize mille hommes, avec  
lesquelles il se promettoit de secourir  
cette place, en forçant Ardembourg,  
qui la couvroit; mais que Maurice s'y  
étoit si bien retranché, qu'on ne  
croyoit pas qu'il pût en être chassé,  
pourvu cependant qu'il eût à peu près

un monde suffisant pour garder ses retranchemens. Le général Flamand prit encore la précaution de pousser ses retranchemens jusqu'à Ardembourg, & s'il falloit qu'il fût obligé de divertir ses troupes des opérations du siège, il se mit en état de pouvoir réduire la place par famine, au défaut de la force. L'Ecluse se rendit en effet, le 20. Août.

1694.

Les Espagnols de leur côté, animés par la vive résistance de leurs ennemis, & par le sentiment des pertes immenses qu'ils avoient faites devant Ostende, crurent que leur honneur étoit encore plus intéressé, après ces succès du prince d'Orange, à ne pas avoir le démenti d'une entreprise qui duroit depuis si long tems. De-Vic manda à Sa Majesté, par d'Auval qui revenoit d'Angleterre, qu'ils y avoient fait jouer trois mines; on ajouta, qu'elles avoient été sans effet. Cependant il est vrai qu'Ostende étoit alors véritablement aux abois. Les Espagnols s'étoient vantés hautement, qu'ils la prendroient avant la fin de Juillet, & qu'ils seroient encore à tems pour aller délivrer l'Ecluse, avec toutes

1604.

na; aussi ménageoient-ils précieusement Buzenval, & ils le retinrent comme de force, lorsqu'il eut obtenu son congé pour revenir en France: & qui ne ménageoient-ils pas? Ils eurent dessein de me faire un présent considérable. Buzenval, qu'ils consultèrent, les assura que je ne le prendrois point. Ils se contentèrent de me marquer leur reconnoissance, en me faisant offrir par Aersens quelques coquillages rares, & quelques Juments de carrosse de leur pays, à mon épouse. Henri se portoit à les obliger, avec une facilité qui ne pouvoit partir de son seul intérêt propre, & qui doit lui faire tenir, dans l'esprit de ce peuple, le rang de l'un des fondateurs de sa liberté. Ils seront bien coupables, si jamais ils manquent à une couronne leur bienfaitrice (7). Ce Prince me mandoit cette année en Poitou; que Buzenval lui faisoit de nouvelles demandes pour les états, que peut-être il n'auroit pas dû leur accorder; mais

(7) C'est presque en titulé: *Annales & histoires des troubles des Pays-Bas*, que Grotius en parle, dans son Livre, in-

qu'il ne pouvoit se résoudre à les abandonner, quelques bruits qui se répandissent d'Angleterre, & quelques menaces que lui fit l'Espagne.

On juge aisément tout ce que la guerre présente coûtoit à cette couronne, qui étoit la partie attaquante, par ce que je viens de dire des Provinces unies, qui se tenoient simplement sur la défensive, & sans sortir de leurs maisons; & quel ressentiment l'Espagne en conservoit contre nous. Dans le vif chagrin, que le conseil de Madrid sentoît d'une guerre si épuisante, & qu'on y cachoit pourtant avec le dernier soin, il menaçoit souvent de ne jamais pardonner ce traitement aux François. Henri faisoit semblant de ne rien entendre, & avec raison. L'impuissance de ce conseil, se monroit par ce vain dépit; & l'on sçavoit en France que les finances de Sa Majesté Catholique étoient épuisées.

Ostende (8) fut enfin pris, le 22. Septembre, & Henri eut la consolà-

(8) Voyez la reddition d'Ostende & de l'Ecluse, & les autres expéditions de cette

campagne, dans *M. de Thou, le Septenaire, Mathieu, Siri, & autres Historiens, ann. 1604.*

1604.

tion de voir que , pour cinq ou six cens mille écus , qu'il lui en coûtoit chaque année , depuis , que cette expédition avoit commencé , il avoit considérablement avancé la ruine de l'Espagne , son ennemie.

Il semblera , sans doute , qu'on devoit mieux attendre du traité , que j'avois négocié l'année précédente en Angleterre. Voici ce qui s'y étoit passé depuis. L'Espagne sentit bien que la Flandre étoit perdue toute entière pour elle , si elle ne trouvoit le moyen d'apporter quelque changement aux dispositions , dans lesquelles , j'avois laissé le Roi de la Grande-Bretagne. Elle renouvela toutes ses brigues & ses sollicitations , après mon départ de Londres , pour obtenir du moins une neutralité dans ce qui concernoit les Provinces-unies , si elle ne pouvoit mettre tout-à-fait Sa Majesté Britanique , dans son parti. D'abord les Espagnols crurent devoir demander beaucoup , & offrir beaucoup aussi , pour se faire accorder du moins une petite partie de leurs demandes. Les premières propositions furent mises sur le tapis & rejetées ,



1604  
sans seulement les examiner. Les Espagnols en firent suivre une, dont ils espérèrent l'abandon des Hollandois par les Anglois, parce qu'ils savoient que ceux-ci n'avoient rien si fort à cœur; c'est celle de rendre le commerce des Indes également libre à leurs deux nations. Le coup porta encore à faux, parce que l'Espagne prévoyant qu'on rabattroit toujours assez de ses demandes, mit pour condition à cette offre, une ligue offensive & défensive entre l'Angleterre & elle, & que le conseil du roi d'Angleterre, encore frappé vivement des raisons du contraire, ne lui dissimula point que son intérêt lui dictoit de soutenir la Hollande, bien loin de prendre ouvertement parti contre elle.

On crut alors la chose absolument manquée, le seul Beaumont ne s'y méprit point, & prédit, que malgré tous ces obstacles apparens, on pourroit se rapprocher, & qu'on se trouveroit en effet d'accord. Quelque tems après, les Espagnols revinrent à la charge. Pour diminuer toujours quelque chose des premiers refus, suivant leur fine politique, il fut nommé des

1604.

commissaires de part & d'autre. Les contestations furent si vives, qu'on fut cent fois sur le point de voir tout manqué. Insensiblement la chose se tourna en négociation plus paisible, les commissaires se radoucirent; ceux d'Espagne, non-seulement ne marquerent aucune aversion pour la France, mais furent les premiers à dire qu'on ne devoit l'exclure de rien. On ne parloit jamais des deux Rois, sans y joindre le troisieme. On traitoit honnêtement, jusqu'aux états mêmes, & l'on paroissoit disposé à toute sorte d'accord avec eux, tout cela afin de dissimuler à Sa Majesté britannique, ce que cette négociation avoit de contraire dans son but, à la premiere, & pour lever ses scrupules.

A cette batterie l'on joignit le secours des petits écrits anonymes, dans lesquels on s'attachoit à démontrer, que la paix étoit le seul parti à désirer, pour les trois Rois également. On insinua dans l'un de ces écrits, qu'on supposoit partir de la main d'un Anglois, parce qu'on y élevoit fort la puissance du roi d'Angleterre; qui peut, disoit-on, se passer de tout le monde, &



1604. & que les états avoient terminé, par l'intervention & à l'arbitrage de Sa Majesté britannique, les discussions au sujet des villes d'otage, de la navigation des Indes, du commerce, sans payer le trente pour cent, & les autres. Mais pourquoi, si cela étoit, ne voyoit on, ni lever les sièges, ni cesser les hostilités de part & d'autre?

Aussi ce bruit étoit-il faux, du moins, quant à ces prétendus accord & arbitrage. Les états ne s'en apperçurent que trop tôt, & ils connurent en même-tems, que bien loin de cela, ils ne devoient plus rien attendre de Sa Majesté britannique. Ce Prince s'étoit lassé à la fin, de lutter si long-tems contre son penchant. Il vouloit être l'ami de tout le monde. Il venoit de faire prendre à ses états réunis le nom de Grande-Bretagne, & de faire son entrée solennelle dans Londres, où il avoit fait tenir une conférence, pour concilier les Anglicans & les Puritains: car il étendoit ses idées de pacification, sur tout. Il ne songea point que par cette conduite, il alloit en exclure ceux précisément qui en avoient le plus de besoin, les Flamands qu'il lais-

*[Faint handwritten notes at the bottom of the page]*

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions, including sales, purchases, and expenses. It emphasizes the need for a systematic approach to record-keeping, such as using a ledger or accounting software, to ensure that all financial data is properly documented and organized.

2. The second part of the document focuses on the importance of regular financial statements, such as the balance sheet, income statement, and cash flow statement. It explains how these statements provide a clear picture of the company's financial health and performance over a specific period, allowing management to make informed decisions based on the data.

3. The third part of the document discusses the importance of budgeting and financial forecasting. It explains how creating a budget helps management set financial goals and allocate resources effectively. Financial forecasting, on the other hand, allows management to anticipate future financial trends and make adjustments to the budget as needed.

4. The fourth part of the document discusses the importance of internal controls and risk management. It explains how internal controls help prevent fraud and errors, while risk management helps identify and mitigate potential financial risks. Both are essential for ensuring the long-term stability and success of the company.

5. The fifth part of the document discusses the importance of financial reporting and transparency. It explains how providing accurate and timely financial reports to stakeholders, such as investors and creditors, is crucial for building trust and maintaining the company's reputation. Transparency also helps management identify areas for improvement and make necessary adjustments.

6. The sixth part of the document discusses the importance of financial planning and strategy. It explains how developing a clear financial plan and strategy helps management define the company's financial goals and determine the best way to achieve them. This involves analyzing the company's current financial position and identifying opportunities for growth and expansion.

7. The seventh part of the document discusses the importance of financial compliance and legal requirements. It explains how staying up-to-date with relevant financial regulations and tax laws is essential for avoiding penalties and legal issues. Compliance also ensures that the company's financial practices are ethical and transparent.

8. The eighth part of the document discusses the importance of financial communication and collaboration. It explains how effective communication and collaboration between management and financial staff are essential for successful financial management. This involves sharing information, setting expectations, and working together to achieve the company's financial goals.

9. The ninth part of the document discusses the importance of financial innovation and technology. It explains how leveraging financial technology, such as accounting software and data analytics, can improve financial management efficiency and accuracy. Innovation also allows management to explore new financial strategies and opportunities.

10. The tenth part of the document discusses the importance of financial sustainability and long-term success. It explains how maintaining a strong financial foundation, characterized by accurate records, regular statements, effective budgeting, and risk management, is essential for ensuring the company's long-term success and growth.

1604. qu'ils auroient eu bien envie qu'on leur remît aux mains à eux-mêmes; les Anglois leur dirent qu'ils ne pouvoient faire autre chose, que de rendre ces villes au conseil des Provinces-Unies, lorsqu'ils recevroient de lui l'argent avancé; & sur ce que les Espagnols repartirent avec mécontentement, que c'étoit à ceux qui les leur avoient engagées, qu'il falloit les restituer, les conseillers Anglois n'ajoutèrent rien autre chose, sinon, qu'au refus des états de rendre les sommes prêtées, ils se tourneroient vers l'Espagne, pour lui faire la même proposition: On leur fut encore assez favorable dans l'article du commerce, qui les retint long-tems, les Espagnols insistant, que la Hollande leur ouvrît celui de toute la côte de Flandre, & de la ville d'Anvers en particulier, qu'ils avoient comme bouclée, par la construction de plusieurs Forts sur l'Escaut, & entr'autres par celui de l'Islet. Mais cette bonne intention ne dura pas long-tems aux Anglois, pour leurs voisins. Le sentiment de Buzenval, dont les lettres me fournissent une partie de ces détails, sur

一、緒 論

二、緒 論

三、緒 論

四、緒 論

五、緒 論

六、緒 論

七、緒 論

八、緒 論

九、緒 論

十、緒 論

十一、緒 論

十二、緒 論

十三、緒 論

十四、緒 論

十五、緒 論

十六、緒 論

十七、緒 論

十八、緒 論

十九、緒 論

二十、緒 論

二十一、緒 論

二十二、緒 論

二十三、緒 論

二十四、緒 論

二十五、緒 論

二十六、緒 論

二十七、緒 論

二十八、緒 論

二十九、緒 論

三十、緒 論

1604.

de signer toujours le (9) traité entre l'Espagne & l'Angleterre, & ils remirent Beaumont, pour l'affaire du commerce, à la venue du connétable de Castille. On'en parla à celui-ci, lorsqu'il passa par Paris, pour se rendre à Londres, mais il fit naître, de dessein formé, des contestations pour ne rien conclure avec le cardinal Bufalo, qui déjà travailloit à cette affaire. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces commissaires, en ne donnant aucune satisfaction à Beaumont sur ce sujet, osoient encore lui demander de lever par provision l'impôt du port de Calais. Beaumont qui savoit que l'intention de Sa Majesté n'étoit pas de l'abolir même après la conclusion de l'affaire du trente pour cent, avec laquelle il n'avoit rien de commun, éluda leur proposition, en leur rendant la pareille.

Le connétable de Castille repassa

(9) Ce traité n'est états de la chrétienté, en rien différent d'un qui y sont nommés, véritable traité de excepté les seules paix. Les Rois d'Espagne & d'Angleterre rapporté en entier dans y comprennent leurs le *Septenaire*, *Ann. alliés*, c'est-à-dire, 1604. *Mathieu, ibid.* tous les Princes & les 1650. &c.



par la France, dans les derniers jours de Novembre, en s'en retournant en Espagne, où il portoit le traité conclu. Il arriva à Paris, comme le traité du commerce s'y concluoit aussi. Il fit demander, le lendemain de son arrivée, la permission de saluer Sa Majesté, à laquelle il se présenta, la joie & la satisfaction répandues sur le visage. Il lui fit un compliment très-étudié, & qui n'en étoit peut-être que d'autant moins sincère. Il prit pour son sujet, les deux accords fraîchement faits. Il s'efforça de persuader à ce Prince, que les Rois de France & d'Espagne étant les deux plus puissans potentats de la chrétienté, leur union étroite étoit un moyen nécessaire & infaillible, pour venir à bout des entreprises, qu'ils seroient de concert, sur quoi il fit valoir l'alliance qui avoit été de tout tems, entre la France & la Castille. Il s'étendit sur les avantages de cette association, qui seroit aux deux couronnes, les mêmes amis & les mêmes ennemis; & sur les moyens de la rendre inséparable, c'étoit, disoit-il, de n'avoir aucune partialité, de se défaire de toute jalousie, sur l'autorité & la

1604.

prééminence, d'éclaircir & de vuider à l'amiable, leurs prétentions sur certains cantons & certaines villes d'Europe. Il n'oublia pas à insinuer à Sa Majesté, que les Protestans étoient des ennemis, que la bonne politique demandoit qu'on abaissât. Il conclut son discours, par représenter les avantages d'un double mariage des enfans des deux Rois, qui sembloit, disoit-il, par la conjoncture du tems, être arrêté dans le ciel. En bon politique, il assura au Roi, qu'il n'avoit aucun aveu de son maître, pour tout ce qu'il venoit de lui dire. Il le pria de vouloir bien lui déclarer ce qu'il pensoit de ces choses, parce que, quoique ce fussent que de simples ouvertures, il voyoit qu'elles eussent le bonheur d'être du goût de Sa Majesté; il se sentit plus hardi à les proposer ensuite au Roi son maître.

Je n'étois pas présent à ce discours; mais le Roi voulut bien venir à l'Arsenal, uniquement pour m'en faire part. Il s'arrêta, après m'avoir rapporté les paroles de l'Espagnol, pour dire, qu'il vouloit sçavoir la réponse que j'y aurois faite, avant que de

dire celle qu'il y avoit faite lui-même. Je répondis à Henri, sur un ton aussi peu sérieux, que je la lui dirois bien sur l'heure, mais que j'attendrois au lendemain à le satisfaire, afin d'y mieux penser encore, & qu'il ne m'accusât pas de précipitation, comme il faisoit souvent, lorsque mes paroles avoient le malheur de ne pas lui plaire. Sa Majesté sourit, & y consentit, en me donnant un petit coup sur la joue, suivant la coutume, lorsqu'elle étoit de bonne humeur.

J'allai le lendemain au Louvre, dégager ma parole. Je trouvai le Roi, qui se promenoit sur la terrasse des capucins. Je lui dis, que s'il se souvenoit encore d'un mot que j'avois dit sur les Espagnols, & qu'il avoit trouvé assez plaisant, *qu'ils préféroient les à 10) autres à la foi*, il ne chercheroit pas long-tems, ce que j'aurois répondu à l'ambassadeur de cette nation, qu'après tous les manques de foi & les parjures, dont elle s'étoit deshonorée à la face de l'Europe, le discours du con-

(10) Préallusion à un des Dogmes de Calvin, réprouvé dans l'Eglise Catholique.

1604.

~~nétable~~ nétable de Castille, ne m'auroit paru qu'un artifice nouveau du Roi d'Espagne, pour mettre le divorce entre Sa Majesté & les Provinces-Unies, & tous ses alliés protestans, afin de retrouver une occasion d'envahir ce royaume, plus favorable encore, que ne l'avoit eu son pere. Ce trait étant une de ces noirceurs, qu'on n'ose seulement entreprendre de colorer, je le rappelai à Sa Majesté, en y ajoutant que sans l'Angleterre, la Hollande, les Protestans françois & étrangers, sans tous les travaux & les peines incroyables de sa propre personne, l'Espagne lui parleroit peut-être aujourd'hui en maître; que le conseil de Madrid, accoutumé à profaner ce qu'il y a de plus sacré dans la religion, abusoit du nom de mariage dont le lien n'avoit rien de capable de le retenir, sur quoi, je fis faire à Henri une remarque, qui, ce me semble, est juste.

Ce n'est pas un trait d'une aussi bonne politique, qu'on le croit ordinairement, que de marier les enfans mâles de la maison de France, dans des maisons à-peu-près égales.

comme celle d'Espagne ( 11 ). Outre  
qu'il n'y a point d'alliance , quel-  
qu'étroite qu'elle soit , qui ne cede à  
la haine que l'ambition inspire pour  
un rival , l'avantage qu'on pourroit  
envisager dans ces unions , devient  
nul , par la raison même qu'il pour-  
roit devenir trop considérable. Il n'en  
est pas de même de celles , qu'on con-  
trâcte dans des maisons inférieures , on  
peut du moins , compter sûrement sur  
tous les services qu'elles sont en état  
de rendre. L'honneur d'une alliance  
avec la première maison du monde ,  
fait qu'elles se trouvent trop heureuses ,  
de pouvoir contribuer à sa gloire & à  
sa grandeur. L'Espagne a trouvé dans  
cette ( 12 ) méthode , le secret d'aug-  
menter considérablement sa puissance  
d'une manière moins rapide , mais  
aussi moins hazardeuse que les armes.

Je ne pense pas , pour le dire ici  
par occasion , comme le commun ,

1604.

( 11 ) Cette politique ( 12 ) « La maison  
qui a pûment valu à l'Autriche , dit-  
la France , la couronne de Guy-Patin , acquit  
ne d'Espagne dans la 2<sup>e</sup> de grandchamps ,  
maison de Bourbon , 2<sup>e</sup> de la couronne ,  
autriche de Charles 2<sup>e</sup> c'est-à-dire 1<sup>er</sup> al-  
lié II. »

( 13 ) lianes & mariages.

1604.

sur le fait de la loi Salique, cette loi si renommée, qui pourtant ne se trouve écrite nulle part, mais dont l'origine se démontre assez, par le nom qu'elle porte, comme son ancienneté se prouve par l'incertitude même de cette origine ( 13 ), on la regarde ordinairement

( 13 ) « Quant à la » retouchée ensuite

*blissement de la monarchie françoise dans les Gaules, tom. 3. liv. 6. p. 290. 291. »* Ce nom » lemagne en fit une nouvelle rédaction, dans laquelle il ajouta beaucoup de Sanctions, &c. » Cet

» e

» p

» li

» une incertitude de la loi Salique, &amp;c.

» non de cette loi que » & paroît appuyée sur » nous avons eu lieu de remarquer

ement comme le plus solide fonde-  
ment du royaume & de la royauté. 1604.  
Pour moi, tout ce que j'ai fait de ré-  
flexions sur ce sujet, m'a porté à croi-

vant (M. de Foncemagne succédassent point à la  
gne), dans l'excellent couronne, qu'il en est  
mémoire sur cette ma- fait mention dans Ta-  
tiere, inséré dans le re- cite, &c. M. de Fon-  
cueil des mémoires de cernagne avoit déjà dé-  
l'Académie royale des montré dans un autre  
inscriptions & belles mémoire (*ibid. ann.*  
lettres, *ann.* 1727, *pag.* 1726, *pag.* 464. & *s.*)  
490. & *suiv.* Il y est que le royaume de  
prouvé, qu'il n'y a au- France a été successif  
cun article, dans tout héréditaire, & pour les  
le code Salique, qui mâles seuls, dans la  
exclue les filles de la première race de nos  
succession à la couron- Rois.

ne, & que le sixieme. Le sentiment de ces  
paragraphe du titre soi- deux Ecrivains, quoi-  
nante-deuxieme de ce qu'opposés entre eux,  
cede, où il est dit, se réunit contre le  
20 que les mâles seuls principe établi dans cet  
20 pourront jouir de la endroit de nos mémoi-  
20 terre salique, & que res : c'est une idée in-  
20 les femmes n'auront soutenable de tout  
20 aucune part à l'hé- point. Outre qu'elle  
20 ritage 20, ne doit tend à détruire la préé-  
s'entendre, que de l'au- minence de la nation,  
les terres & héritages elle jetteroit ce roya-  
des particuliers; mais me, dans des guerres  
que c'étoit d'ailleurs civiles & étrangères,  
une coutume établie de presque continuelles,  
remu. immémorial, par les brigues pour le  
choix des Germains mé- choix d'un successeur;  
mais, que les suites ne dans la confusion de

1604.

re que la situation seule de la France; & les autres avantages qu'elle a reçus de la nature, sont des causes suffisantes de la prééminence, qu'elle a sur tous les autres états de l'Europe, & que la loi Salique, bien loin d'y contribuer, l'a fort souvent empêchée d'augmenter ces avantages, de ceux qu'on peut y joindre par une sage politique. Qu'un Prince étranger devienne roi de France, en épousant l'héritière, il se pourra bien faire à la vérité, que le premier des Rois de cette race, sera réputé Allemand, Italien, Espagnol, ou Anglois; mais comme il n'est nullement à craindre, qu'il soit jamais tenté de transférer le siège de son empire, ailleurs que dans une ville; que tous les Princes choi-

ses loix, qui ne seroient pas toujours respectées par des Rois étrangers; & dans plusieurs autres inconvénients, dont on n'y reconnoît point les maximes du duc de Sully. Consultez, si vous voulez, les

naon ne soit unique-



roient, s'il étoit en leur pouvoir ; pour y faire leur résidence ; ce premier roi, ou prince étranger, sera bien-tôt naturalisé François, & dès la première génération, la postérité sera tout à-fait françoise. La maison d'Autriche, établie en Espagne, & celle de Stuart, placée sur le trône d'Angleterre, en sont des exemples très-sensibles. Ce prince, ou premier roi étranger aura cependant uni à notre couronne, ce qu'il possédoit auparavant de son chef, pour n'en plus être jamais séparé. La loi Salique en défendant, pour me servir du terme, que le royaume de France ne tombe en quenouille, lui ôte donc un moyen de s'aggrandir, & un moyen d'autant moins à mépriser, que la violence n'ayant ici aucune part, il ne fournit aucun sujet ni aucun prétexte à la guerre.

Ma réponse au Connétable espagnol fut fort du goût de Henri. Il m'assura que le même esprit l'avoit inspiré, qu'il l'avoit seulement caché sous de grands mots & de belles paroles, afin de ne pas faire entrer le Castillan en suspicion de ses desseins ( 14 ).

( 14 ) Jean de Serre parlant de la réception.  
Tome IV. P

1604

Ce qui venoit de se passer à Londres entre l'Angleterre & l'Espagne, y nuisoit bien à la vérité, mais pourtant n'ôtoit pas toute espérance d'y réussir. Ils n'étoient pas encore en état, qu'on y mît sérieusement la main. En fait de politique, le tems

tion que Henri IV fit au Connétable : » le Roi, dit-il, le fit recevoir à la porte de Paris, par le duc de Montbazon, avec une fort honorable compagnie de noblesse. . . . Com- me Zamet traitoit le Connétable à souper, survenant fort à propos, à l'instant qu'on lui présentoit à laver : Je veux, dit Sa Majesté, souper avec vous. Le Connétable surpris, voulut mettre le genou en terre, & lui présenter la serviette. Le Roi le releva, & lui dit : ce n'est pas à vous de faire les honneurs, mais bien de les recevoir : » son ; & de fait, le Roi a de l'alliance avec la maison des Velasques, en laquelle est héréditaire cet office, que les Rois donnent à ceux qu'ils veulent, élever au premier grade, près de Leurs Majestés. . . . Cet Ambassadeur, allant en Flandre, deux ans auparavant, avoit déjà eu l'honneur de sauver le Roi. Il demeura, dit l'historien Mathieu, à genoux un peu plus qu'il ne pensoit : il dit, que le Roi l'avoit reçu en Roi, & caressé comme son parent. »

Tome 2. liv. 3. p. 605.  
Siri. Ibid. 317.

amene tout , lorsqu'on sçait l'attendre. Je trouvai dans le cardinal Bufalo , ce que je cherchois depuis long-tems du côté de Rome. Aussi ne fis-je point de difficulté de lui faire présenter ce qui pourroit arriver un jour , persuadé que le royaume de Naples , dont je faisois le partage du Saint Siège , étoit un motif suffisant pour le rendre discret sur le secret que je lui confiois , & même pour le faire travailler à la réussite. Cette éminence me paroissoit d'ailleurs douée de l'esprit d'une parfaite politique. L'Espagne , en s'emparant , comme elle venoit de faire , des forteresses de Porto-Hercule , Orbitello , Talamone , Piombino , Final & Monaco , ouvroit les yeux au Pape , malgré qu'il en eût. Si les Romains n'avoient pas vu dans toutes ces invasions des avant-coureurs de leur prochaine servitude , il auroit fallu qu'ils n'eussent rien senti du tout. Il est assez clair , par les démarches qu'on voyoit faire à Clement VIII , qu'il étoit fortement prévenu de ce sentiment. C'étoit-là un Pape , tel qu'il le falloit à Henri ; aussi ce Prince

1604.

s'efforçoit-il de lui complaire en toute occasion , & il lui en avoit donné une bonne preuve , en retirant près de lui le prince de Condé , pour le faire élever & instruire dans la religion romaine.

Les Princes d'Allemagne ne prenoient pas de moins bonnes impressions. Sa Majesté m'ordonna de bien traiter l'ambassadeur du duc de Wirtemberg , pour en faire un ami ; & quoiqu'elle n'eût pas lieu d'être contente de l'électeur Palatin , à cause du duc de Bouillon , elle ne le chicanâ point sur le payement de quelques deniers qui étoient encore restés dûs à cet électeur , & que ses ministres sollicitoient. Henri n'y apporta d'autre condition , sinon que l'électeur retireroit son fils de Sedan. A l'égard des Provinces Unies , il est vrai que l'Angleterre leur manquoit ; mais du moins elle ne se tournoit pas contre elles , ce qui ne changeoit presque rien dans leurs affaires , cette couronne ne les ayant presque jamais assistées en rien. Si l'on vit les Etats se reposer , aussi bien que l'Espagne , après les prises

d'Ostende & de l'Ecluse, ce ne fut  
uniquement que par lassitude & par  
épuisement, & ce repos n'étoit pas  
pour durer long-tems ; ainsi ce sujet  
de diversion, lorsque la France se por-  
teroit à attaquer l'Espagne, lui de-  
meuroit encore assuré pour long-  
tems.

J'ai touché quelque chose d'un dif-  
férend entre l'Espagne & les Grisons  
( 15 ), qui fit assez de bruit cette an-  
née, pour donner lieu à plusieurs mé-  
moires qui furent composés sur ce su-  
jet. Je vais en donner l'explication.

Les Suisses ont pour voisins & pour  
alliés les trois ligues des Grisons, les  
treize communautés du haut & bas  
Valais, consistant en cinquante qua-  
tre Paroisses, dont l'évêque, nommé  
par eux, est seigneur. Saint Gal, Ge-  
nève, Neuf-Châtel, Bade & autres  
villes impériales & non impériales,  
qui se sont données aux Suisses, à

(15) Voyer P. Ma-  
rrier, tome 2. *livre 3.*  
par. les autres his-  
toires, & sur tout Vi-  
ctor-Siti, qui traite  
son au long ce point  
d'histoire. *Mémoires Ré-*  
*pond. tom. 1. 175. 369.*  
& suite.

condition de leur conserver leurs privilèges; ces villes sont comprises sous neuf bailliages.

Les Grisons, dont il est seulement question ici, habitent les Alpes, & ce qu'on appelle la Valteline qui est

une vallée étroite, longue de trente lieues, & large de six, située entre les Alpes de l'Italie & du Tyrol.

Alpes deçà l'Italie, puisque dans sa plus grande largeur, elle n'a pas plus d'une petite lieue françoise, sur trente ou envirop qu'elle a de longueur, depuis le Tirol jusqu'au lac de Côme.

Tout le fond de cette vallée est arrosé par l'Adda, qui la traverse entière, & qui se grossissant de tous les torrens, en devient une rivière majeure.

Il y a dans cette vallée environ cent mille habitans; presque tous catholiques romains. Elle est très-fertile en bleds, vins, arbres fruitiers & pâturages.

Ses bornes sont, du côté de l'orient, le comté de Tirol, auquel elle touche; mais les passages en sont également étroits & difficiles; au midi, Bresse & Bergame, dépendances de

la république de Venise, la chaîne de montagnes qui l'en sépare, est pareillement si roide, & d'un terrain si rude, qu'elle est inaccessible dans toute cette longueur, excepté par les deux passages de Tiron pour entrer dans le Bressan, & de Morben dans le Bergamasque. Une pareille chaîne des Alpes, habitées par les Grisons mêmes, fait le côté du septentrion. La disposition de toute cette plage est telle, que pour aborder en Italie des pays qu'elle a à son septentrion, il n'y a de passages que ceux qui aboutissent dans cette vallée, qui débouche à l'occident dans le duché de Milan, par une plaine où est le lac de Côme, entre le Milanois & la Valteline.

C'est cet endroit précisément, dont il s'agit ici. A six cens pas du lac de Côme, l'Espagne venoit de faire construire un fort, appelé le fort de Fuentes, du nom de celui qu'elle en avoit chargé, sur un rocher de deux cens pieds de haut, dominant sur tout ce terrain, qui sépare le Milanois d'avec la Valteline, & qui n'est déjà que trop embarrassé par des marais & des prairies fangeuses ; sur le bord du lac, qui

1604

en cet endroit n'est large que de deux ou trois cens pas, elle avoit élevé un second fort vis-à-vis le premier, mais beaucoup plus petit. Pour achever de boucher entierement ce passage, elle avoit fait faire de profondes tranchées dans l'intervalle, depuis le pied des montagnes jusqu'au lac. Les fortifications de ces deux châteaux étoient bien entendues, à pointes & angles, pour s'accommoder à la forme du rocher, qui d'ailleurs ne pouvoit être vu du canon, d'aucun endroit aux environs.

Il étoit impossible que les Grisons vissent de bon œil une pareille entreprise; car quoique les Espagnols témoignassent, ou feignissent de ne pas penser à eux, dans la construction de ce nouvel ouvrage, & même que pour montrer qu'ils n'avoient aucun dessein sur ce qui ne leur appartenoit point, ils eussent fait reculer quelques tranchées trop avancées, il n'étoit que trop visible que leur objet étoit de chercher à joindre un jour les états d'Italie & d'Allemagne, par l'invasion de la Valtelline; & en attendant, de barrer aux Ultramontains le passa-



ge en Italie , par cet endroit ; d'ôter toute communication aux Suisses & Grisons , & aux François leurs alliés , avec l'état de Venise ; enfin de réduire les Grisons à capituler avec eux , & à les reconnoître pour leurs maîtres.

1604.

L'Espagne avoit déjà donné aux Grisons des preuves de ce dernier dessein. Le parti protestant avoit été jusques-là dominant dans les trois lîgues ; parce qu'il s'étoit établi dans les Cantons les plus considérables , & qu'il avoit été embrassé par les plus riches particuliers. Ceux-ci étoient fort attachés à la France , & ennemis mortels de l'Espagne ; mais la différence de religion n'avoit encore mis aucun trouble parmi ces peuples , parce qu'ils voyoient que toute leur force résidoit dans cette union. Les Espagnols trouverent le moyen de la rompre , en envoyant dans ces cantons leurs émissaires ordinaires , les Jésuites. & les Capucins , qui par persuasions , par argent , par promesses , réussirent sans peine à commettre les deux partis ensemble , & dégoûterent les Catholiques de la forme de gouvernement de

leurs compatriotes, presqu'autant  
 1604. qu'ils leur firent haïr leur croyance.

L'aliénation des esprits commença à paroître, en ce que le résultat des délibérations de l'assemblée des Catholiques, tenue à Bade, se trouva pour la première fois contradictoire à celui des Protestans assemblés en même tems séparément à Arau. Les uns demandoient qu'on poursuivît ceux qui avoient manié l'argent de la république, & rendirent des arrêts contr'eux, les autres les soutenoient ouvertement. Les Catholiques se virent à la fin les plus forts, & ils éclatèrent contre les Réformés, jusqu'à entreprendre de les chasser tout à-fait de quelques petits cantons, sous prétexte qu'ils cherchoient à livrer le Pays à la France : c'est à quoi la France ne pensoit guere; mais ce qui s'y passoit, ne pouvoit pourtant lui être indifférent; & cet intérêt lui étoit commun avec la république de Venise. Nous y avions eu long-tems pour ambassadeur le sieur Pascal, dont les Grisons s'étoient montrés si satisfaits, qu'ils en demandèrent un qui lui ressemblât; & com-

me dans leurs momens de bonne intention, ils demandoient aussi qu'il pût leur apprendre la guerre, on leur envoya de Vic, avec ordre à lui & à Canaye, qui exerçoit la même fonction à Venise, de n'agir que de concert.

Le meilleur & le plus court parti eût été de prêter main forte aux ligués, pour empêcher la construction du fort de Fuentes, ou du moins de leur donner les moyens d'en construire un de leur côté, qui l'eût rendu inutile. On le sentoît bien, & ce n'auroit pas été une chose nouvelle pour sa majesté, que de répandre de l'argent dans ce pays là; mais les Grisons avoient bien refroidi tous ceux qui prenoient leurs intérêts. Loin de sçavoir gré à Sa Majesté de toutes les pensions qu'elle leur distribuoit, on ne recevoit que plaintes de leur part, de ce qu'elles étoient mal distribuées, & qu'on ne laissoit pas ce soin à leurs ministres. Les Vénitiens n'étoient pas plus contents d'eux pour d'autres sujets, que Canaye communiqua à de Vic; & il s'en falloit beaucoup, que les Suisses ne les servissent avec leur chaleur ordinaire.

1604.

Ceux-ci s'étoient laissés prendre au leurre d'une réception gracieuse, qui avoit été faite à leurs ambassadeurs à Milan; & l'on ne doutoit pas du moins que les cinq cantons de Lucerne, Schwiz, Zug, Uri & Unterwald ne renouvellassent leur alliance avec le Milanois.

Malgré tout cela, la liberté des Grisons paroissoit à toutes ces parties intéressées, un point qui n'étoit nullement à négliger; & les Espagnols ne pouvoient encore guere compter de venir à bout de fermer les yeux au Sénat Helvétique, quelque mal partagé qu'elle le supposât des lumières d'une bonne politique. Pour bien dire, c'étoit dans la Diette indiquée à Coire, pour le 12 Juin, que se devoient frapper les plus grands coups, & chacune des parties respectives, qui en attendoit le dénouement de toute la question, ne manqua pas d'y envoyer un homme de confiance. Alphonse Casal y vint de la part du comte de Fuentes. J'y fis porter par Montmartin à de Vic, des lettres de Sa Majesté, qui ne furent pourtant pas rendues publiques, parce que Canzyé mandoit

que la république de Venise étoit à l'égard des Grisons dans des sentimens bien différens de ceux de Sa Majesté, & que c'étoit un point enjoint sur tous les autres à nos ambassadeurs, de s'unir dans toutes les mêmes demandes. Les Ambassadeurs François & Vénitiens se contenterent donc de solliciter sous main, & ne parurent presque point. Leur inaction devoit donner beau jeu au comte de Fuentes. Cependant les brigues & les mouvemens d'Alphonse Casal, jointes à cela, n'empêcherent point que son parti n'y échouât. Le résultat de la Diette fut que les liguees ne vouloient entendre parler d'aucun traité avec l'Espagne, que préalablement le fort de Fuentes ne fût rasé, le passage & le commerce rendus libres, toutes choses enfin remises dans leur premier état. L'alliance avec la France y reçut aussi une nouvelle confirmation. Il est vrai que de cette résolution aux effets, il y avoit encore bien loin, & les Espagnols avoient encore bien des ressources pour amuser les Grisons. Montmartin ne s'en revint pas, sans avoir considéré attentivement tout ce qui

13604. avoit donné sujet à la contestation, & sans avoir, par mon ordre, tracé le plan du fort & des environs. C'est sur son rapport & ses mémoires, que j'ai formé cet article.

Une contestation assez semblable à celle-ci, excepté qu'elle regardoit directement Sa Majesté, s'éleva cette année au sujet du pont d'Avignon. Ce fameux pont tomboit en ruine, & étoit prêt à se détruire; faute des réparations qui auroient dû y être faites il y avoit long-tems. La raison de ce retardement est que la conjoncture des affaires de France, n'avoit pas permis de travailler à la solution d'une question entre le roi de France & le Pape, sans laquelle on ne pouvoit mettre la main à cet ouvrage; c'est que le Pape, en qualité de propriétaire d'Avignon, se prétendoit aussi propriétaire de ce pont, du port & passage du Rhône entre Avignon & Villeneuve; & conséquemment de tous les droits attachés à ces passages (16). Les réparations du pont ne souffrant plus de dé-

(16) Le cardinal pour le Pape, dans sa d'Ornat en parle d'une lettre à M. de Villeneuve, avantageuse à son Roy, du 2 Juin 1703.

lâi, pour savoir auquel des deux il appartenoit de les faire, de Sa Majesté ou du Pape; Sa Majesté voulut que toute cette question fût une bonne fois décidée. Comme elle étoit entièrement de ma compétence, elle me fut remise entre les mains; c'est ce qui fait que je suis en état d'en rendre raison au public. 1604

La loi reçue en France, n'a de tout tems accordé aucun droit sur les eaux & cours du Rhône à ses riverains, mêmes Princes souverains; car il y en a qui ont cette qualité, le prince Dauphin, le duc de Savoye, le comte de Provence & le prince d'Orange. La question se réduit à savoir si le Pape, qui est l'un de ses riverains du Rhône, est en droit de se faire excepter de cette regle commune, par quelque concession particuliere.

Je fis consulter, pour décider ce point, les archives de la monarchie, les titres anciens du domaine, les registres de la sénéchaussée de Nîmes, & toutes les chartres de la province. Je fis descendre sur les lieux des Commissaires éclairés & intègres. Il demeura constant, par tout ce travail,

que. la règle qui partage les rivières par moitié entre les riverains, ne regarde point le roi de France; & en second lieu, qu'il jouit d'un double droit à cet égard, par rapport au Rhône, dont, en qualité de souverain, il possède seul le lit, l'ancien & le nouveau canal, avec tous les droits qui en dépendent. Des provinces que ce fleuve traverse; le Languedoc est celle sur laquelle ce droit est encore le plus incontestablement établi, parce qu'elle est un ancien fief de la couronne, qui n'en a jamais été démembré, & que les comtes de Toulouse ont toujours tenu en cette qualité; elle a cela de différent du Dauphiné & de la Provence, qui sont des acquêts. Mais, ni cette raison, ni celle que ces deux provinces peuvent être aliénées pour appanage, ou pour dot, n'empêchent point que la Provence & le Dauphiné ne soient compris sous la même règle; que le Rhône, par le droit de régale, que rien ne peut faire perdre à nos rois. Une infinité d'arrêts intervenus en leur faveur, contre les riverains du Rhône, le leur confirment encore, & le traité fait avec le duc de Savoie, après la



derniere guerre , l'établit formelle-  
ment. Voici ce qui avoit pu rendre la  
chose douteuse pour le Pape , par rap-  
port à Avignon. 1604.

Un fonds de quatre mille livres fut  
autrefois affecté par les rois de France  
pour les réparations de ce pont. Ce  
fonds fut ensuite délaissé à des Reli-  
gieux hospitaliers, qui se nommerent  
*Freres desservans l'Hôpital du pont d'A-*  
*vignon* , parce qu'en effet cet hôpital  
joignoit le pont , & on leur fieffa en  
même-tems tous les droits qui en pou-  
voient revenir au Roi , moyennant la  
soumission qu'ils firent , de ne rien lais-  
ser manquer à l'entretien du pont. Ils  
jouirent fort long-tems de ces revenus  
& de ces droits ; mais sans que les rec-  
teurs du pont satisfissent à l'obliga-  
tion qu'ils avoient contractée. A la  
fin , ce fond primitif se trouva dissipé  
& perdu , on ne fait pas trop com-  
ment ; & pendant ce tems-là , les offi-  
ciers de Sa Sainteté firent différentes  
entreprises pour se mettre en possession  
du pont & des droits. Rien ne leur pa-  
rut plus propre à cela , que de prendre  
volontairement la charge des répara-  
tions qu'il falloit y faire ; ils voulurent

1604.

y travailler de tems en tems ; mais quoique le conseil de Sa Majesté ne fît pas à beaucoup près sur cette démarche d'usurpation, tout ce qu'il devoit, les poursuivans furent pourtant toujours contredits & déboutés de leurs demandes ; toutes preuves qui acheminent de démontrer le bon droit de Sa Majesté.

Je fis rendre un arrêt définitif, qui servit de solution à ce différend. Par cet arrêt, le Rhône & ses isles, ses ports, péages, droits & dépendances, notamment le pont d'Avignon, sont déclarés appartenir uniquement au Roi, par droit de régale, de domaine & de patrimoine de la couronne. Sa Majesté fit en conséquence commencer les réparations du pont, & des recherches pour recouvrer les premiers fonds perdus. Ainsi fut terminée cette affaire, qui importoit presque autant à cause du duc de Savoye, qu'à cause du Pape.

Sa Majesté fit aussi l'acquêt du comté de Saint Paul, l'un des appanages de M. le comte de Soissons. Ce Prince se voyant abîmé de dettes, se détermina à vendre ce comté, pour satisfaire ses créanciers, qui le pres-

soient vivement. Il crut sans doute, qu'après la naissance d'un fils, que la femme venoit de lui donner, il ne lui convenoit plus de vivre dans le dérangement. Il reçut avec son air grave & stoïque, les complimens que lui fit Sa Majesté, sur cette naissance, & ensuite il envoya Guillouaire, lui faire offre de son comté de Saint Paul. Henri, dans cette acquisition, envisagea premièrement son goût, & ensuite, l'inconvénient pour l'hommage, s'il passoit dans les mains de quelque Prince étranger. Il reçut donc favorablement la proposition de M. le Comte; & en attendant qu'on convînt du prix avec lui, il lui fit toujours une avance considérable, pour le tirer d'affaire avec ses créanciers.

Depuis, y ayant fait une plus mûre réflexion, Sa Majesté, qui jusques là ne m'avoit point parlé de ce marché, écrivit à M. le comte de Soissons, qu'il vînt trouver Caumartin & moi, auxquels elle avoit attribué la connoissance de cette affaire, & elle m'écrivit aussi pour savoir ce que j'en pensois. Je ne désapprouvois pas tout-à-fait cet acquêt, que Villeroy me

1604.

manda que Sa Majesté avoit fort à cœur; au contraire, je servis M. le Comte de tout mon pouvoir; mais je trouvois qu'il y avoit bien des choses à observer dans la forme. Cette affaire prenant un tour à ne pas se conclure si tôt, je partis pour mon voyage de Poitou, pendant lequel Henri n'écoulant que son impatience, & persuadé qu'il ne pouvoit jamais y avoir de grands risques, fit reprendre l'affaire par MM. de Bellievre, de Villeroy, de Sillery & de Maisses, qui consommèrent le marché avec M. le Comte, par un contrat d'échange. A mon retour, le Roi me l'apprit, & me vit très-surpris de ce qu'on avoit été si vite. Il en voulut savoir la cause; il me fit même une espèce de reproche de ce que je me déclarois contre l'acquisition d'une belle terre, qui avoit passé aux prédécesseurs de M. le Comte, des mains de mes ancêtres. C'est pour cette raison que j'étois plus au fait que personne sur cette matière; & voici ce que j'en appris à Sa Majesté.

Du tems que ce comté étoit encore possédé par les Comtes de ce nom, il y avoit eu de grands débats,

Pour savoir s'il relevoit du comté de Boulogne, ou de celui d'Artois; c'est à dire, de la France ou de l'Espagne. Cette affaire étant de celles, dont l'éclaircissement ne se fait pas facilement; il fut convenu dans les derniers traités, faits par François I, & Henri II, avec les rois d'Espagne, que jusqu'à ce qu'il eût été autrement décidé, il seroit libre aux Seigneurs de Saint Paul, de relever de celui des deux comtés qu'ils aimeroient le mieux. Les Comtes de Saint Paul suivans, préférèrent l'hommage du comté d'Artois, & donnerent à l'Espagne, par cette préférence, une espece de droit, qui étoit capable de rallumer la guerre, d'abord que le roi de France, possesseur de ce fief, déclareroit ne vouloir plus relever que du comté de Boulogne, qui étoit lui-même; & il ne pouvoit, sans une espece de deshonneur, faire autrement. Il étoit triste de voir recommencer la guerre, pour une bagatelle de cette nature, & honteux de l'éviter, en se soumettant à rendre hommage à une couronne, qui le devoit elle-même à la France, Le Roi avoua que j'avois rai-

1604.

son. Le remède qu'on trouva, fut de rompre le premier contrat, & d'en passer un second, sous le nom d'une tierce personne, remettant à se déclarer, lorsque les choses seroient au point de pouvoir le faire, sans se compromettre.

La discussion de cette affaire se fit à Fontainebleau, où Henri fit cette année un long séjour. Il y fit venir de Saint Germain, le Dauphin & ses autres enfans. Sa première idée fut que M. le Dauphin ne passât point par Paris, en faisant ce voyage; mais je le fis changer d'avis. Les enfans de France, vinrent coucher à Saint Cloud, traverserent Paris, avec madame de Montglat leur gouvernante, & se rendirent à Fontainebleau par Savigny.

Sa Majesté fit recevoir dans l'Ordre de Malthe, celui de ses enfans naturels, qu'on appelloit Alexandre Monsieur (17). Elle donnoit de Fontainebleau, ses ordres pour les bâti-

(17) Cette cérémonie, Henri IV, par  
 nie se fit dans l'Eglise un mouvement de vi-

i nuce ne pouvant pro- mains du grand Prieur.  
 noncer lui-même ses Il promit de les faire

nens. On y fit la même dépense cette année que les autres, & plus grande encore, parce qu'on y ajouta les bâtimens destinés aux nouvelles manufactures. C'étoit à moi à obéir. J'obéis à regret, & sans ouvrir la bouche. Je me souviens seulement, que comme dans le même tems, on voyoit aussi s'établir en France par la mission du Pape, un grand nombre (18) d'ordres religieux, je citai à Sa Majesté l'exemple de Charlemagne, pour les

ratifier à cet enfant, tique, puisque s'il est lorsqu'il auroit atteint vrai que les moines seize ans. *De Thou. liv.* sont inutiles à l'état, il n'est pas moins in-

(18) Tous les Politiques se sont toujours fortement recriés contre la trop grande multiplication des ordres religieux, & le nombre excessif des moines dans ce royaume. Si nos Rois & nos plus grands ministres; n'ont pas suivi cette maxime, ce n'est pas qu'ils n'ayent goûté la solidité de leurs raisons; mais ils ont cru devoir donner la préférence à la religion sur la politique; aussi faut-

contestable, que la religion souffrirait de leur abolissement. Ainsi, qu'il faudroit être, ou méchant, ou aveugle, dit le cardinal de Richelieu, dont le témoignage sur cette matière, est moins suspect que celui de M. de Sully, pour ne voir & n'avouer pas que les religions sont non-seulement utiles les, mais même nécessaires; aussi faut-

1604

1604.

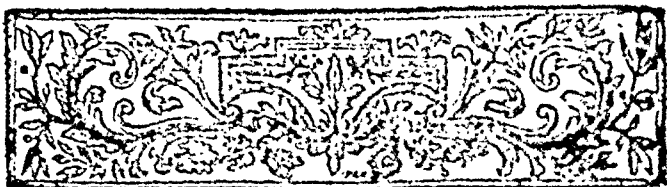
uns, & des Romains pour les autres.  
 Mahomet III étant mort de la peste, Achmet son fils qui lui succéda, âgé seulement de quatorze ans, pour appaiser les rumeurs contre le mauvais gouvernement, chassa sa grande mere, qui en étoit la cause. Sinan Bacha, qui servoit de conseil à cette Princesse, fut cité pour rendre compte de sa conduite; mais au lieu d'obéir, il prit la fuite. La Perse, qui étoit en guerre avec cette couronne, profita de cette confusion pour s'emparer de quelques villes. Notre Ambassadeur à la Porte, étoit le sieur de Salignac.

» il être prévenu d'un	» base & le fondement
» zele trop indiscret,	» Réformer les mai-
» pour ne connoître	» sons déjà établies, &
» pas que l'excès en	» arrêter l'excès des

*Fin du dix-neuvieme Livre.*

MÉMOIRES

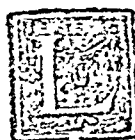




# MEMOIRES DE

## SULLY.

### LIVRE VINGTIEME.



LE procès poursuivi au Parlement, contre les comtes d'Auvergne, d'Entragues, & la marquise de Verneuil, finit par un arrêt rendu. au commencement de cette année, qui condamne les deux Comtes à perdre la tête, & la Marquise à être renfermée pour le reste de sa vie, dans une maison religieuse cloîtrée. J'en reçus la première nouvelle de la bouche du Roi, qui m'envoya chercher pour me l'apprendre. Il me tira ensuite vers le balcon de la première galerie du Louvre, & me demanda quelle impression

160

1605. je croyois que ce traitement feroit sur  
 l'esprit de sa maîtresse. Je demandai  
 à mon tour à Sa Majesté, si elle souhai-  
 toit, en me faisant cette question, que  
 je lui dise librement ma pensée :  
 « oui, oui, répondit Henri, ne crai-  
 » gnez point que je m'en fâche, ce  
 » n'est pas de cette heure, que je suis  
 » accoutumé à vos libertés ». Je lui dis  
 qu'il pouvoit répondre lui même à sa  
 question mieux que personne, parce  
 que s'il avoit donné sujet à la marquise  
 de le croire guéri de sa passion, & ani-  
 mé d'une juste colere, il la verroit re-  
 courir à la soumission, aux prieres &  
 aux larmes pour le fléchir ; mais que si  
 au contraire, elle pouvoit le soupçon-  
 ner de n'avoir agi que par le ressentiment  
 que donne un simple dépit amou-  
 reux, elle ne rabattroit rien de sa pre-  
 miere hauteur.

J'avouai ensuite naturellement à  
 Henri, que j'étois persuadé que le-  
 quel de ces deux partis que prit ma-  
 dame de Verneuil, la chose revien-  
 droit, au même, quant à l'effet, par  
 plusieurs raisons, dont celle de sa fa-  
 cilité naturelle à pardonner, & de  
 la considération des enfans qu'il avoit

LIVRE VINGTIÈME; 355

eu de sa maîtresse, ne me paroïssoient que les moindres. » Je voudrois bien, « me dit ce Prince, que vous la vissiez, » pour voir ce qu'elle vous dira, & si » elle ne vous priera point d'intercéder pour elle auprès de moi ». Je suppliai très-instamment & très-sérieusement Sa Majesté de me dispenser & de la visite & de l'intercession. J'étois véritablement las de jouer si souvent un personnage toujours inutile, & je ne voulois pas achever de me perdre dans l'esprit de la Reine, auprès de laquelle, quoique j'eusse toujours appuyé ses intérêts contre sa rivale, on m'avoit fait passer pour un fourbe adroit, pour un espion flateur & venal de Henri. J'avois des preuves que ces discours avoient été soufflés aux oreilles de la reine depuis un mois. Je le dis au Roi. Je lui nommai trois personnes qui les avoient tenus, & je lui fis comprendre qu'il ne faudroit plus qu'une seule démarche, comme celle qu'il exigeoit de moi, pour m'ôter dans la suite tous les moyens de le servir auprès de cette Princesse, dans les occasions qu'il savoit bien n'être que trop fréquentes. Nous contestâmes

1605.

Henri & moi, mais je l'emportai à la fin, & je laissai un autre faire sa cour au Prince par des moyens infailibles, mais pour lesquels je n'avois jamais senti que de la répugnance. Si je pris encore quelque part au reste de cette affaire, ce fût pour empêcher que la conclusion n'en fût aussi honteuse pour Henri, que je prévoyois qu'elle alloit l'être.

Ce Prince ne manqua pas de courtisans, qui le servirent à son goût. Le manège de la cour se montra dans son plus beau jour. Aussi-tôt qu'on s'y apperçût que Henri ne pouvoit, ni se dégager de sa maîtresse, ni commander à la Reine, cette foule d'esclaves volontaires de tous les desirs & des passions du souverain, fut accommoder ses démarches, ses paroles, & jusqu'à l'air du visage, à cette disposition. Personne n'osoit contredire ni la Reine, ni la marquise. On ne faisoit que seindre l'un & l'autre auprès du Roi, suivant l'espece de commission qu'on avoit reçue de ce Prince. On ne servoit sa colere qu'à demi, afin d'avoir une justification toujours prête des deux côtés. Sigogne avoit été en-

Voyé de la part de Sa Majesté, me porter, au sujet de la Marquise, un ordre très-sévère, & conçu en des paroles extrêmement fortes. Il ne fit pas difficulté de m'en supprimer la moitié ; & ce qui est plus singulier, c'est que Henri le fut, me le dit lui-même, & ne s'en servit pas moins des mêmes personnes. Si la foiblesse fut poussée loin de la part de ce Prince, la flatterie le fut encore davantage de la part des courtisans. On n'a jamais mieux connu jusqu'à quel point elle est ingénieuse, & tout ensemble rampante, basse & misérable.

Personne ne fut trompé à la manière dont en usa Henri à l'égard de la marquise de Verneuil ; mais on ne laissa pas d'être surpris que la grâce qu'on lui accordoit, s'étendît jusque sur deux coupables, que la voix publique avoit déjà condamnés à la même punition que le maréchal de Biron. La peine ( 1 ) du comte d'Auvergne fut commuée en une prison perpétuelle à la Bastille, où il est vrai que cette fois

( 1 ) « Le Roi transfère en une prison per-  
pétuelle, cette peine, » partie en-  
dit Bassompierre, » considération de

1605. il eut le tems de s'ennuyer (2). Celle du pere de la Dame, en un exil dans ses terres; & pour elle, elle eut grace entiere (3), & même elle en dicta les conditions.

Ce procès ne pouvoit être terminé entre le Roi & sa Maîtresse, sans en

» madame d'Angou- (2) Il en sortit sous  
 » lême, qui en fit de le regne suivant. Il  
 » merveilleuses inf- avoit 71 ans, lors-  
 » tances; mais da- qu'en 1644, il épousa  
 » vantage, par une en secondes nocces,  
 » de Nar-  
 » nme cet-  
 » -ft morte  
 » seur, ne lui avoit, qu'en 1713, âgée de  
 » en mourant, recom- 92 ans, on a vu par  
 » mandé que M. le une espece de parado-  
 » comte d'Auvergne xe chronologique, une  
 » & M. le C. . . .  
 » qu'il ne . . . .  
 » qu'il fût . . . .  
 » eût fait . . . .  
 » homme, que celui » retenue, permit  
 » qui lui avoit laissé le » la Marquise de se re-  
 » royaume, lui avoit » tirer à Verneuil, &  
 » si affectionnément » sept mois s'étant  
 » recommandé ». T. » écoulés, sans que le  
 1. pag. 165. Mais ni » Procureur général  
 M. de Sully, ni Henri » eût trouvé aucune  
 IV, s'entretenant sur » preuve contre elle,  
 ce sujet avec son mi- » il la fit déclarer en-  
 nistre, ne disent un » tièrement innocen-  
 seul mot de ce motif. » te du crime dont

aire naître un autre entre ce Prince & la Reine, à qui cette nouvelle complaisance du Roi son époux, donnoit une belle matiere de crier & de s'emporter. Il fallut songer à l'appaiser, & le Roi fut encore bien me trouver en cette occasion. Toutes les autres peines ne furent que peu de chose, auprès de celle-là. Chaque moment, nouvelles paroles à justifier, nouvelles démarches à interpreter, nouveaux intérêts à concilier. La nuit y fut bientôt employée, aussi-bien que le jour. Le calme étoit-il rétabli, un orage survenoit aussi-tôt, qui remettoit tout au premier état. Je trouvai, à mon retour du Limousin, sur la fin de l'année, plus de brouillerie à Fontainebleau, qu'il n'y en avoit jamais eu. Que faire à un mal irrémédiable ? sinon, le déplorer & se taire ; c'est le parti que je pris. Je retirai même toutes les lettres

1605.

» elle avoit été accu- » quelles furent enté-  
 » sée. Il la dispensa, » rinées le 6 Septem-  
 » dit le Mercure fran- » bre ». Voyez le dé-  
 » çois, » de se présenter tail de tout ce procès  
 » à la cour du Parle- » dans M. de Thou, ann.  
 » ment, pour y faire 1605. Siri, *ibid.* pag.  
 » enregistrer ses let- » 299. & autres Histo-  
 » res d'abolition, les- » riens,

1605.

que le Roi m'avoit écrites à ce sujet, & je n'en laissai aucune entre les mains de mes Secrétaires, auxquels je ne fis plus part de tout ce qui me fut confié par le Roi dans tout ce tems-là, quelque instance qu'ils m'en fissent. J'arrachai une de ces lettres ; & des principales, des mains de l'un d'eux, que je trouvai qui commençoit à la lire, dans mon petit cabinet verd, où je l'avois envoyé me chercher des papiers. J'agis aujourd'hui dans le même esprit, d'ôter au public la connoissance de toutes ces tracasseries. Qu'y verroit-on au reste ; qu'une répétition inutile de rapports, de reproches, de jalousies, de desseins violens ? toutes choses dont je crois que le lecteur doit être présentement bien las.

De l'humeur dont étoit le comte d'Auvergne, on croit bien qu'il ne prit pas en gré le séjour de la Bastille, ni d'Enragues, le repos dont on le faisoit jouir malgré lui. On découvrit six mois après, que le comte d'Auvergne avoit concerté avec son beau-pere, qui apparemment trouva le secret de se faire jour jusque dans sa prison, les moyens de se sauver de la Bastille. L'a-



vis fut si bien appuyé par celui qui le  
lui donna, qui étoit un nommé le  
Cordier, que sur son rapport, le grand  
prevôt trouva effectivement dans le  
bois de Malesherbes, les cordes, les  
poulies & les autres engins, dont on  
devoit se servir pour cette évasion, &  
qu'il alla ensuite arrêter de nouveau  
d'Entragues, & lui faire subir un in-  
terrogatoire chez lui. Celui-ci préten-  
dit qu'il n'étoit pas obligé de répon-  
dre au grand prevôt. Il fallut l'y con-  
traindre par une commission spéciale,  
que Sa Majesté envoya du fond des  
provinces où elle étoit alors.

D'Entragues composa pendant ce  
tem<sup>s</sup> là, une espee de factum, écrit  
& signé de sa main, pour justifier ses  
procédés, & il crut en être quitte pour  
cela. Cette piece étoit bien digne de  
son auteur, par le tour adroit & spé-  
cieux dont il coloroit sa conduite,  
quoiqu'avec toute sa finesse, il eût  
pourtant échoué sur l'article principal  
qui étoit de donner l'explication des  
cordes & des machines cachées dans  
le bois de Malesherbes. Il se défen-  
dit beaucoup plus mal, lorsque malgré

l'interrogatoire. Il soutint opiniâtrement qu'on ne pouvoit lui prouver aucune mauvaise intention, dans ces cordes & dans ces poulies. Le grand Prevôt n'omit rien de ce qui étoit de sa charge. Il eut soin de séparer tout d'abord les domestiques de d'Entraques, avant qu'ils eussent pû rien concerter, ni entr'eux, ni avec leur maître. Mais malgré la colere que Henri fit éclater, on sent dans toute cette procédure, un air de faveur tout-à-fait propre à rassurer le coupable. Quoique le Cordier fournît tous les éclaircissemens nécessaires, & qu'il chargeât grièvement un nommé Giez; entr'autres, on aima mieux en croire cet accusé, sur la simple parole qu'il donna, de n'avoir connoissance de rien, & il ne fut pas même enfermé. J'envoyai de mon gouvernement où j'étois, pendant ce nouveau débat, des ordres à mon lieutenant de la Bastille, pour resserrer plus étroitement le comte d'Auvergne: c'est à quoi tout cela aboutit..

Mettons de suite la fin d'une autre:

affaire, commencée & presque achevée l'année précédente, c'est l'entiere réhabilitation des Jésuites. Ces Peres crurent qu'il y manqueroit toujours quelque chose; quelques témoignages qu'ils reçussent de la bienveillance de Sa Majesté, tant qu'on verroit subsister la (4) pyramide élevée sur le sol

(4) Cette pyramide *gné, tome 3. liv. 42.* ou pillier, d'environ *chapitre 4. Les Mss.* 20 pieds de hauteur, *R. vol. coté 9033.* où assez bien travaillée, se voit aussi la traduction françoise qui étoit placée vis-à-vis le palais, n'y ayant été faite en ce tems-là, que la rue entre deux. & dans quelques autres écrits. Au-dessus du piedestal, étoit gravé sur les quatre faces, dans autant de plaques de marbre noir, l'arrêt du Parlement, dont il a été fait mention ci-devant, à l'occasion du procès de Jean Châtel, avec des inscriptions, conçues dans les termes les plus flétrissans pour les Jésuites. Nous n'avons garde de rapporter ici ces inscriptions qui se sont conservées dans les *mémoires de la Ligue, tome 6. D'Aubi-*

*M. de Thou & 10*  
*Mercure françois,*  
qu'on peut encore consulter, sur la démolition de la pyramide, année 1605, convient avec M. de Sully, qu'il y avoit une espece de justice à biffer ces inscriptions, en rétablissant les Jésuites, ces deux articles se contredisant l'un l'autre; mais ils se marquent aussi qu'on se récria fortement sur la destruction du pillier, qui fut renversé

1605.

de la maison de Châtel. Sa Majesté pressée, priée, persécutée sur cet article, consentit à la fin qu'il fût remis

en plein jour au mois de Mai, par le lieutenant civil Miron, envoyé pour ce sujet par Sa Majesté, & l'on construisit une fontaine à la place. « Les lettres, dit P. Matthieu, t. 2. liv. 3. p. 683. en furent adressées à M. de ramide, au-dessus des inscriptions, on avoit commencé par celle de la Justice, ce qui étoit un pur effet du hasard, ou peut-être n'est point vrai du tout. L'estampe de cette pyramide ne fut que plus curieusement recherchée après cela, chez Jean

fu  
en répandant dans le plupart des inscrip-

glantes, sur tout celles, Mézerai & quelques autres Historiens qui se passa en cette occasion que pas non f

dre à voir  
verent avec  
té, qu'en abattant les testant pour ne haïr quatre figures représentées les quatre côtés des Jésuites. M. vertus qui étoient aux chr. & dogm. tom. 1. quatre coins de la p. pag. 30.

à la délibération de son conseil. Je croyois, & beaucoup d'autres pensoient comme moi, que ce n'étoit point traiter la société en ennemie, que de conclure à biffer seulement l'inscription, un peu forte à la vérité, dont cette pyramide étoit chargée; mais elle avoit su si bien gagner la plus grande partie de ceux qui composoient le conseil, qu'elle en obtint un arrêt tel qu'elle le demandoit.

1605.

Ce que je fis en cette occasion, ne me paroît pas mériter tout le poids de l'indignation des Jésuites; cependant ma perte parut dès-lors à ces Peres, & sur tout aux trois qui jouoient le plus grand rôle à la cour, importer si fort à la Religion, à la cause commune & à leur intérêt particulier, qu'il fut résolu qu'on y travailleroit avec beaucoup d'ardeur. Aux trois Jésuites fut associé pareil nombre des principaux Seigneurs de la cour, que je ne nommerai point non plus. Il ne fut besoin que de réveiller en eux de vieilles idées de Ligue, dont le nom étoit à la vérité pros crit à la cour; mais non pas l'esprit, ni la politique. Il ne leur fut pas difficile de grossir en

1605. peu de tems considérablement leur parti, en y faisant entrer tous ces courtisans voluptueux, dont on convenoit que c'étoit avec plus d'imprudence que d'injustice, que je censurois la vie molle & efféminée. En se rendant utiles à leurs associés, les Jésuites s'en servirent à leur tour si avantageusement pour eux-mêmes, qu'en fort peu de tems on leur vit fonder nombre de collèges dans plusieurs des principales villes du royaume, & y appliquer des revenus considérables.

Ils ne trouverent pourtant pas partout une égale facilité à réussir. Ceux de Troyes, par exemple, de Rheims & de Langres, ne reçurent pas favorablement les offres que la société leur fit de ses services. Il fallut avoir recours aux lettres de Sa Majesté. Les peres Cotton & Gauthier furent chargés de les demander au Roi, à qui, tant de requêtes l'une sur l'autre, ne laissoient pas de donner quelquefois à penser. Il leur répondit qu'il ne demandoit pas mieux que de les gratifier en tout, mais qu'il craignoit qu'à la fin ils ne compromissent l'autorité.

royale. Il leur cita pour exemple (5), Poitiers, où, malgré les mandemens 1605.

(5) Ce que dit ici l'Auteur, de la difficulté qu'eurent les Jésuites à se faire recevoir dans Poitiers, me surprend d'autant plus, que le Septenaire met nommément cette ville au nombre de celles qui demandèrent à avoir les Jésuites. *Fol. 438.* Mathieu compte vingt de ces villes, & n'y oublie pas Poitiers, parce que, dit-il, leurs collèges & écoliers étoient meilleurs que les autres. *Tom. 2. liv. 3. pag. 606. & 686.* Si je ne voyois nommés ici l'Evêque & les Trésoriers de France, je croirois que ce que M. de Sully appelle la ville, ou le plus grand nombre des bourgeois, ne comprend que les Calvinistes, qui en composoient peut-être en effet la plus grande partie. L'Evêque de cette ville, qui étoit en liaison particulière avec ce Ministre, comme il paroît par les lettres de l'un & de l'autre, rapportées dans nos mémoires, pouvoit bien lui-même, par politique, s'opposer à l'établissement des Jésuites, aussi-bien qu'un grand nombre des principaux habitans de la ville, même Catholiques, persuadés que par-là ils feroient leur cour au gouverneur de la province, quoiqu'il ne l'exigeât pas ouvertement. C'est par de pareils motifs qu'on agit trop souvent, & qu'à la honte & aux dépens de la Religion qu'on professe, on se conduit dans la vie. Ce soupçon, qui n'est pas sans fondement, peut aussi donner quelque jour, pour défendre, ou du moins pour justifier le pere Cot-

1605. qu'ils avoient obtenus de lui, depuis près de deux ans qu'ils travailloient à se faire recevoir dans cette ville, ils n'avoient pu venir à bout de rien, quoiqu'en même tems, elle fît instance pour la fondation d'un college royal. Le père Cotton repartit, que ce qui s'étoit passé à Poitiers, n'emportoit aucune conséquence pour les autres villes, parce qu'ils n'auroient pas le malheur de trouver par-tout dans leur chemin, des personnes aussi puissantes, aussi respectées dans la province, & aussi favorisées de Sa Majesté même, qu'ils en avoient trouvé dans l'affaire de Poitiers.

son, dans le démêlé mauvais, & que ces entre M. de Sully & Peres n'avoient réussi ce Pere, que l'Auteur qu'à mettre la division commence à rapporter. Il s'applique aussi à rapporter ces deux ou trois aux plaintes, que nos articles ont une liaison naturelle entre eux, & bas dans la bouche l'on peut encore y de ceux de Poitiers, joindre celui de l'op- que les Jésuites y ayant position de la ville de enfin été reçus, leur Metz à recevoir les Jé- college de bon qu'il suites dont il sera fait. étoit auparavant, étoit aussi mention. aussi-tôt devenu fort



Le Roi n'eut pas besoin de toute la pénétration avec laquelle il se piquoit quelquefois de connoître aux gestes seuls & à l'air du visage de ceux qui lui parloient, tout ce qu'ils avoient dans le cœur (6). Il répliqua au pere Cotton, qu'il entendoit de reste tout ce qu'il vouloit dire, mais qu'il étoit assuré que c'étoit une pure calomnie, fondée de la part du pere, sur des rapports qu'on lui avoit faits; parce que m'en ayant parlé à moi-même, loin d'avoir paru être dans les dispositions qu'il me supposoit, je l'avois assuré que je ne nuirois point à cette entreprise, & même que je l'appuierois. « Ah ! » ah ! fire, reprit le pere, Dieu me » garde d'offenser, fâcher, ni mal parler de ceux que vous aimez, & dont » vous croyez être si bien servi, je ne » cesserai jamais de les honorer & de » les servir moi-même; mais si votre » Majesté vouloit bien qu'on lui fît » connoître la vérité par de bonnes » preuves, rien ne seroit si facile que

1605.

(6) Mathieu a remarqué la même chose dans Henri IV. » Il » jugeoit, dit-il, des » actions & des paroles, sur la mine & sur les yeux. Tom. 2. liv. 4. p. 807.

1605.

» de lui justifier clairement, qu'il n'y a  
 » point de supposition dans tout ce  
 » que j'ai eu l'honneur de lui dire ». Le Roi lui demanda plus sérieusement encore, s'il étoit bien sûr de prouver ce qu'il venoit d'avancer; le Pere le confirma de nouveau. « Il é bien ! lui » dit le Roi, en le congédiant, j'y » aviserai ». Et il m'envoya chercher à l'heure même.

Arrivé aux Tuileries, Henri me prit par la main, & me mena dans l'orangerie, où en se promenant, il me demanda, comme sans dessein, où en étoit l'affaire du collège des Jésuites à Poitiers. Je lui répondis que je n'en favois rien, ne m'en étant point mêlé, pour les considérations que je lui avois marquées. « Regardez bien à ce » que vous dites, reprit ce Prince ; » car on m'a voulu persuader que » vous seul empêchez cet établisse- » ment ». Je lui assurai avec serment ; que directement, ni indirectement, je n'y avois pas fait la moindre opposition, que je n'avois pas même témoigné y avoir la moindre aversion. « Oh bien ! puisque cela est ainsi, me » dit Henri, ne faites semblant de :

» rien, & n'en parlez à personne », En rentrant dans le Louvre, il prit de même le pere Cotton en particulier, & lui dit : « or ça, mon Pere, » qui vous a fait tous ces beaux contes » touchant M. de Rosny? car cela est » entierement faux, comme je m'en » étois toujours bien douté ». Cela ne se trouvera point faux, fire, répondit le pere Cotton; & pour ne laisser aucun doute à Sa Majesté, sur la vérité de ces paroles, il l'appuya en ce moment, sur des lettres écrites par moi à l'évêque de Poitiers, aux trésoriers de France de cette ville, aux Sainte-Marthe & autres, sur lesquels je pouvois tout, dit-il, & à qui je mandois formellement de s'opposer à l'établissement de la Société; qu'il avoit vu ces lettres de ses propres yeux, entre les mains d'un homme plein d'honneur & de droiture, & qui les lui avoit fait lire. « Me feriez-vous bien » voir ces lettres, lui dit le Roi? Oui, » fire, reprit le Jésuite, quand il vous » plaira ». Sa Majesté, qui avoit balancé jusques-là entre le Pere & moi, ne put s'empêcher cette fois de le croire à mon préjudice. « Je parlerai de

1605.

Geoffroy  
de S. Belin,  
évêque de  
Poitiers.

1605. » main à vous ; lui dit ce Prince , &  
 » je vous donnerai tous les ordres qui  
 » vous seront nécessaires ».

Je retournai encore le lendemain matin aux Tuileries , sur les huit heures, Sa Majesté me l'ayant envoyé dire de fort grand matin. Elle me parla des dépêches ordinaires, & des affaires courantes, puis elle me mena, comme la veille, dans l'orangerie, où je devinai, seulement à l'air de son visage, une partie de ce qu'elle alloit me dire. « Vous savez, me dit ce Prince, combien je vous aime ; mais vous savez aussi combien j'aime la vérité, & je hais le déguisement. Vous en avez eu avec moi ; & quoi- que je ne vous cache aucun de mes secrets, vous avez usé de dissimulation dans ce que je vous ai demandé au sujet des Jésuites. Ce n'est pas que je m'offense de la chose en soi ; comme ils ne vous témoignent pas beaucoup d'amitié, je ne m'étonne point que vous ne soyez pas le sollicitateur de leurs affaires ; mais je suis fâché de voir que vous ne m'en avez pas parlé franchement, vous qui faites profession d'être vrai & sincère.

J'écoutois le Roi sans rien dire, par un effet de ma surprise. « Voilà, » 1605, » sire, lui dis-je enfin, la plus grande » imposture du monde. Je ne vous de- » mande d'autre grace, que d'en pour- » suivre l'éclaircissement jusqu'au bout. » Si l'accusation des Jésuites se trouve » véritable, usez en mon endroit de » toutes les punitions qu'il vous plai- » ra, je ne m'en plaindrai point; mais » aussi si elle est fausse, permettez- » moi, sire, je vous en supplie très- » humblement, que je m'en fasse une » justice exemplaire, afin de prévenir » dans la suite, tout autre dessein sem- » blable à celui là; parce que s'il fal- » loit que je ne fusse continuellement » occupé qu'à faire des apologies pour » ma défense, il ne me seroit plus pos- » sible de vaquer à toutes les affaires » de l'état, dont le nombre & le » poids passent déjà ma portée. Quoi! » interrompit ce Prince, vous n'avez » rien écrit contre les Jésuites & leur » collège à qui que ce soit, ni de près, » ni de loin? Rafraîchissez votre mé- » moire, ajouta-t-il, afin de ne vous » engager à rien soutenir, dont le con- » traire puisse être prouvé. Non, sire,

1605.

» répliquai-je, je vous le jure sur mon  
 » Dieu. & mon salut. Comment! pour-  
 » suivit le Roi, avec une véritable in-  
 » dignation, voilà de malins esprits,  
 » & qui ne peuvent se lasser d'envier  
 » la vertu, & de nuire à ceux qui me  
 » servent bien. Laissez-moi faire, je  
 » veux approfondir cette menée, &  
 » en découvrir la source & les au-  
 » teurs».

Il me quitta pour s'en aller à la messe aux capucins, où il savoit qu'il trouveroit le pere Cotton. Il l'appela; & l'ayant encore mis sur la question des jours précédens, il lui demanda où étoient les lettres qu'il lui avoit dit avoir vues. « Elles sont, sire, lui » dit le pere, entre les mains d'une » personne d'honneur, & je garantis » la vérité de ce que cette personne » m'en a dit, comme de ce qu'elle » m'en a montré. C'est assez, reprit Sa » Majesté, mais allez me les chercher, » afin que je les voie. Je connois son » écriture & son seing, comme le mien » propre, ayant reçu plus de deux mil- » le lettres de lui en ma vie ». Le Pere se sentit embarrassé d'un ordre qui venoit si mal-à-propos. Il chercha à l'é-

Juder, en prenant Sa Majesté à témoin de sa bonne foi & de son aversion pour le mensonge. « Je veux bien vous » croire, lui dit ce Prince; mais je » veux aussi le faire croire aux autres, » en leur présentant les lettres: ainsi, » ne manquez pas, poursuivit-il, en » prenant un ton tranchant, de me les » apporter; car, encore une fois, je » veux les voir, pour convaincre de » malice & de fraude ceux qui le mériteront. Allez, & revenez aussi-tôt.

Il n'y avoit rien à répliquer à tout cela. Le Pere salua Sa Majesté, & s'éloigna. Mais le Roi l'attendit inutilement tout le reste du jour, dont ils s'excusa le lendemain matin, sur l'absence de la personne dépositaire des lettres; mais il falloit trouver une autre excuse, qui coûtoit bien davantage au pere, sur ce qu'il revenoit sans les apporter. Il dit au Roi qu'un malheur avoit voulu que le valet de chambre de ce Seigneur eût jetté au feu les lettres, avec d'autres papiers. Au défaut de lettres, il apporta mille nouvelles assurances, mais le Roi n'étoit plus d'humeur à se payer de cette monnoie, » Comment! dit-il, en l'in-

1605. » interrompant avec colere, on a brûlé ces lettres ? Cela n'est pas croyable. Et comme il vit que le pere Cotton, qui sentoit bien que cette affaire n'étoit plus pour en demeurer-là, ne faisoit que biaiser dans ses réponses, & sembloit demander qu'on ne parlât plus de tout ce qui s'étoit passé, il le quitta brusquement. » Vous ne savez pas Rosny, me dit ce Prince, en se rapprochant de moi, & me tirant à quartier, » vos lettres ont été brûlées.

Je revenois trouver Sa Majesté, pour lui proposer de mon côté un expédient, qui m'avoit paru propre à fermer la bouche à mon accusateur. C'étoit d'engager le Roi à écrire à l'évêque de Poitiers, & aux Officiers de cette ville, pour se faire représenter toutes les lettres qu'ils avoient reçues de moi, & de leur écrire moi-même, de la maniere la moins suspecte. J'apportoïs avec moi tous ces originaux de lettres, auxquels Sa Majesté ne trouva rien à changer. Elle fit écrire incontinent celles qui étoient en son nom ; & enfermant les unes & les autres dans un même



même paquet , elle en chargea le  
courier Constant. L'évêque & les offi-  
ciers de ville firent partir le fleur de  
la Parisiere , afin qu'il satisfît Sa Ma-  
jesté sur tout ce qu'elle désiroit sça-  
voir. La Parisiere attesta à mon sujet ,  
au nom de tous ses concitoyens , qu'ils  
avoient regardé les lettres que je leur  
avois écrites , comme remplies de  
dispositions favorables pour les Jé-  
suites , & il présenta au Roi toutes  
celles qu'on avoit pu ramasser.

Parmi un assez grand nombre, où il  
n'étoit question que des affaires de la  
province, il s'en trouva quatre, dans  
lesquelles il étoit parlé des Jésuites.  
Trois de ces lettres, adressées à Sain-  
te Marthe, Lieutenant Général, & à  
son frere séparément , & au Bureau  
des Finances , étoient copiées toutes  
trois les unes sur les autres, & voici  
ce qu'on y lisoit , à la suite d'un autre  
détail : » Quant à ce qui est du col-  
» lége des Jésuites , je ne sçais pas  
» pourquoi vous vous y rendez si diffi-  
» ciles , & pourquoi vous réitérez si  
» souvent vos instances pour ce collé-  
» ge royal , dont vous m'avez écrit ,  
» puisque vous connoissez , comme je

1605. » vous l'ai mandé plusieurs fois par le  
 » sieur de la Parisiere, que vous n'ob-  
 » tiendrez jamais du Roi les moyens  
 » nécessaires pour le dernier, & qu'il  
 » veut absolument l'autre. C'est donc  
 » à vous à user de prudence, & à faire  
 » de bonne grace, afin qu'on vous en  
 » sçache gré, ce qu'aussi - bien vous  
 » ferez à la fin, malgré vos inten-  
 » tions. Ne songez seulement qu'à éta-  
 » blir de tels réglemens, en les rece-  
 » vant, qu'ils ne puissent troubler le  
 » repos de la ville, ni de la province,  
 » ni altérer l'union & la bonne corres-  
 » pondance qui se voit entre ceux des  
 » deux religions, afin que le Roi soit  
 » également bien servi de tous.

La quatrieme de ces lettres, adres-  
 sée à M. l'évêque de Poitiers, a quel-  
 que chose encore de plus fort. Quel-  
 ques affaires & quelques complimens  
 remplissent le commencement, à la  
 suite desquels le Roi lut ces parôles :  
 » Quant aux Jésuites, je me suis tou-  
 » jours bien douté qu'ils ne trouve-  
 » roient pas tant de gens affectionnés  
 » & charitables en effet, comme en  
 » paroles. Pour mon égard, si la pro-  
 » vince les désire, & qu'ils soient ré-

» folus d'y vivre doucement , fans  
» aigrir les efprits , & empêcher la  
» bonne intelligence des deux reli-  
» gions , je ferai bien-aife de les voir  
» en mon gouvernement , & je les fa-  
» voriferai dans tout ce que je pour-  
» rai ; mais s'ils y apportotent de la  
» divifion , altération & défiance , j'ai-  
» merois beaucoup mieux qu'ils ful-  
» sent ailleurs.

Le courier du Roi , en repaffant à Paris , où il ne trouva plus Sa Majefté , qui venoit de partir pour Fontainebleau , me laiffa la réponfe particuliere que M. l'évêque de Poitiers faisoit à la lettre que je lui avois écrite. Voici ce qu'elle contenoit. Que le pere Mouffy Jéfuite , étoit venu lui apporter une lettre de la part du pere Cotton , dans laquelle ce pere paroît le prévenir fur certaines lettres prétendues écrites par moi à lui évêque , contre l'établiffement & l'honneur de la Société , & fur des plaintes que ce pere les croyant vraies , a faites contre moi à Sa Majefté ; qu'à la lecture de cette lettre , il avoit fait convenir le pere Mouffy , que fon confrere avoit eu grand tort de croire une chofe de

1605.

cette conséquence si légèrement, &  
plus grand tort encore de l'écrire, &  
de la porter aux oreilles du Roi; que

chant; qu'il s'est chargé de déromper  
le pere Cotton, en lui faisant part de  
ce qu'il avoit vu.

L'évêque de Poitiers, qui croit bon-  
nement l'existence de cette lettre ima-  
ginaire d'accusation contre moi, que  
le pere Cotton lui mandoit qui lui  
étoit venue de Poitiers, & qui est per-  
suadé apparemment; que c'est me ren-  
dre service, aussi-bien qu'à lui, que  
de travailler à découvrir quel en est  
l'auteur, me mande qu'il y va donner  
tous ses soins, & qu'on lui a déjà dit  
le jour précédent, qu'elle est signée  
Guillaume; mais que personne ne pou-  
voit mieux le sçavoir que le pere Cot-  
ton lui-même, parce que quoiqu'il lui  
mandé encore que c'est lui pere Cot-  
ton qui a jetté cette lettre au feu, il  
ne doit pas avoir oublié qu'elle en  
étoit la souscription. La lettre de cet  
évêque est datée du 23 Mars 1605.  
Je la fis voir à Sillery, qui partoît

1. What is the purpose of the study?

[illegible]

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions, including sales, purchases, and expenses. It emphasizes that proper record-keeping is essential for determining the correct amount of tax liability.

2. The second part of the document addresses the issue of deductions. It explains that certain expenses are deductible from gross income, and it provides a list of allowable deductions. It also discusses the limitations on deductions and the requirements for substantiating them.

3. The third part of the document covers the calculation of taxable income. It shows how to start with gross income, subtract allowable deductions, and arrive at the final taxable income figure. It also discusses the impact of tax credits on the final tax liability.

4. The fourth part of the document discusses the payment of taxes. It explains the different methods of payment, including direct payment to the IRS, and it discusses the consequences of failing to pay taxes on time.

5. The fifth part of the document discusses the filing of tax returns. It explains the different types of returns and the deadlines for filing them. It also discusses the consequences of failing to file a return on time.

6. The sixth part of the document discusses the audit process. It explains the reasons for an audit and the steps involved in the audit process. It also discusses the rights of the taxpayer during an audit.

7. The seventh part of the document discusses the appeals process. It explains the steps for appealing a tax assessment and the different levels of appeal.

8. The eighth part of the document discusses the collection of taxes. It explains the different methods of collection, including wage garnishment and bank levies, and it discusses the consequences of failing to pay taxes.

9. The ninth part of the document discusses the penalties for non-compliance. It explains the different types of penalties, including failure to file, failure to pay, and accuracy-related penalties.

10. The tenth part of the document discusses the importance of seeking professional advice. It explains that tax law is complex and that it is often best to consult with a tax professional to ensure that all requirements are met.

1605.

qu'ils cherchassent à me faire prendre le même parti de la modération qu'ils avoient conseillé au pere Cotton :  
 » Ne cherchant, dit-il, qu'à éloigner  
 » toute occasion de mésintelligence  
 » entre mes bons serviteurs dans les  
 » affaires, tant politiques qu'ecclésiastiques ». Il leur permit, s'ils ne pouvoient réussir autrement à nous réconcilier, de rejeter sur lui-même une partie du tort.

Je me rendis de bonne grace à un raccommodement. Après que les deux agens m'eurent assuré que le pere Cotton n'avoit eu aucune volonté de m'offenser, ils me prièrent de permettre que ce pere vint m'en assurer lui-même, en me baisant la main. J'y consentis encore, & ils me l'amenerent dès le lendemain. Ce pere me dit qu'il étoit bien vrai qu'il s'étoit plaint d'avoir un ennemi secret dans l'affaire du collège de Poitiers, mais qu'il avoit été bien éloigné de penser que ce fût moi ; cependant que Sa Majesté l'avoit compris ainsi, & me l'avoit fait entendre de même ; ainsi qu'il n'y avoit qu'un simple mal-entendu dans cette



1605.

née précédente, en m'envoyant sa  
*Plainte apologétique des Jésuites, au*  
 roi (7). Je lui dis dans ma réponse,  
 que me sentant assez de force pour ai-  
 mer jusqu'à mes ennemis, la Société  
 pouvoit juger à plus forte raison, ce  
 que je sentoiois pour elle, lorsqu'elle se  
 disoit de mes amis. Je lui rendis com-  
 plimens pour complimens, souhaits  
 pour souhaits, & même Livre pour Li-  
 vre, car je lui envoyai le Voyage de  
 Jérusalem, pour celui de Lorette.

Si quelqu'un doute de la sincérité  
 de cette disposition des Jésuites à mon-  
 égard, qu'il attende un moment, il  
 sçaura à quoi s'en tenir. Je ne veux  
 rien omettre des circonstances du fait  
 que je vais rapporter, parce que je  
 crois qu'elles n'ennuyeron point, re-  
 gardant deux personnes aussi connues  
 à la cour, que le duc d'Epéron &  
 Grillon (8), Mestre de Camp du Ré-  
 giment des Gardes.

(7) C'est le dernier de Crillon, ou Gril-  
 des ouvrages de ce lon, Gentilhomme  
 pere, contre Antoine avignonnois, égale-  
 Arnaud. Il écrit ment connu par son  
 beaucoup, & avec as- caractere singulier, &  
 assez de succès, en fa- par une intrépidité,  
 veur de la Société. qui lui fit donner le

(8) Louis Bertou nom de l'Homme sans :



London, 18th Dec 1891

6. I have been very busy since we  
discovered that the court is looking for  
some property that we have. I have  
been working very hard to get it back.

100

1635.

hai, après une petite aventure qui nous arriva à tous deux au siège de Charboniere, pendant la guerre de Savoye. Grillon avoit été logé à Aiguebelle, petite ville au pied du fort, où il commandoit nos gens de pied, & venoit souvent visiter le quartier de l'artillerie où j'étois. Il se trouva un jour à côté de moi dans un pré, d'où j'observois un ravelin que je voulois faire battre, & où nous étions moi &

» dit: qu'il ne falloit	» de la raillerie. Il
» pas croire	»
» ment tout	»
» rapportoit	»
» nemis ; mais que	» ior aier combattre ;
» quand les avis se-	» & serrant le duc de
» roient véritables, il	» Guise par le bras,
» valoit bien mieux	» lui dit en blasphé-
» mourir les armes à	» mant, car il com-
» la main, que de	» mençoit tous ses dis-
» survivre à la perte	» cours par des ser-
» de cette place. Le	» mens horribles :
» duc de Guise, ne	» Jeune homme, ne se
» pouvant le détour-	» joue jamais à fonder
» ner de sa résolution,	» le cœur d'un homme
» sort avec lui de la	» de bien. Par la mort !
» chambre ; mais	» si tu m'avois trouvé
» comme il fut au	» foible, je te donne-
» milieu du degré,	» rois de mon poi-
» ne pouvant plus se	» gnard dans le cœur.
» contenir, le rire lui	» & se retira sans lui rien
» échappa, & alors	» dire davantage. pag.
» Grillon s'aperçut	» 176,

ceux qui m'accompagnoient, à la portée d'une batterie, dont les décharges commencerent à devenir si vives & si fréquentes, que pour ne pas risquer inutilement tant de vies, je voulus remettre ce qui me restoit à faire, à un tems moins clair. « Quoi! mor-  
» bieu, mon grand-maître, me dit Grillon de l'air & du ton que chacun fait, » craignez-vous les arquebuses des en la compagnie de Grillon?  
» Arnidieu! puisque je suis ici, elles n'oseront approcher. Allons, allons  
» jusqu'à ces arbres que je vois à deux cens pas d'ici, nous reconnoîtrons  
» de là plus aisément. Hé bien! allons, lui répondis-je en riant; nous  
» jouons à qui se montrera le plus fou;  
» mais vous êtes le plus vieux des deux, je veux faire voir aussi que  
» vous êtes le plus sage ». J'aurois peut être mieux fait de ne faire aucune attention à ses paroles. Je le pris par la main, & le menai si loin encore au-delà de ces arbres qu'il avoit montrés, que le plomb commença à siffler d'une étrange maniere à nos oreilles. « Ar-  
» nidieu! dit Grillon, ces coquins-  
» là n'ont point d'égard au bâton de

a.605.

» grand-maître, ni à la croix du Saint-  
 » Esprit, & pourroient bien nous es-  
 » tropier. Gagnons cette rangée d'ar-  
 » bres & ces haies qui nous mettront  
 » plutôt à couvert ; car, par la cor-  
 » bieu ! je vois bien que vous êtes un  
 » bon compagnon, & digne d'être  
 » grand-maître. Je veux être toute ma  
 » vie votre serviteur, & que nous fas-  
 » sions une amitié inviolable. Ne me  
 » le promettez-vous pas » ? Je mis  
 ma main dans la sienne, qu'il me ten-  
 doit en signe d'union ; & il y fut si fi-  
 dele depuis ce moment-là, qu'il n'a-  
 voit jamais tant rendu à personne,  
 pas même, disoit-on, au Roi ; & il  
 ne pouvoit se taire sur l'aventure qui  
 y avoit donné lieu.

On a vu aussi comment j'avois ré-  
 gagné l'amitié du duc d'Epemon. Il  
 vint me prier au commencement de  
 l'année, de lui faire délivrer en argent  
 comptant ses appointemens & états de  
 colonel du régiment des gardes. Je  
 voulus lui faire comprendre qu'il étoit  
 payé de tout ce qui pouvoit lui appar-  
 tenir, dans la solde de ce régiment ;  
 que ce qu'il exigeoit de plus, n'étoit  
 qu'une possession sans titre, ou plutôt

une usurpation qu'il avoit faite pendant sa faveur auprès de Henri III. 1605.

(C'est une découverte que je venois de faire), & que j'étois résolu de la lui retrancher dans la suite, à moins qu'il ne m'apportât un ordre du Roi, qui lui accordoit ce supplément par forme de gratification. D'Epéron se piqua de ce discours, & en porta ses plaintes au Roi, à qui il voulut faire croire que j'étois devenu son ennemi. Pour le détromper, Sa Majesté lui rappella le conseil tenu à Blois, où je m'étois opposé à l'avis de M. le comte de Soissons, qui vouloit qu'on le fît arrêter avec le maréchal de Biron. Cette particularité, que d'Epéron n'avoit jamais sue, fit un grand effet sur son esprit. « M'assurez-vous, sire, dit-il, » au Roi, que M. Rosny m'a rendu » ce bon office? Oui, lui répondit ce » Prince, je vous en assure, & vous » pouvez me croire, car je ne suis pas » menteur, sur-tout dans les choses » de conséquence.

D'Epéron partit le jour même de Fontainebleau pour venir à Paris, en sarrosse de relais, devant en trouver

1605;

féjour en Provence, on lui-fit entendre que par ces-deux raisons, Sa Majesté souhaitoit qu'il prît récompense de sa charge; & lui promettoit de lui en faire trouver un bon prix.

Grillon, singulier & fantasque; comme personne ne l'a jamais été, & déjà un peu frappé d'aliénation d'esprit, ne fit que branler la tête, sans rien répondre, les trois premières fois qu'on lui proposa l'intention du Roi. Il s'imagina ensuite que c'étoit peut-être moi-même, que Sa Majesté avoit en vue pour succéder à son emploi, & il me le demanda, en me faisant beaucoup d'offres de service, dans une visite d'adieu qu'il vint me rendre. J'eus de la peine à lui ôter cette idée de la tête. Je fus obligé de lui dire que je ne l'accepterois pas, quand on me la donneroit pour rien. « Quoi donc ! » répartit-il aussitôt, vous n'estimez pas la charge de Grillon digne de vous ? Arnidieu ! mon grand-maitre, vous êtes un glorieux; ayant passé par mes mains; elle est digne du plus hupé de tous les courtisans. Je fais bien, lui répliquai-je, qu'un Grillon vaut mille Rosny; mais d'au-

» très raisons m'empêchent d'y pen-  
 » ser. Oh bien ! c'est assez, dit-il », De  
 lui-même il s'engagea à ne s'en défaire,  
 que lorsque je le lui conseillerois, &  
 qu'en des mains qui me seroient agréa-  
 bles; & il ne fit plus que se moquer  
 de toutes les propositions que de là  
 en avant on vint lui faire à ce sujet.

Le Roi fut obligé de lui parler lui-  
 même. Il l'envoya chercher, & ne fit  
 que lui répéter les mêmes choses, sur  
 l'incompatibilité de sa charge avec le  
 séjour qu'il vouloit faire dans son pays  
 natal, excepté qu'il y ajouta mille cho-  
 ses obligeantes & polies, sur la valeur  
 & les bons services de Grillon. » A  
 » ce que je vois, Sire, répondit Gril-  
 » lon, vous voulez que je me retire de  
 » votre service; & que je devienne  
 » tout Papault; car, comme vous sça-  
 » vez, je suis né sujet du Pape. Ah !  
 » non, Grillon, reprit Sa Majesté, ce  
 » n'est pas là mon intention » ; & elle  
 revint encore à de nouvelles rai-  
 sons, tirées de la nature de l'emploi  
 de Grillon. » C'est donc à bon escient,  
 » Sire, lui dit encore Grillon, que  
 » vous voulez que je me dé fasse de

1605.

» ma charge; & moi, arnibieu! parce  
 » que vous le voulez, je ne le veux  
 » pas, du moins que pour celui à qui  
 » j'en ai parlé.

Ces paroles n'étoient pas d'un esprit bien sensé. Il se retira tout en colere. Le Roi, qui connoissoit son humeur, n'en fit que rire; il prit même la résolution de ne plus lui en parler, tant ce Prince étoit éloigné de tout ce qui pouvoit avoir l'air de violence, à l'égard de ceux qui l'avoient bien servi. Mais ayant conté la boutade de Grillon devant Roquelaure, Zamer, Piles, Fortia, & quelques autres capitaines du régiment des Gardes, quelqu'un dit qu'il n'y avoit que deux moyens de rendre Grillon traitable, d'y employer d'Epernon, & de lui dire que c'étoit pour moi & en mon nom qu'on lui demandoit sa charge. Le Roi dit, que ce ne seroit jamais à la priere du duc d'Epernon, qu'il disposeroit de la mestre-de-camp; que je ne lui ferois pas non plus plaisir de la prendre; mais qu'il croyoit que je ne lui refuserois pas de prier Grillon, de la céder au sujet qu'il avoit en vue. Sa



Majesté ne le nomma point. Elle ajouta seulement , qu'il en étoit aussi digne par sa capacité , qu'en état par ses richesses , de donner une bonne récompense à Grillon , & de tenir tête à d'Epéron. Henri s'adressant ensuite à Piles , à Fortia & à Zamet , leur dit de venir me faire cette ouverture , comme d'une chose qui lui seroit fort agréable , & sans me dire qu'ils avoient eu ordre de ce Prince de m'en parler,

Je ne répondis d'abord 'rien autre chose à ces messieurs , sinon que j'avois des raisons de ne point me mêler de cette affaire ; & comme ils me pressoient de les leur dire , je leur appris , avec ma sincérité ordinaire , la parole qui me lioit avec le duc d'Epéron , & qui étoit , pour ainsi dire , le gage de notre réconciliation. Lorsqu'on rapporta ces paroles au Roi , il se sentit atteint , comme il me l'a dit depuis , d'un si violent mouvement de colere , qu'il ne se souvenoit pas , disoit-il , de m'avoir jamais tant voulu de mal. On en trouveroit , sans doute , le sujet bien léger , si je ne disois pas en même tems , que ce fut dans cette année , &

1605. précisément dans ce tems-là, que mes ennemis venoient de frapper contre moi le plus grand coup qu'ils m'ayent jamais porté, & qui me mit véritable-  
 ou du  
 où j'ai

d'abord voulu venir. Libelles, lettres, avis, discours empoisonnés, calomnies atroces, tout ce que l'envie peut suggérer de plus injurieux & de plus noir, venoit d'être mis en usage, & l'étoit encore tous les jours contre moi. Je particulariserai tout cela dans un moment ; il suffit pour le présent, de dire que le poison avoit été si habilement & si subtilement apprêté, que quoique prévenu de long tems contre la méchanceté de mes envieux, le Roi n'avoit pu s'empêcher d'y prêter l'oreille, d'où il étoit à la fin passé jusques dans son cœur.

Je n'employerai point ici le style ordinaire de ceux qui ont passé par de semblables épreuves. Lorsqu'ils se recrient avec tant de véhémence contre l'injustice & l'ingratitude des Princes à leur égard, je trouve que toute cette déclamation marque en eux bien de

la vanité, ou bien peu de connoissance du cœur humain. Pour qu'aucun des coups qu'on porte contre les ab- sens, ne soit perdu, il suffit d'avoir trouvé le moyen de l'ouvrir à la dé- fiance; & cette défiance, par com- bien de raisons ne se trouve-t-elle pas justifiée dans l'esprit de ceux qui ayant tout à conduire, ont aussi tout à prévoir & à craindre, Combien d'ap- parences de fidélité si bien colorées, que la vérité n'a, pour ainsi dire, pres- que point d'autres faces sous lesquel- les elle puisse se montrer, aux Rois sur-tout, auxquels on diroit qu'elle se plaît à se rendre méconnoissable? Mais combien d'ailleurs de Ministres vraiment affectionnés, devenus traî- tres? A toutes ces considérations, se joignoit de la part de Henri, une vue trop curieuse & trop active sur tout ce qui pouvoit être, soit pour le tems présent, soit pour l'avenir, de quelque danger pour l'état; & de la mienne, peu d'empressement à diminuer ses soupçons; ce qui étoit moins un ef- fet d'indifférence, que du témoigna- ge d'une conscience nette & irrépro- chable. On ne sera plus si surpris que

1605.

leur bon , ni dans leur mauvais-sens. Il faut bien que rien ne coûte à l'en-vie , puisqu'elle se force jusqu'à louer. Non-seulement elle loue ceux qu'in-térieurement elle abhorre ; mais elle donneroit encore là-dessus des leçons

Ils durent bien s'applaudir du dernier trait qu'ils m'a-voient gardé , lorsqu'ils virent qu'ils n'avoient tempéré les bouillons de colere du Roi , qu'en y mêlant ceux de l'inquiétude , de la jalousie & de l'ap-préhension. Ce qu'ils reconnurent , en lui entendant dire , que si je me livrois à l'ambition d'être chef de par-ti , j'avois tant de gens à moi , que j'é-tois capable de causer plus de mal à l'état , que n'avoit fait l'Amiral de Coligny. Ils crurent qu'il ne falloit plus que laisser fermenter ces noires idées , & prirent congé du Prince , après lui avoir ainsi enfoncé la pointe jusques dans le fond du cœur. Dans cette situation , Henri ne fut plus ca-pable de secret , ni de ménagement. Il parla publiquement de moi , comme d'un rebelle , & toute la cour se trouva incontinent

incontinent remplie du bruit de ma disgrâce, & de ma ruine prochaine.

1605.

J'y avois aussi mes partisans & mes amis, qui long-tems avant que la chose en vînt à ce point, m'avoient averti de tout ce qui se tramoit contre moi entre mes ennemis, & de ce qui se disoit de la part du Roi. Je ne sçavois si le plus court n'étoit pas d'agir comme j'avois déjà fait, dans mille petites occasions semblables, où de lui-même Henri étoit revenu de ses soupçons à sa maniere naturelle de penser sur mon chapitre. C'est un triste emploi pour l'innocence, que d'avoir sans cesse à se produire & à se préconiser elle-même. Un homme qui croit devoir toute son élévation à la vertu, a honte d'être obligé de lui associer tout autre moyen indigne d'elle, cependant il éprouve en mille occasions, que si le hasard & l'industrie ne prêtent pas la main à la vertu, elle n'a point toute seule assez de force pour le sauver de la haine, & même du mépris public. Je me déterminai à la fin sur tant d'avis réitérés, à écrire une lettre au Roi. Sa Majesté ne s'étoit encore fixée,

1605. par un séjour un peu long, dans l'une de ses maisons. Elle avoit consumé les mois de Janvier & de Février, en voyages & en séjours de longue durée, à Saint-Germain, où alloit voir ses enfans, & à Monceaux, & actuellement, c'est-à-dire, le treize Mars, qui est la date de ma lettre, elle étoit à Chantilly. Je ne transcris point ici cette Lettre, parce que je n'ai aucune tache de crime à effacer, & que n'ayant même aucun fait particulier à justifier, elle ne renferme que des assurances générales d'innocence, & des raisons tout-à-fait simples; mais qui devoient n'en être que plus convaincantes.

Je faisois observer à Sa Majesté que pendant vingt-deux ans, sur trente-trois qu'il y avoit que j'étois à son service, n'ayant presque rien reçu d'elle, quoique j'y eusse fait d'assez grandes dépenses, & n'ayant jamais voulu m'en séparer, lors de l'épuisement où je m'étois mis, & de la raison d'un honnête établissement ailleurs, auroient pu du-moins colorer cet abandon; il n'étoit pas croyable que je voulusse le faire aujourd'hui.

que je m'en voyois si généreusement récompensé ; que ma fortune ne pouvoit plus faire autre chose que croître, & lorsque tant de bienfaits que je recevois de mon Roi chaque année, d'une maniere toute gratuite, ne m'attachoient pas moins à sa personne, que mes charges & mes emplois ; qu'il n'étoit pas croyable, dis-je, que je voulusse m'exposer à me voir ôter une partie de tout cela, par la même main qui m'en avoit comblé, & le reste, par les revers de la fortune ; que je défiois tous mes ennemis d'alléguer contre moi aucun corps de délit, que je ne fisse évanouir d'une seule parole, dès que Sa Majesté voudroit bien me le communiquer ; que tout se réduisoit à de pures possibilités, sur lesquelles elle étoit trop judicieuse, pour condamner personne, sous quelques couleurs de supposition, de vrai-semblance, d'imputation, de calomnie, & même de louange, qu'on les lui présentât ; que laissant tout cela à part, je la priois de ne se rendre qu'aux preuves qu'on lui fourniroit ; que j'attendois là sans crainte mes ennemis, & me soumettois sans répugnance

1605.

1605.

ce à toute la rigueur de la loi, & tous les effets de sa colere, s'ils pouvoient par ce moyen, me rendre le moins du monde coupable ; très-sûr que si dans le grand nombre d'emplois que j'exerçois, il se trouvoit un seul reproche, qu'on pût me faire avec quelque fondement, ce ne seroit en rien de ce qui peut intéresser l'honneur & la fidélité ; mais tout au plus en ce qui tombe sur l'insuffisance ou le défaut de lumieres ; que sur ce dernier point, sans que Sa Majesté prononçât, elle n'avoit qu'à me dire un seul mot, pour me faire tout résigner entre ses mains, parce que je préférois l'obscurité d'une vie privée, avec la conservation de ses bonnes graces, à l'éclat des dignités les plus recherchées, si le malheur d'encourir sa haine y étoit attaché.

Il me fut aisé de comprendre, par la réponse que fit Sa Majesté à cette lettre, qu'on ne m'avoit pas donné un faux avis. Le terme d'*ami* y étoit retranché, & avoit fait place à celui de *mon cousin*. Elle n'étoit point écrite de sa main, quoique courte. Il y regnoit un air de circonspection & de réserve.



qui ne lui étoit pas ordinaire ; nul mot de consolation ; le Roi se contentoit de m'y marquer d'une manière succincte & froide, que je n'avois rien à faire que de laisser parler le monde, & continuer à le bien servir. Je seignis pourtant d'en être satisfait, & après avoir fait ce que je devois, mon innocence me persuada que je devois m'abstenir de tout air trop empressé. J'attendis que Sa Majesté voulût bien m'en parler, & je continuai à agir comme à l'ordinaire.

Le Roi quitta Chantilly au bout de six ou sept jours, parce que sa présence étoit nécessaire à Paris. Il commençoit à prendre du goût pour cette maison, d'où il m'avoit encore mandé, qu'il se portoit au mieux, comme je le connoïtrois à son visage ; qu'il y mangeoit & dormoit bien, ne se levant qu'à sept heures, quoi qu'il se couchât à dix ou onze. Je m'attendois du moins, qu'il me parleroit de ma lettre, lorsqu'il seroit venu à Paris, cependant il ne m'en ouvrit pas la bouche, quoiqu'il y séjourât huit jours entiers, & que pendant ces huit jours, je l'entretinsse quatre matinées de suite sur toutes sortes d'affaires, en nous pro-

1605.

menant dans les Tuileries, en présence, à la vérité, de Villeroy & de Sillery. Il nous donna ses avis & ses ordres, sur tout ce qui lui fut proposé, & il prit ensuite le chemin de Fontainebleau, où il tint la même conduite dans toutes les lettres qu'il m'écrivit le reste de Mars, sur les affaires générales & particulières.

C'est en cet endroit, comme je l'ai marqué il y a un moment, qu'on suppléa ce qui manquoit encore aux dispositions de Sa Majesté, pour résoudre ma perte ; & comme elle y passa Avril & Mai entiers, on eut tout le tems nécessaire pour cela, & les choses furent poussées au point où on vient de le voir. Elles ne pouvoient y rester plus long-tems, sans se terminer malheureusement pour moi, ou pour mes parties. La calomnie est comme un feu qui s'éteint d'autant plus vite, qu'il est plus violent, lorsqu'on n'a pas soin de l'entretenir, & il n'est pas aussi facile qu'on le pense, de soutenir long-tems une calomnie, sur-tout auprès des Princes, qui se conduisent par principes. S'ils sont d'un esprit vif & bouillant, comme :

160  
l'étoit Henri, leur imagination remuée les jette d'abord fort loin du but; mais jamais si loin, que la raison ne les ramene, & si c'est de ceux-là, qu'on a à effuyer les plus violentes bourasques, il ne faut en appréhender en récompense, ni prévention opiniâtre, ni retours imparfaits, ni calmes trompeurs. Voilà ce qui me faisoit attendre plus tranquillement que je n'aurois fait, l'issue d'une affaire si mêlée, & sans rien déranger, soit dans ma façon de me comporter à Paris, soit dans les voyages courts, que je faisois de tems en tems à Fontainebleau, comme auparavant. Tous mes amis ne comprenoient rien à cette tranquillité, & ils n'en étoient pas capables eux-mêmes, quoique si peu allarmés sur mon crime prétendu, qu'ils m'auroient tous volontiers servi de caution. Ils paroissoient surpris des procédés de Sa Majesté à mon égard, ils ne pouvoient s'en taire à la cour, & peut-être taxoient-ils secrètement ce Prince d'injustice. Tous les bons offices de véritables amis, & de parens affectionnés, je les ai reçus en cette occasion, de la maison de Lorraine.

1605. Enfin ce que j'avois toujours espéré, arriva; c'est que le Roi, voyant que rien de tout ce qu'on avoit avancé contre moi, ne se vérifioit, commença à craindre d'avoir été un peu trop vite. Il s'arrêta sur mes services passés, sur ma conduite présente, & sur ma lettre. Il fut frappé de tout cela, & souhaita de retenir ce qui lui étoit échappé, ne trouvant rien de si juste, que la prière que je lui avois faite, de s'éclaircir du moins avant que de me condamner. Un jour que j'étois à Fontainebleau, il m'envoya, sous prétexte de quelques affaires; La Varenne, d'Escures & Bérighen, croyant que j'allois leur faire confidence de toutes mes peines, excepté sur les affaires, je ne leur dis pas un seul mot. Villeroy & Sillery vinrent ensuite de la même part, & à même intention; je le connus, lorsque je vis qu'ils n'avoient à me parler que d'une affaire de si peu de conséquence, qu'elle ne valoit pas la peine qu'ils se donnoient, c'étoit une dépêche d'An-

(9) Guillaume Ancel, maître d'Hôtel chez le Roi, résident à Vienne.

France à Vienne, Je les traitai comme les précédens. Ils avoient ordre d'avancer, & de me tirer, à quelque prix que ce fût, l'aveu de mes sentimens, sur le traitement que je recevois de Sa Majesté. On va juger s'il s'acquittoient de leur commission loyalement, & en bons pacificateurs. Laisfant-là les affaires, ils firent tomber la conversation, sur la difficulté qu'il y a à servir les Princes à leur gré, sur les déboires auxquels on est de tems-en-tems exposé, & sur la peine que fait une calomnie à un homme d'honneur. Ils firent entendre ensuite plus clairement, qu'un Ministre n'étoit pas à couvert de tout cela, sous le Roi régnant.

Je voyois bien qu'en parlant ainsi, ces deux Messieurs exécutoient à la vérité l'ordre qu'ils avoient reçu ; mais avec un mélange de leur part, qui supposoit en eux une grande envie de trouver l'occasion de réaliser mon crime prétendu, en faisant leur rapport à Sa Majesté. Parler comme eux, eût été une insolence, & se taire, une fierté criminelle. Je répondis tout doucement, que je ne doutois pas

605. qu'il n'y eût des Princes, tels qu'ils venoient de le dire; mais que le Roi étoit un Prince trop bon & trop juste; pour traiter de la sorte des serviteurs, qui auroient toujours vécu sans reproche; comme par exemple; je croyois l'avoir fait; que j'en étois si bien persuadé, que quand même je l'aurois entendu de sa propre bouche; je croirois encore que sa langue auroit trompé son cœur. Il y avoit dans ces paroles, de quoi bien déconcerter ces mal-intentionnés commissionnaires. Ils eurent recours à d'autres tours, pour tâcher de m'arracher quelque parole d'aigreur & de dédain; & voyant qu'ils ne pouvoient en venir à bout, ils s'en retournerent rapporter à Sa Majesté, non ce que j'avois dit, mais que je n'avois rien dit du tout, & que je m'étois si bien observé, que quelque chose qu'ils eussent pu faire, contre ma coutume, je n'avois pas daigné proférer une seule parole. Qu'on juge par là, de ce que ces deux Messieurs auroient dû & fait, si je leur avois donné le moindre jour à m'entamer. Le reste de cette journée, je ne vis que de pareils messagers, mais

J'étois bien résolu de n'en parler pas au Roi lui-même, s'il ne m'en parloit le premier; & afin qu'il ne vit aucun changement dans ma maniere d'agir, je me disposai à repartir le lendemain matin pour Paris, comme je le lui avois dit la veille.

J'allai me présenter à Sa Majesté, pour recevoir ses ordres, selon ma coutume. Je le trouvai au milieu des courtisans, qui étoient venus à son lever, se faisant botter dans son cabinet, pour aller à la chasse. Si tôt qu'il me vit entrer, il se leva à demi de dessus sa chaise, ayant un pied chaussé; m'ôta le chapeau, & me dit *bon jour*, en m'appellant *Monsieur*, tous signes équivoques d'un esprit fâché ou embarrassé; ses termes ordinaires étoient *mon ami Resny*, ou *grand maître*; mais la distraction avec laquelle je lui vis frapper l'un contre l'autre ses petits rouleaux d'yvoire, fit que je ne me mépris point, lorsque je jugeai qu'il n'y avoit nulle colère dans son action. Je lui fis de mon côté, une inclination beaucoup plus profonde que de coutume, ce qu'il m'a dit depuis l'avoir si fort attendri,

» comme je veux vous ouvrir mon  
 » cœur, je vous prie de ne me rien  
 » déguiser de ce qui est dans le vôtre ».

Je lui en donnai ma parole d'honneur, après quoi, il commença le premier, par me nommer tous ceux qui m'avoient desservi en cette occasion auprès de lui, tant en effets qu'en paroles. Il y en avoit de tout état & de tout âge; quelques uns, aussi anciens serviteurs de Sa Majesté, que moi. Je crois qu'on peut les diviser ici, en sept classes. Je mets dans la première, les princes & officiers de la couronne. Dans la seconde, les maîtresses du Roi, avec leurs enfans & ceux qui servoient leurs intérêts & leur passion, à raison de parenté & de liaison : tels étoient Cœuvres, Fresnes, Forget, Puger, Placin, Val-lon, &c. la marquise de Verneuil, à la tête de tous. Le dépit des gratifications retranchées, étoit ce qui animoit contre moi ces deux classes. La troisième étoit composée des partisans de l'Espagne, & des restes de l'ancienne Ligue, pour raison de politique & de principes de gouvernement contraires à ceux du Roi & aux miens. Il y entroit plusieurs membres du con-



feil, Villeroy, Sillery, Fresnes, For-  
get & autres, agissans de concert avec  
les Jésuites. Je comprends dans la  
quatrieme, tous les petits-maîtres, fa-  
voris de cour, & gens oisifs, qui  
chargent Paris d'un poids inutile,  
aussi par ressentimens des graces, que  
j'empéchois Sa Majesté de leur faire,  
& par opposition de vie & de con-  
duite d'eux à moi : le nombre en est  
trop grand, & ils sont trop méprisa-  
bles pour salir le papier de leurs noms.  
La cinquieme renferme tous les sédi-  
tieux & les mal intentionnés, gens ;  
à qui l'état florissant de ce royaume,  
la sage œconomie de Henri, & ses  
préparatifs, qui le leur rendoient re-  
doutable, faisoient conspirer ma perte.  
Les financiers & tous autres gens de  
plume & d'affaires, remplissent la  
sixieme ; on ne scauroit les blâmer,  
de m'avoir voulu beaucoup de mal.

Je fais une septieme classe, d'une  
autre espece de flatteurs de cour, in-  
férieurs à ceux que j'ai déjà nommés,  
donneurs d'avis, qui cherchoient à  
faire leur cour au Prince, en lui four-  
nissant sans cesse de nouvelles idées  
pour lui rendre de l'argent, gens,

1605.

autrefois en place, pour la plus grande partie, & à qui il ne restoit, de la situation brillante où ils s'étoient vus, que la malheureuse science de succer le sang des peuples, dans laquelle ils cherchoient à instruire Sa Majesté, pour leur intérêt, & par une suite de leur longue habitude à faire du mal. Comme ils virent que ce métier ne leur rendoit plus guere, depuis que le Roi avoit remis dans mes mains seules, la direction de toutes les finances, ils firent usage d'une autre qualité d'esprit, qui marque en effet à-peu près les mêmes dispositions, c'est celle d'inventer la calomnie, d'assaisonner la médifance, & de servir d'instrument vénal à ceux qui n'osoient, ou ne vouloient pas paroître dans les libelles satyriques, dont la cour se trouva inondée. C'est eux qui composoient, répandoient, ou accrédoient ces méprisables écrits. Le talent dangereux des bons mots & de la raillerie, les faisoit admettre à la compagnie, & entrer dans la familiarité de Henri, à qui la conversation vive & enjouée ne déplaisoit pas. Quoique en garde peut être contre leurs traits malins, il ne se pouvoit

qu'à la fin il ne s'en laissât effleurer. Quelques uns de ceux qu'il avoit méprisés & chassés dans le commencement, trouverent les moyens de s'en faire écouter. On ne verroit dans cette liste, que des noms si obscurs, qu'ils ne méritent pas d'être tirés de la poussière, tels qu'un Juvigny, Parafis, Le-Maine, Beaufort, Berlot, Longuet, Chalange, Versenai, Santeni, &c. si Sancy, qui mérite encore d'être placé à la tête de ces honnêtes gens, n'avoit achevé de se deshonorer par ce vil métier, qui lui servoit à retarder sa ruine, après que sa folie & ses profusions ne lui eurent plus laissé de ressources. Il en étoit à vendre ses bagues, il les offrit à Sa Majesté, qui pour ne pas les laisser sortir du royaume, m'ordonna de les acheter (10).

(10) M. de Sancy a eu le malheur de se voir traiter dans tous les écrits des Calvinistes de ce tems-là, de la maniere du monde la plus cruelle, sans l'avoir guere mérité autrement, que par l'abjuration qu'il fit de leur religion. Joseph Scaliger parle de lui comme d'un fanatique plein de vertiges, &c. Il est juste de ne pas lire toutes ces accusations, ni toutes ces injures, sans avoir à la main l'apologie de sa conduite, composée par lui-même. Elle se trouve dans les

Après les noms des auteurs, le Roi  
 1605. m'entretint de leurs artifices. Tout ce  
 que l'esprit éveillé par l'envie de nuire,  
 peut imaginer, étoit employé par eux,  
 Par-tout où Sa Majesté portoit ses pas,  
 elle ne voyoit que des avis, des lettres,  
 des libelles, des billets, & autres écrits  
 de cette espece, sans compter les mé-  
 moires politiques, qu'on lui présen-  
 toit, sous l'apparence de zèle pour  
 l'état, & d'amour pour la personne.  
 Elle en trouvoit sous sa table, sous le  
 tapis de sa chambre, sous le chevet de  
 son lit, on lui en faisoit rendre par des  
 gens inconnus, on lui en mettoit dans  
 la main, en forme de requête, on en far-  
 cissoit ses manches & ses poches. J'y  
 étois représenté sous toutes les cou-  
 leurs qu'on pouvoit imaginer, & les  
 épithètes les plus odieuses ; ne m'é-  
 toient pas épargnées, excepté lorsque,  
 par le raffinement de cette louange  
 perfide, dont j'ai parlé, on exagéroit à sa

mémoires d'état de dépenses qu'il fit pour  
 Villeroy. tom. 3. p. 127. Il y prouve entre  
 autres, contre ce que M. de Sully lui repro-  
 che ici, que ce fut les  
 le service du Roi, qui  
 l'obligèrent à vendre  
 pour cent cinquante  
 mille écus de bagues.

Majesté, mon travail, ma capacité, mon esprit, & mes manieres devenues caressantes pour tout le monde, de brusques & sauvages qu'elles étoient auparavant. Henri m'avoua avec beaucoup de sincérité, qu'il s'étoit si bien laissé surprendre à tout ce manège, qu'il étoit venu au point de perdre entierement la bonne opinion, qu'il avoit eue de moi, & que ces misérables avoient si bien allumé dans lui, le desir de ne rien ignorer de toutes leurs inventions, que dans le tems même qu'il paroissoit las de ce grand nombre de libelles & d'avis, jusqu'à les jeter, sans y faire attention, il ne pouvoit pourtant résister à l'envie de les ramasser ensuite, & de se les faire lire.

1605.

Il falloit que ce Prince fût étrangement prévenu, pour ne pas s'appercevoir que souvent ces écrits ne lui étoient pas moins injurieux qu'à moi, lorsqu'il y voyoit par exemple, que je le rendois avare & injuste à l'égard de ceux qui l'avoient bien servi, auxquels il refusoit ce qui leur étoit légitimement dû, sous ombre de prétendues compensations de vieilles dettes.

1605,

bout à l'autre, tout haut, en sa présence. Le lecteur assistera aussi en quelque manière à cette lecture, s'il le juge à propos, mon intérêt n'est pas de lui rien cacher.

L'Auteur, quel qu'il fût, commençoit (& jamais écrit n'a eu en effet plus de besoin de cette précaution) par s'efforcer de détruire tout soupçon d'envie & de passion de sa part. Les grandes qualités de Henri, le bonheur de la France sous son règne & la situation avantageuse de ses affaires, faisoit un second préambule, propre à captiver la bienveillance de ce Prince, & plus encore à amener comme naturellement, l'accusation qu'on faisoit contre moi, de mépriser orgueilleusement, que cet état heureux étoit uniquement mon ouvrage. Par-là, encore, on préparoit adroitement la réflexion, qu'il n'est que trop ordinaire à ces ministres habiles, à ces favoris si puissans, d'ouvrir leur esprit à des desseins, pernicieux au souverain & à l'état. Une foule d'exemples, étalés avec éloquence, finissoit ce tableau.

De-là l'auteur passoit, non à examiner

miner mes actions, ce qui est la seule preuve recevable, mais à critiquer mes manieres; & il trouvoit, dans l'accueil gracieux que j'avois tout d'un coup commencé à faire à ceux qui m'abordoient, une preuve sans réplique de ces projets si pernicioeux; aussi, disoit-on, tout ce que j'avois déjà mis, par cet extérieur étudié, de personnes dans mon parti, depuis les princes jusques parmi le peuple, étoit innombrable. On essayoit de faire ce dénombrement, qui ne pouvoit qu'être en effet fort considérable, puisque le simple extérieur de politesse, qu'on observe en France avec tout le monde, étoit tout ce qui établissoit ce prétendu crime. M. le prince de Conti & M. le duc de Montpensier étoient à la tête de cette liste, ensuite la maison entière de Lorraine; puis les autres Seigneurs François; le duc d'Epéron, dont la réconciliation, suivie d'une amitié si vive, étoit traduite sous le nom d'union, formée par une ambition démesurée, MM. de Montbazon, de Ventadour, de Fervaque, d'Ornano, de Saint-Geran, de Prasslin, de Grammont, d'Aubeterre,

1605. nement, comme s'il l'avoit déjà eu sous les yeux. En faisant pour les magasins de Sa Majesté, les achats d'armes, de fer, de cuivre, de plomb, de tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de nos garnisons, & pour les besoins des protestantes, où je faisois déposer une partie de tout cela en mon nom, & pour m'en servir un jour. Je crois que toutes ces personnes se feroient bien applaudies, si avec ce stratagème, ils avoient fait discontinuer au roi ses préparatifs. On concluoit cette piece admirable, par un avis qu'on donoit à Sa Majesté, de ne laisser plus ainsi dans la main d'un seul homme le maniement de tous ses deniers, l'usage de toute son autorité, & l'administration de toutes ses affaires, sans m'associer du moins des personnes qui éclairassent de près ma conduite,

Pendant cette lecture, Henri m'observoit attentivement. Comme il vit que j'avois lu le mémoire tout entier, comme j'aurois lu l'écrit le plus indifférent, sans dire un seul mot, sans mon rer d'émotion, sans même changer de couleur: » Hé bien! que vous



» ensemble, me dit-il ? Mais vous-  
» même, Sire, lui répondis-je, quel-  
» le opinion en avez-vous, vous qui  
» les avez lus & relus, & si long-  
» tems gardés ? Car pour moi, je ne  
» suis pas si surpris de toutes ces pie-  
» ces, qui ne sont en effet que des  
» niaiseries de gens fots & méchans,  
» comme je suis, de voir qu'un aussi  
» grand Roi, aussi rempli de juge-  
» ment, de courage & de bonté, &  
» qui m'a si bien connu, ait pu avoir  
» la patience de les lire & de les  
» garder si long - tems, de me les  
» faire lire tout au long, & en sa pré-  
» sence, & d'entendre tenir tous les  
» mêmes discours qu'ils renferment,  
» sans du moins témoigner par sa  
» colere, la violence qu'il se faisoit  
» en les entendant, & faire recher-  
» cher les auteurs, pour les châtier  
» séverement «.

Après avoir ainsi parlé au Roi, je  
fis réflexion que je travaillerois plus  
efficacement à lui rendre la tranquil-  
lité, & tous ses premiers sentimens  
pour moi, en répondant directe-  
ment & en détail à chacun des chefs  
d'accusation de mes ennemis, & quo

1605. je lui en avois donné ma parole. Je m'attachai pour cela à chacun des articles du libelle de Juvigny même, que j'avois encore dans les mains. Tous ces calomniateurs, qui n'osoient attaquer à découvert, afin de ne pouvoir être pris à partie sur les preuves, ne sont dignes que de mépris; c'est la remarque que je commençai par faire à Sa Majesté. J'opposai aux discours présomptueux & peu avantageux pour elle, qu'on me faisoit tenir au sujet du gouvernement, les paroles que j'avois si souvent à la bouche, par lesquelles je proposois ce Prince pour modèle des grands Princes & des bons Rois. Les exemples des ministres révoltés & des favoris ingrats; ne peuvent rien pour établir l'infidélité d'un homme; qui ne s'est étudié dans cette place, comme je croyois l'avoir fait, qu'à perfectionner ce qu'un sang assez illustre avoit déjà mis d'heureuses dispositions en lui. Je défiai qu'on pût jamais en citer un seul, de personnes, soit ami, soit parent, que j'eusse gratifié sans une raison légitime, & de plus, sans un ordre particulier de Sa Majesté. J'appellai de

ces imputations si gratuites de dessein de révoltes & de guerres civiles, à la connoissance qu'avoit Henri de mon amour pour ma patrie, de mon attachement à sa personne, du soin de mon honneur & de ma réputation, & des obstacles, qu'en toute occasion j'avois apportés aux méchans desseins des Protestans, jusqu'à me charger de toute leur haine.

Mais encore, quel profit me seroit-il revenu de ces entreprises chimériques, que je ne trouvasse pas actuellement dans le plus grand & le plus honorable de tous les établissemens auxquels un sujet peut aspirer? Quel eût pû être mon but? De me mettre la couronne sur la tête? On ne m'accusoit pas d'être jusqu'à ce point dépourvu de jugement. De la transporter hors la famille royale? Quand il auroit été en mon pouvoir d'en disposer, de qui aurois-je pû faire choix, que de la personne même de celui à qui j'avois consacré tout mon travail & mon service, & sacrifié depuis trente ans mon sang & ma vie? Pourquoi, si cela étoit, ne m'occupai-je encore que du soin de sa gloire, dans ces desseins si

1605.

nobles, dont j'étois, sinon l'auteur du moins seul participant & seul promoteur? En lui ménageant toutes ces alliances avec l'Angleterre & les autres puissances de l'Europe, n'aurois-je pas agi directement contre moi-même, si j'avois eu des desseins préjudiciables à sa couronne ou à sa personne? Comment les ambitieux ont-ils travaillé à la ruine des états; & causé les révolutions? N'est-ce pas en nous rissant dans l'esprit de leur maître, l'attachant à la mollesse, aux plaisirs,

ter dans la contusion toutes les parties de l'état? Au lieu que j'entretenois sans cesse Sa Majesté de l'état de ses affaires; je lui montrois l'usage & la destination de tout; je lui faisois pousser l'ordre & l'économie, jusqu'à lui reprocher la plus petite dépense inutile; je lui amassois des trésors; je remplissois ses magasins & ses arsenaux; je lui montrois combien tout cela alloit le rendre redoutable à l'Europe. Est-ce là comme on s'y prend pour sapper sourdement, comme font les sujets rebelles, tous les fondemens de l'

Puissance du Souverain ? La conduite des Ministres est toujours équivoque par quelque endroit ; je puis dire qu'il n'y avoit qu'à gagner pour moi , en approfondissant la mienne.

1605.

Il ne me fut pas difficile de voir que Sa Majesté sentoît toute la force de ce que je venois de lui dire. Je finis en la suppliant avec les instances les plus vives , de croire que je ne lui avois rien caché , ni déguisé de tous les sentimens de mon cœur ; je le lui confirmai par ces sermens redoutables qu'elle sçavoit bien que je n'avois jamais faits en vain, & en l'appellant de ces noms qui avoient été de tout tems l'expression de ce que je sentoïs de zèle & d'attachement pour ce Prince. Je voulois embrasser ses genoux ; mais il ne le souffrit pas , afin que ceux qui auroient vû de loin cette posture , ne pussent pas croire que j'y avois eu recours , pour obtenir le pardon d'un crime réel. Il me dit que rien ne manquoit dans son esprit , à ma justification ; qu'il se repentoit véritablement d'avoir été si crédule , & qu'il ne se souviendroit de tout ce qui s'étoit passé , que pour mieux sentir l'obli-

1605.

gation où il étoit de m'en aimer davantage. C'est ainsi que se passa un entretien si nécessaire à la consolation de tous deux.

Ceux qui connoissent ce que c'est que la Cour, jugeront sans peine de tous les mouvemens qui agitoient le cœur des courtisans pendant une conversation qui avoit duré plus de quatre heures, & avec quelle attention nos actions & nos gestes étoient observés ; car quoiqu'ils ne pussent point entendre nos paroles, il leur étoit cependant facile d'en connoître le sujet. La manière dont Henri m'avoit reçu le matin, & ensuite fait rappeler, la précaution qu'il avoit prise en commençant à m'entretenir, les papiers qui avoient été tirés, l'air de vivacité & de feu, qui se faisoit appercevoir dans notre démarche & dans toutes nos situations, suffisoient de reste pour les en instruire. Chacun attendoit, suivant ses craintes & ses espérances, quel auroit été le résultat d'un éclaircissement si important.

Henri voulut le leur apprendre lui-même. Après qu'il eut repris ses

Papiers, bien résolu de les jeter tous au feu, il sortit de l'allée des Meurriers, en me tenant par la main, & demanda à tout ce monde assemblé quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit près d'une heure après-midi, & qu'il avoit été fort longtemps. « Je vois ce que c'est, dit ce Prince, d'un ton qui fit pâlir bien des visages, » il y en a auxquels il a » plus ennuyé qu'à moi. Afin de les » consoler, je veux bien vous dire à » tous, que j'aime Rosny plus que » jamais, & qu'entre lui & moi, c'est » à la mort & à la vie : & vous, mon » ami, poursuivit-il, allez vous en » dîner, & m'aimez & servez, comme vous avez toujours fait ; car » j'en suis content. Bien d'autres en ma place n'auroient plus songé après cela, qu'à tirer vengeance ( 13 ) de tous ceux que Sa Majesté venoit de me

1605.

( 13 ) Le sieur de » de l'Etoile, en sa  
Juvigny-ou Divigny, » vie & en ses biens,  
gentilhomme françois, » comme criminel  
auteur du mémoire » de leze-majesté, &  
dont il vient d'être » pendu en effigie à  
parlé, paya pour tous. » Paris, faute de l'o-  
» Il fut poursuivi, di- » riginal ».  
» sert les mémoires

1605. faire connoître pour mes ennemis. Je rends grâces au ciel de ce que je n'ai pas même le reproche à me faire d'y avoir seulement songé. J'ai soigneusement caché leurs noms à mes secretaïres, & on ne les verra point ici. Je supprimé de même une partie de ce qui se dit entre le Roi & moi, de peu avantageux pour eux. L'exemple qu'ils m'ont donné du contraire, ne détruira point l'opinion où je suis, que cette sorte de vengeance n'est pas digne d'un grand cœur.

Pour ne laisser aucune inquiétude au Roi sur l'incident, au sujet duquel je suis entré dans le détail de ce grand démêlé, je maniai l'esprit de Gillon, de maniere qu'il consentit enfin à recevoir pour sa charge trente mille écus, de Créquy, auquel, en considération de Lefdiguieres, Sa Majesté avoit donné son agrément (14); ce qui m'attira des remerciemens du

(14) Henri IV, tes de l'injustice prétendue, que lui faisoient du duc d'Epernon; qui s'étoit retiré occasion, voulut pour-à Angoulême, & avoit tant que M. de Créquy allât trouver son



beau-pere & du gendre. Créquy ~~se rendit à Paris~~ vint me les faire en personne, & 1605. il les accompagna de mille assurances de reconnoissance & d'attachement. Lefdiguières m'écrivit de Grenoble, & renchérit encore sur les termes dont Créquy s'étoit servi. La parenté qui étoit entre nous, se joignant à ce nouveau motif, il n'y a personne qui ne s'attende de nous voir après cela intimement amis; cependant personne ne m'a aussi facilement abandonné, ni rendu de plus mauvais offices, après la mort de Henri, que ces deux hommes. La reconnoissance n'est pas une vertu de courtisan.

Le cœur de Henri ayant pu être entamé une fois, il n'étoit pas impossible d'y rouvrir la même blessure; c'est tout ce qui soutint mes ennemis dans le désespoir que leur causa

colonel, à cent lieues d'Epéron le fit partir de Paris, pour prêter sa suite, & le fit même prendre son me demeurer un jour attache pour ses provisions, & recevoir sa chambre. *Hist. du duc ses ordres pour son d'Epéron, pag. 212.* installation. Le duc

1605. « Mon ami, vous ne sauriez croire  
 » comme j'ai dormi d'un bon somme  
 » toute cette nuit, pour m'être ainsi  
 » éclairci & déchargé le cœur avec  
 » vous ». Il me demanda si je ne sen-  
 tois pas intérieurement la même sa-  
 tisfaction. Je le lui assurai, & qu'il  
 trouveroit toujours en moi la même  
 fidélité.

Au milieu d'une faveur si traver-  
 sée, ce qui me faisoit voir que le  
 cœur d'Henri étoit toujours pour  
 moi, c'est que dans quelque dispo-  
 sition où on l'eût mis par rapport à  
 moi, il n'en interrompit jamais le  
 cours des bienfaits qu'il avoit coutu-  
 me de répandre sur moi & sur les  
 miens. J'en eus des preuves, parmi  
 les orages même dont j'ai parlé, au  
 sujet de ma fille aînée (16). J'étois

(16) Marguerite de vrai fils d'elle & du  
 Béthune. C'est elle duc de Rohan, mort  
 qui pour se venger de sept ans auparavant  
 sa fille unique, qui » Plusieurs personnes  
 avoit épousé, contre » dignes de soi, dit  
 sa volonté, Henri de » Amelot, qui ont vu  
 Chabot, produisit en » Tancrede ( c'est le  
 1645, un garçon de nom de ce prétendu  
 quinze ans, comme héritier de la maison

en parole avec les Fervaques, pour le jeune Laval, que Sa Majesté m'avoit ordonné, comme je l'ai dit plus haut, de préférer au duc de Rohan, & la chose étoit sur le point de s'accomplir. Un jour que je me promenois avec ce Prince sur la terrasse des Capucins, au commencement de cette année, il me remit encore sur cette matiere. Il m'apprit que les raisons pour lesquelles il avoit d'abord donné l'exclusion au duc de Rohan, c'est qu'il avoit été proposé par madame sa sœur, à la duchesse de Rohan, & accepté par mon épouse, sans qu'il en eût été informé, & que

1605.

de Rohan )) à Pa- acheter du Grand Sei-  
 )) ris, lors du procès, gneur le royaume de  
 )) m'ont assuré que ce Chypre, & le donner  
 )) jeune homme avoit à cet enfant. On di-  
 )) le toupet des Ro- soit encore que son pe-  
 )) han ; c'est-à-dire, re & sa mere ne l'a-  
 )) un petit bouquet de voient tenu caché, que  
 )) cheveux sur le dé- pour faire épouser à  
 )) vant de la tête, & leur fille M. le comte  
 )) des traits remarqua- de Soissons, & ensuite  
 )) bles du visage de son le duc de Veymar.  
 )) pere putatif ». A Voyez ces curieuses  
 cette anecdote en tient fables dans Amelot de  
 une autre, par laquelle la Houffaye, art. Bé-  
 on prétend que le duc thune, &c. & art. Chy-  
 de Rohan avoit voulu pre.

1605.

d'ailleurs monsieur & madame de Fervâques l'avoient tellement sollicité en faveur de Laval, qu'ils l'avoient engagé à me le donner pour gendre, plutôt que le duc de Rohan, qui, à la vérité, n'étoit pas à beaucoup près aussi riche, mais qui avoit l'honneur d'être son parent si proche, que s'il étoit mort sans enfans, comme cela étoit déjà arrivé à la Princesse sa sœur, le duc de Rohan auroit été son héritier pour le royaume de Navarre, & les autres biens des maisons d'Albret, de Foix & d'Armagnac. Il me dit ensuite que pour d'autres raisons, qu'il me communiqueroit, il avoit encore une fois changé de sentiment; que son intention étoit que je recipisasse honnêtement avec les Fervâques; qu'il les y avoit déjà disposés; que je retirasse les promesses & les articles dont nous étions convenus; de manière qu'il parût dans le monde, que c'étoit véritablement moi qui rompois avec eux, & qu'ils n'eussent pas sujet de dire qu'ils avoient refusé mon alliance; qu'il m'ameneroit lui-même le duc de Rohan me faire son compliment, avec la du-

chesse sa mere; que je le reçusse comme celui qui devoit être mon gendre dans trois jours, ayant lui-même tout réglé pour ce sujet; qu'il feroit faire le contrat en sa présence, & qu'il le signeroit, comme parent des deux côtés. 1605.

Je remerciai Sa Majesté de l'intérêt qu'elle vouloit bien prendre à ma famille, & de l'honneur qu'elle me faisoit. Tout fut exécuté de la manière que je viens de dire, & le Roi donna au marié pour l'habit & le festin de noces, dix mille écus, & autant à ma fille. J'avois marié l'année précédente; Mademoiselle du Marais, fille de mon épouse, de son premier mariage, avec la Boulaye, fils de celui que Henri avoit fort aimé. Elle ne devoit s'attendre naturellement à d'autre gratification de la part de Sa Majesté, qu'à celle qu'elle faisoit ordinairement à toutes les filles de la Reine, sous le nom de robe de nocces, & qui avoit été réglée à deux mille écus. Henri l'augmenta jusqu'à cinq mille, pour ma belle fille; & afin que cette somme ne tirât point

1605. à conséquence pour les autres ; Prince me manda de Saint-Germain-en-Laye, qu'il falloit l'employer d'un comptant.

Il arrivoit assez ordinairement qu'après que Sa Majesté avoit approuvé les états de ses fortifications & bâtimens, elle me disoit : en présence des officiers employés pour ces parties, qu'on appelloit pour leur communiquer ce qu'il y avoit à faire dans le cours de l'année suivante : » O bien, voilà mes fortifications bâtimens résolus : & vous, que faites-vous à vos maisons ? A quel lorsque je répondois, comme je manquois guere de le faire, que n'y faisois rien, faute d'argent, il me disoit : » Or-sus, voyons vos plans & ce que vous y voudriez faire, vous aviez de l'argent «. Il les considéroit, & après m'avoir dit ce qu'il trouvoit à y changer ou à y ajouter, me gratifioit d'une vingtaine de mille livres, pour les employer à ce qu'il venoit de marquer.

Ce n'est pas que je n'aye souvent reçu des refus de ce Prince ; je n'aurais point la vanité de le cacher. Il m'

refusa la charge du baron de Lux, 1605.  
que je lui demandai pour mon frère,  
ou pour la Curé. Il me dit qu'il desti-  
noit à Béthune une charge en Bre-  
tagne, qui lui conviendrait mieux ;  
& pour la Curé, qu'il ne trouvoit  
pas que cet emploi fût compatible  
avec la lieutenance de sa compagnie  
de Chevaux-Legers, & avec le gou-  
vernement de Chinon, qu'il avoit  
déjà. La vérité est qu'il aimait mieux  
en gratifier Ragny, qui pouvoit lui  
rendre plus de service dans la pro-  
vince. Je lui demandai deux autres  
graces, dans une même lettre ; l'une  
pour mon neveu de Melun, & l'aut-  
re, pour le même la Boulaye. Il me  
refusa celle de la Boulaye, comme  
ne l'ayant pas encore méritée par ses  
services, & m'accorda l'autre ; c'est  
l'abbaye de Moreilles, qui venoit  
de vaquer en Poitou. Je souffris un  
autre refus à l'occasion du duc de  
Rohan, mon gendre, si on doit ap-  
peler cela un refus : voici de quoi il  
s'agissoit.

Le duc de Rohan étoit gouver-  
neur de Saint-Jean d'Angely, qui  
avoit pour lieutenant-de-roi Des-

1605. disoit-elle ; ce ne seroit , ni M.  
Rohan , ni mon gendre , qui seroit  
toujours gouverneur de cette place.  
je lui parlois du maire de cette ville  
nommé Pousou ; qu'elle continuât  
dans cette fonction , sur mon attes-  
tation. Au reste , Des-Ageaux ne mou-  
rut point de sa maladie.

Avant que de sortir de cet arti-  
cle de mariage & de parenté , je di-  
rai ce qui arriva à la cour , au sujet  
de mademoiselle de Melun , ma nièce  
qu'on parloit aussi de marier en  
ce tems-là. Comme elle étoit un pa-  
très-riche & très-considérable ,  
marquise de Roubaix , ma tante  
l'ayant fait son unique héritière , les  
d'Estrées jetterent les yeux sur  
elle , pour la faire épouser à I.  
Cœuvres ( 18 ). Ils comptoient  
sur la protection du Roi , où plutôt  
s'en tenoient assurés. Cœuvres étoit  
fort agréable à Sa Majesté , & lui tenoit  
proche de près , par l'affinité avec  
les enfans de la seule duchesse de Bea-  
ufort. Ils lui firent proposer la chose

(18) François-An-  
toine d'Estrées , mar-  
quis de Cœuvres , duc

& pair , & maréchal  
de France.



par M. de Vendôme lui-même, à qui le roi promit qu'il m'en parleroit avant que de partir pour Chantilly, Il ne s'en souvint qu'à sa dînée à Louvre-en-Parisis, & il m'en écrivit de manière à me faire voir qu'il souhaitoit passionnément que l'affaire réussît.

1607.

J'écrivis aux parens de la fille, tous Flamands; mais la réponse qu'ils firent, n'étant pas de ces choses qu'on puisse, ni qu'on doive écrire à son maître, je ne lui en fis point; & lorsqu'à son tour, il m'en demanda la raison, je lui dis simplement que les parens de mademoiselle de Melun n'avoient nullement approuvé cette alliance. Le roi s'imagina que je les faisois parler, & que peut-être je ne leur avois pas même écrit. Je fus obligé de lui montrer les lettres de la marquise de Roubaix, du prince & de la princesse de Ligne, de la princesse d'Epinoi, de la comtesse de Barlaymont, des comtes de Fontenay & de Buquoy, qui tous m'en avoient écrit: & Henri vit ce que je n'avois pas voulu lui dire, combien, malgré l'honneur qu'il avoit fait à la maison d'Estrées, ils la te-

noient au-dessous d'eux (19). » Je vois  
 1607. » bien , dit ce Prince , avec quelque  
 » colere , qu'il n'y faut plus penser ,  
 » ayant affaire à tous ces glorieux fots  
 » qui se croient de si grande importance m'avez nom-

plus voulu mêler.

(19) La maison bleue de Picardie  
 d'Estrées est pourtant Consultez nos Genta-  
 incontestablement de logistes.  
 la plus ancienne no-

*Fin du cinquieme Volume.*

# TABLE GÉNÉRALE

DES

# MATIÈRES

Du cinquieme Volume.

## A

*Achmet*, empereur des Turcs, succede à Mahomet III. Troubles à Constantinople à son avènement, 352. cette passion est dangereuse pour les princes, 255-260.

*Ageaux* (François Alloué des) lieutenant de roi à Saint-Jean d'Angeli, 445. 408. N. 9.

*Albert* (d') cas où des biens de cette maison auroient passé en celle de Rohan, 442. 61.

*Alexandre* (le pere) Jésuite est un des envoyés pour travailler au rappel de sa compagnie, 97. *Anglicans*, Conférences entr'eux & les Puritains, 316.

*Alexandre*, fils naturel d'Henri IV, est reçu dans l'ordre de Malte, 350. N. 17. *Angleterre & Anglois*. Conjuraton de quelques Anglois contre le Roi Jacques, 36.

*Alger*. voyez Espagne. Les Anglois profitent de l'interdiction du commerce entre la France & l'Espagne, 296. Voyez *Traité*.

*Amour*, combien d') 426.

*Antechrist*, Dogme du pape Antechrist proposé au synode de Gap. 66.

*Arcenal*. Voyez *Sully*.

*Aremberg*, (le comte d') revient à Windsor, 26. Delais que Jacques lui fait effuyer. Il continue de cabaler à Londres, 35. 36.

*Argouges* (Florent d') trésorier de la maison de la reine, 182. N. 1.

*Armand* (le pere) Jésuite, travaille utilement au rétablissement de la société en France, 378.

*Artois* (Comtes d') la suzeraineté du comté de Saint Paul disputée entre eux & les comtes de Boulogne, 348.

*Aubeterre* (N. d') 425.

*Aubigné* (M. d') 215.

*Augustins* réformés, institues, 68.

*Avignon*, contestation sur le pont de cette ville, entre le pape & le roi de France, terminée à l'avantage du roi, 312.

*Auvergne* ( comte d' ) 64. Procès qu'il perd contre la reine Marguerite pour la succession de Catherine de Médicis, 201. entre avec l'Espagne dans un complot pernicieux contre l'état & la personne de Henri IV. 205. N. 6. Il demande pardon au roi; & reprend encore ses menées avec l'Espagne, 232. Ses irrésolutions & ses terreurs, 235. Sa retraite à Vic, 239. Lettre qu'il en écrit à Sully & qu'il en reçoit, 242-243. Comment il est arrêté, 245. N. 15. Il est condamné, 353. Sa peine est commuée, 357. 358. Il cherche à s'échapper de la Bastille, 360.

B.

*Bailleul*. Maison 25. N. 2.

*Bar*, ( la duchesse de ) la mort, 90. Particularité sur sa mort, 90. N. 2. Son éloge, 91. N. où inhumée, 91-92. N. Son hôtel à Paris, 93. N. Voyez *Sully*. Maximilien de Béthune, marquis

# DES MATIERES. 453

de Roigny, duc de )

*Bar* (le duc de) motif de son voyage à Rome, 92. N.

*Barbarie*, voyez *Espagne*.

*Barlaymont* ( comtesse de ) 449.

*Barrault*. ( Emeric Gobier de ) Ambassadeur de France en Espagne, travaille à découvrir la trahison de l'Hôte, 136 - 143.

Trait de fermeté de cet ambassadeur, 136. N.

19. est instruit de la trahison de l'Hôte, 139-140. Il en donne avis à Henri IV. 143. ne croit point Villeroi coupable, 155.

*Barreau*, voyez *Sully*.

*Beaumont* ( Christophe de Harlay, comte de ) 3. Il continue à donner avis de l'état des affaires en Angleterre, 25. Avis utile qu'il donne de Londres, 26-27. Il sert utilement dans l'affaire de la défense du commerce avec l'Espagne, 299. dans celle du traité de l'Espagne avec l'Angleterre, 320.

*Beaupré* (Saint Germain de) agit dans le synode de Gap, pour faire supprimer le dogme du pape Antechrist, 66-67.

*Belin*, Geoffroi de Saint Evêque de Poitiers. Sa lettre justifie le duc de Sully dans l'affaire du collège de Poitiers, 371-379-380.

*Bellesfonds*, est fait gouverneur de Caen, 64.

*Bellegarde*. Roger de Saint Larry duc de) veille à la sûreté de la Bourgogne contre l'Espagne 402. Ses liaisons avec Sully, 229. Il est mêlé dans les intrigues de la cour, 412.

*Bellievre* (Pomponne de) 156. Il sollicite le chapeau de cardinal pour MM. de Villars & de Marquemont, 160. L'un des commissaires dans l'affaire de l'interdiction du commerce avec l'Espagne, 297. dans celle de l'acquisition du comté de Saint Paul, 348.

*Bergerac*, - Servi-

tes rendus par cette ville à Henri IV. 72.

*Beringhen* ( Pierre de ) 63. 408.

*Berset*, l'un des ennemis de Sully à la cour, 419.

*Bontems*, 95.

*Borgia*. ( D. Inigo de ) conduit des troupes Espagnoles en Flandres, 46.

*Boucault*, président de la cour des aides de Montpellier. 207.

*Bouillon* ( Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de ) les brigues à la cour du Palatin à Londres, & dans les assemblées des Calvinistes François, 65-66. 162. 202. & avec Lesdiguières, 212. Il se fixe à la cour de l'électeur Palatin 223-224. promet du secours aux Flamands & les trompe, 309.

*Boulaye* ( Charles Fchalard de la ) 443. 445.

*Boulogne* (comtes de) Seigneurs Suzerains du comté de Saint Paul, avec les comtes d'Artois, 348.

*Bourbon* ( Alexandre de ) voyez *Alexandre*

filz, &c.

*Beurg* (N. Du) Avoué qu'il donne de Lesdiguières, 213.

*Briare* ( canal de ) pourquoi entrepris, commencé, 293. N.

*Broc* ( du ) Lieutenant du Prevôt l'ait échapper l'Hôte, 14.

*Broct*, ( George ) mis à mort par ordre du Roi Jacques, 3. N. 6.

*Brunswick* ( duc de Lurebourg ) 25.

*Bufalo*. Cardinal nonce du pape, 2305. 320. est instruit des desseins de Henri IV. 331.

*Buquoy*, (comte de) refuse l'alliance du marquis de Cœuvres pour mademoiselle Melun, 449.

*Buxental* ( P. Choart de ) Ami qu'a pour lui le conseil des Provinces Unies, 309.

*C*  
*Calais* ( Ile de ) prise, 306.

*Calignon*. ( N. de ) admis au conseil le rétablissement des Jésuites, 98. à ce pour la vérification

# DES MATIERES. 455

des rentes , 279.

*Canada.* Colonie qu'on y envoie , 87.

*Canaux* , pour la jonction des rivières.

Combien utiles , 275-277. N. 1.

*Canaye* , ( Philippe de Frêne ) ambassadeur à Venise. 339. 340.

*Capucins* ( Les ) brouillent les Protestans avec les Catholiques chez les Grisons , 337.

*Capucines* , instituées , 68.

*Cardinaux* François promus , 160.

*Carmes-Déchauffés* , établis en France , 48.

*Carmelites* , instituées , 68.

*Caron* ( Le ) agent des Provinces - Unies à Londres pour la paix , 317.

*Castille* , receveur général du clergé , est accusé de malversation , 272.

*Catherine* de Médicis. Ses dispositions testamentaires en faveur de ses filles ; valeur de sa succession , 201.

*Catholiques* des ligués Grises tiennent leur assemblée dans la

ville de Bade , 338.

*Caumartin* ( Louis le Fevre de ) est appelé au conseil sur le rétablissement des Jésuites , 98. commissaire dans l'affaire de l'acquisition du comté de S. Paul , 347.

*Càzal* ( Alphonse ) député par l'Espagne à l'assemblée des ligués Grises à Coire ; y échoue ; 340-341.

*Cecile* ( Guillaume ) s'oppose qu'on donne du secours aux Etats Généraux , 4. Il continue à appuyer le parti Espagnol , 34-37. Il se déclare enfin malgré lui pour le traité d'alliance entre la France & l'Angleterre , 39.

*Chambre de Justice* , établie 381.

*Chambre des Comptes* , s'oppose à la vérification des rentes , 279.

*Chantilly*. Séjour ordinaire de Henri IV , dans le printems , 126. 161.

*Charité Chrétienne* , ( Hôpital ou maison de la ) donnée

aux soldats invalides , 287. N. 3. Sa fondation primitive, 288. N.

*Charlemagne*, empêcha que les ordres religieux ne se multipliasent trop en France, 351. N. 1. pag. 352.

*Charles V*, roi de France, son regne proposé pour modèle d'un bon gouvernement, 291. N. 4.

*Chastes* (Aimar de) employé dans l'affaire de l'interdiction du commerce avec l'Espagne, 297.

*Château Guay* (madame de) maîtresse du comte d'Auvergne, 240.

*Châteauneuf* (Charles de l'Aubepine, marquis de) appelé au conseil sur le rappel des Jésuites, 93. est du conseil pour la vérification des rentes, 279.

*Clément VIII*, s'intéresse pour le rappel des Jésuites en France, se plaint du synode de Gap, & établit plusieurs ordres religieux, 68. Promotion de cardinaux, dans laquelle il a égard aux

recommandations du duc de Sully, 159-160. Il s'emploie pour la conclusion du traité de commerce avec l'Espagne, 299. Il favorise les desseins de Henri IV, contre l'Espagne, 331.

*Clergé* de France se déclare contre les Jésuites, 114.

*Cochefilet* (maison de) distinguée, 15: N. 2.

*Cœuvres*. (François Annibal d'Estrées, marquis de) motif de sa haine pour le duc de Sully, 416. Pourquoi il ne put obtenir mademoiselle de Melun en mariage, 448-449.

*Come*, fort bâti sur ce lac par les Espagnols, cause de troubles, 335.

*Commerce*. Edits ruineux pour le commerce accordés par Henri IV. 50. 284. Combien lui est utile la jonction des rivières, 275-276. N. 1. & la construction des chemins royaux, 276. N. Interdiction du commerce avec l'Espagne, 284. Suite de cette af-



# DES MATIERES. 457

faire, 204. rétabli par un traité de commerce, 297-298.

*Conchine ou Conchini*, 176.

*Condé* ( Henri II de Bourbon, prince de ) se joint aux féditieux , 162.

*Connétable* de Castille passe en France ; extrait de son compliment à Henri IV , sur l'accord entre l'Espagne & l'Angleterre , 321-322.

*Conseils Extraordinaires*. établis, pour quoi , 267-268.

*Constant*, 215.

*Constant*, courrier du cabinet, 377.

*Conty*. ( François de Bourbon, prince de ) 425.

*Conversations*, entre Henri & Sully à son retour de Londres, 23-24. sur la soie & les manufactures, 74-75. contre le rappel des Jésuites, 105-106. sur les dépenses de ce Prince & ses chagrins domestiques, 162-168. entre Sully & la marquise de Verneuil sur sa mauvaise conduite,

249-254. N. 17-182 Grande & importante conversation entre Henri & Sully, dans laquelle ils se raccommodent, 412-418.

*Cotton* ( Pierre ) employé pour le rétablissement de la société en France, 97. Il rend visite à Sully, 130. Traits de sa vie, 119. N. 12. & de l'amitié de Henri IV, pour lui, 120 N. Il s'unit aux courtisans contre Sully, 366. 367. Grand démêlé entre Sully & lui, au sujet du collège de Poitiers, où il est convaincu de calomnie, 368-380. Ils sont raccommodés, 382. Il dessert Sully dans l'affaire de Grillon, 398.

*Cordier* ( N. le ) donne avis du complot de d'Entragues pour tirer le comte d'Auvergne de la Bastille, 361-362.

*Courtisans* flattent Henri IV, sur son amour pour mademoiselle d'Entragues, 357. cabalent avec les Jésuites, contre Sully, 365. Courtisans qui tenterent à

faire disgracier Sully, 416-419.

*Creguy* (Charles de) est fait mestre de camp du régiment des gardes, 436. N. 14.

*Crevecoeur Montmorenci* est déchu de son gouvernement de Caen, 64.

*Cuman*, entrepreneur des manufactures, 74.

*Cusco.* (roi de) Sa promesse au conseil de Madrid, 41.

# D.

*Danemarck* (Anne de) reine d'Angleterre, 15-25. Son arrivée à Londres, 33. Elle y change tout d'un coup de manieres & de politique, 33.

*Darius.* Trait de ce prince & de Zophite, 89-118.

*Dauphin* (Monsieur le) est mené à Fontainebleau, 351.

*Desberdes*, député général des Protestans, 67. N. 13.

*Descartes* vient en France, 141.

*Deux-Ponts.* (Jean II. Duc de 426.

*Domaine du Roi.* Abus à corriger dans cette partie, 273.

*Doria* (Charles) commande les galeres d'Espagne dans la Méditerranée, 4.

*Dourlack* (Prince de Bade) calomnié d'intelligences criminelles avec Sully, 426.

*Drouart*, destitué de son emploi, 282.

# E

*E Cluse.* (L') siège & prise de cette place, 307-311. N. 8.

*Edits.* Petits édits accordés aux particuliers, dommageables au commerce, 234.

*Enhalt.* (Prince d') calomnié d'intelligences criminelles avec Sully, 426.

*Entragues.* (François de Balzac d') Suite de ses brigues, 202. se fait donner le bâton de maréchal de France, 232. N. 11 est arrêté, 246. Anecdotes sur les amours de ses filles, 260. N. 20. A quoi condamné, 253. Sa peine est commuée, 358. Il écrit

un mémoire pour sa justification, 361. est contraint de subir un interrogatoire, 362.

*Epernon.* ( Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d') traité favorablement par Henri IV, 262. Chute malheureuse qu'il fait 228. Ses liaisons avec Sully, 425. Affaire pour la mestre de camp des gardes entre lui, Sully & Grillon, 394. terminée, 436. Son hauteur avec le marquis de Crequy, 436. N. 14.

*Epinoï,* ( Hyppolite de Montmorency, princesse d') refuse son consentement au mariage du marquis de Cœuvres avec mademoiselle de Melun, 449.

*Escures.* ( Pierre Fougeu d') 203. 230.

*Espagne & Espagnols.* L'Espagne entre dans la conspiration des Milords, contre Jacques & autres brigues, 126-127. tente à s'emparer de la Barbarie, & peut-être d'Alger, 41. Sa flotte

est battue par les Hollandois, 40. suite de la guerre dans les Pays-bas, 45. Part qu'a le conseil de Madrid dans la trahison de Nicolas l'Hôte, 136. Commerce interdit avec l'Espagne, 284. Suite de cette affaire, 294. Suite de la guerre dans les Pays-Bas. Dépenses qu'elle coûte à l'Espagne, 306. Les Espagnols entament un accord avec l'Angleterre, 312. qui est enfin conclu, 319. Origine de la grandeur de cette couronne, 325. Places dont elle s'empare, 371. Commencement de ses différens avec les Grisons, 337.

*Estrées.* ( d' ) maison, 450. N. 19.

*Etoffes.* Etablissement des manufactures d'étoffes de soie, 74. Considération sur cette matière, 80-81.

F.

*Fay* ( Bac de ) 150.

*Ferrier,* ministre Protestant, l'un des séditeux, 67.

*Ferrière* ( La ) Calviniste mal inten-

sionné ; 220.

*Fervagues* (André d'Alegre , comtesse de) cherche à marier son fils à mademoiselle de Sully , 65. fait rompre ce mariage , 441.

*Finances & Financiers*, & Gens de plume, leur haine contre Sully , 417. Luxe & magnificence des gens d'affaires, 52. Divers opérations sur les finances , 271 - 276. 282.

*Fleche* ( la ) château donné aux Jésuites , 125.

*Flessingue*. Haine de ses habitans contre les Anglois , 317.

*Forget*, l'un des ennemis de Sully à la cour , 416.

*France*. Fertilité & autres avantages de ce royaume , 76-77.

*Francheses* (D. Juan Idaique). Ses correspondances avec Nicolas l'Hôte , 135.

*Fresnes*, motif de sa haine contre Sully , 416.

*Frontes* (Comte de) continue à cabaler

contre la France , 45. Il échoue à l'assemblée de Coire , 340.

## G.

*Ap*, Synode où les Calvinistes proposent le dogme du pape antechrist , 66-67.

*Geneve*, entreprise sur cette ville, manquée par le duc de Savoie , & suivie d'un traité de paix , par la médiation des Suisses , 43.

*Giez* est du complot de d'Entragues pour tirer le comte d'Auvergne de la Bastille , 361.

*Gonthier* ( le pere ) Jésuite. Son caractère , 97. il sollicite des lettres du roi pour leur établissement , 366.

*Gramont*. ( Antoine II de ) 425.

*Grande-Bretagne*, Nom donné à trois royaumes réunis sous le nom d'Angleterre , 316-316.

*Grat*, ( Le ) trésoriers du conseil pour la vérification des rentes , 280.

*Grey* (Milord) conf-

## DES MATIERES. 461

pire contre le roi Jacques, 36.

*Grillon.* (Louis Ber-  
ton de) aventure à  
charbonnières, qui le  
rend ami de Sully,  
384. N. 3. Traits sur  
son caractère, 384.  
Affaire pour la mestre  
de camp des gardes  
entre Sully & lui, met  
ce ministre à deux  
doigts de sa perte,  
391. Traits de son hu-  
meur fantasque & ar-  
rogante en parlant au  
roi, 392. L'affaire de  
mestre de camp est ter-  
minée, 435.

*Grisons.* Origine de  
leurs différends avec  
l'Espagne, 337. Suite  
de cette affaire: ils se  
déclarent contre l'Es-  
pagne, 341.

*Guillouaire*, agent  
du comte de Soissons,  
347.

*Guise.* (Catherine  
de Cleves, duchesse  
de) agrémens de sa  
société, 173.

*Guise.* (Charles de  
Lorraine duc de) aven-  
ture entre lui & Gril-  
lon, 385. N.

H.

**H** *An*, (Charles  
du) fermier gé-

néral des cinq grosses  
fermes, 283.

*Harlay* (Achille de)  
s'oppose au rétablisse-  
ment des Jésuites, 98.  
N. 4.

*Hebert.* (Charles)  
continue ses brigues à  
Milan, 45.

*Henri IV.* Faute de  
ce prince de n'avoir  
pas donné carte blan-  
che à Sully, 2. Formu-  
le de traité d'alliance  
entre lui & le roi d'An-  
gleterre, 8. Ses présens  
au roi, à la reine & à  
la cour d'Angleterre,  
19-40. Il fait un voya-  
ge à Liessé, 21. Caref-  
les de Henri à Sully à  
son retour de Londres,  
& entretien public où  
il le loue & le justifie  
contre le comte de  
Soissons, 23. Ses en-  
tretiens secrets avec  
Sully sur l'objet d'une  
ambassade, 30. Il fait  
des pensions aux prin-  
cipaux seigneurs An-  
glois, & au roi, 40.  
Mesures prises contre  
les brigues d'Espagne  
à Londres, 42. Il re-  
tracte l'édit qu'avoit  
surpris le comte de  
Soissons, & soutient  
Sully contre le ressen-

timent de la marquise de Verneuil , 51-53. Convention secrète entre le roi , le ministre , & les cours souveraines , sur les petits édits , 53. Il soutient M. de Sully contre le comte de Soissons , 58. 60. Il entreprend de supprimer la chambre des requêtes dans tous les parlemens ; parlement où il la supprime , 63. Pourquoi il visite la Normandie , 63. ne passe pas Caen , dont il ôta le gouvernement à Creveœur Montmorenci , qu'il donne à Bellefonds , 64. tombe malade à Rouen , 64. N. 10. Nouveaux mécontentemens qu'il essuie de la part du duc de Bouillon & des Protestans , 65. *Et suiv.* Il donne le gouvernement de Poitou à Sully , 70-71. établit des manufactures d'étoffes de soie : conversation entre lui & Sully à ce sujet , 74-84-86. Il va dîner chez Zamet ; sa dépense à la chasse , au jeu & en

maitresses , 86. envoie une colonie en Canada , 87. Jettons que lui présente Sully , 89. Il est touché de la mort de la duchesse de Bar , en porte le grand deuil , 91. le fait porter à la cour , 92-93. Sa réponse au nonce sur cette mort , 92. N. Il charge Sully de la discussion des effets de cette princesse , 94. dont il dispose , 95. Il travaille au rétablissement des Jésuites , 96-98. Raisons pour lesquelles il les rappelle malgré les raisons & les conseils de Sully , 113-116. auquel il promet toutes sortes de satisfactions de leur part , 118. Il leur donne la Fleche , 125. Séjour de ce prince à Chantilly , 126. Il découvre & poursuit la trahison de Nicolas l'Hôte , 135. Maniere dont il traite Villeroy , 145. Il lui rend de bonnes grâces & le console , 148. N. 12. Il envoie ses cardinaux au conclave , 159. Fréquentes visites qu'il fait à Sully à l'Arsenal ;

## DES MATIERES. 463

conversation singulière sur ses chagrins domestiques, 162. Il se fâche de la fermeté de Sully, 164. lui en fait excuse, 167. lui confie ses déplaisirs sur la reine & la marquise de Verneuil, 167. Lettre de reproche qu'il écrit à la marquise, 168. N. 26. Il lui demande la promesse de mariage, qu'elle lui refuse, 171. Agrémens qu'il trouvoit dans son commerce, 172-173. Défauts & caractère qu'il reproche à la reine, 169. Il ne suit point le conseil que lui donne Sully, 176. & l'engage à employer les voies de la douceur, 180. Il se raccommode par Sully, & se rebrouille de nouveau avec la reine, 182. Il ne peut se résoudre à agir en maître dans sa maison, 185. Sa foiblesse pour madame de Verneuil, dont les artifices mettent Sully en danger de perdre la confiance de Henri IV. 192. Sa santé souffre de ses chagrins, 198. Il fait rendre justice à la reine Marguerite, sur les biens de sa mere, 201. 202. Il travaille à prévenir les complots du comte d'Auvergne avec l'Espagne & les Calvinistes contre lui, 202-205. & projette avec Sully un voyage au midi de la France, que les courtisans font rompre, 208-211. Il envoie Sully en Poitou, 216. se fait rendre la fameuse promesse de mariage, à quel prix, 221. N. 14. Il fait arrêter le comte d'Auvergne, 234-244. Réponse qu'il fait à la comtesse d'Auvergne, 245. N. 15. Il fait aussi arrêter d'Entragues & la marquise de Verneuil, 246. Il ne peut se résoudre à éloigner la marquise, & pardonné, à cause d'elle, aux deux coupables : particularités sur ce sujet, 254. N. 16. Ses amours, 255-260. Galanteries de ce prince, & péripéties qu'il court en allant voir ses maîtresses, 260. N. 20. Il dépose son argent à la Bastille, 263. Discours qu'il tient en

plein conseil à cette occasion, 265-266. Il entreprend la vérification des rentes, 267-268. établit une chambre de justice, 281. Talens de ce prince pour le gouvernement, 282. Il interdit mal-à-propos le commerce avec l'Espagne; 294. & répare cette faute par un traité de commerce, dont il récompense le cardinal Bufalo, 297-300. Il continue à appuyer secrètement les Provinces-Unies, 310. communique à Sully le compliment que l'ambassadeur lui avoit fait; demande à Sully son avis, 320-323. Reception qu'il fait à l'ambassadeur d'Espagne, 330. N. 14. Il s'attache les princes d'Allemagne; la réception à l'ambassadeur du duc de Wirtemberg, 332. Il se remet en possession du pont d'Avignon, 342. 346. achete du comte de Soissons le comté de Saint Paul, 346. fait recevoir son second fils naturel dans

l'ordre de Malthe, 350. Bâtimens qu'il fait construire pour ses manufactures, 351. Il se renzage avec la marquise de Verneuil; motifs qui l'engagent à pardonner aux comtes d'Auvergne & d'Entragues, &c. 354. 355. Vrais ou faux motifs de cette clémence; 355-360. Il se brouille de nouveau avec la reine, 359. Il accorde aux Jésuites la démolition de la pyramide, 363. N. 4. Il rend justice à Sully dans son grand démêlé avec le P. Cotton, pour le collège de Poitiers, 367. N. 5. Coup d'œil juste de ce prince sur la physionomie, 369. N. 6. Il raccommode Sully avec le P. Cotton, 381-382. & avec d'Epemon, 389. Il se porte à une résolution violente, 395. Sa réponse à Sully, 404. Il reconnoit son tort, & cherche à se raccommode avec Sully, 408. Explication & conversation intéressante qu'ils ont ensemble, 412. Dé-



fauts dans ce prince de trop aimer la raillerie & les bons mots, 418. & d'ajouter trop aisément foi aux faux rapports, 422. Il rend toute son amitié & sa confiance à Sully, le justifie en présence des courtisans, 433-440. lui fait justice de ses calomniateurs, 438. se brouille & se réconcilie une seconde fois avec lui, 439. Jugement sur cette conduite, 438. N. 15. Il conclut le mariage de mademoiselle de Sully avec le duc de Rohan, 442-443. Présens qu'il fait aux nouveaux mariés, 443. Grâtes & grâces qu'il accorde à Sully, 443. Autres qu'il lui refuse pour son frère & pour son gendre, 445-448. Il fait demander mademoiselle de Melun pour le marquis de Cœuvres; & est refusé par les parens, 448-449.

*Henriot*, comment reçu de M. de Sully, 80. N. 14.

*Hesse* (Guillaume,

landgrave de) 426.

*Hospitaliers* du pont d'Avignon en divertissent les fonds, 345.

*Hofe* (Nicolas l') Son caractère, ses intelligences avec les secrétaires d'état Espagnols, 135. Histoire de sa trahison, découverte par Rasis, 138. On cherche à l'arrêter, 141. Il se sauve, 147-148. & se noie dans la Marne, 150. Particularités sur cette affaire, 150. N. 23.

## J.

*Jacques Stuard*, roi de la Grande Bretagne, signe un formulaire de traité, 8. Audience de congé; caresses & promesses qu'il fait à Sully, 16-17. Sa haine contre les Jésuites, 18. Présens réciproques, 18. N. 3. Craintes de ce prince sur l'arrivée de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, & ses irrésolutions, 25-34-36. Sa clémence dans le châtement des conjurés contre lui, 36-38. Nouveaux troubles à

ces avec Bouillon ,  
212. remercie Sully  
d'avoir fait obtenir au  
marquis de Crequy la  
maître de camp du ré-  
giment des gardes ,  
436.

*Libelles satyriques*  
contre le gouverne-  
ment, communs sous  
le regne de Henri IV ,  
41.

*Ligne* ( l'amiral ,  
prince de ) refuse ma-  
demoiselle de Melun  
au marquis de Cœu-  
vres , 449.

*Ligue*. Faction puis-  
sante en Europe , se  
conduisant par les prin-  
cipes de la Ligue , 127.

1. adoptés aussi par  
une grande partie de  
la cour & du conseil  
de Henri IV , 365. Mo-  
tif de la haine qu'elle  
portoit à Sully 416.

*Lore*. Utilité de sa  
jonction avec la Seine  
& la Saône , 275-276.

*Lomenie* ( Antoine  
de Brienne de ) secre-  
taire d'état , 141.

*Louvois*. Honneur  
qu'elle fait à Sully à  
son départ , 11-19.  
Troubles qui y sur-  
viennent , 35-36.

*Longuet* , l'un des  
ennemis de Sully à la  
cour , 419.

*Lorraine* ( maison de )  
Occasion où les prin-  
ces de cette maison ont  
rendu de bons offices  
à Sully , 407-425.

*Lorraine* ( Charles  
de ) s'accommode avec  
Henri IV sur les meu-  
bles de la duchesse de  
Bar , 95.

*Lune* ( D. Sanche de )  
commande un corps  
de troupes Espagnoles  
en Italie , 46.

*Lussan* est pardonné ,  
211.

M.

*Madame* ( Cathé-  
rine de Bourbon )  
duchesse de Bar , Sa  
mort , 90. Particulari-  
tés sur sa mort, sur son  
caractere , sur la dis-  
pense de son mariage ,  
90. N. 2. Discussion  
au sujet de sa succes-  
sion , 94.

*Mahomet III.* On  
l'oblige de chasser la  
sultane sa mere ; sa  
mort , 47-41.

*Maisset* ( André Hu-  
rault de ) se trouve au  
conseil sur le rétablif-

## DES MATIERES. 469

sement des Jésuites, 169-170. Graces qu'elle se fait accorder, 172 - 190. Sa haine pour la marquise de Verneuil, 13. Elle

écrit une lettre de soumission à Henri IV, 14. Ils se réconcilient & se brouillent de nouveau, 15 - 137. Elle cherche querelle à Sully, 138.

*Maius* ou *Maio*, ( Laurent ) Jésuite, s'emploie utilement pour le rétablissement de sa compagnie en France, 97. N. Promesse qu'il fait à Henri IV, au nom de la société, 115.

*Malicorne* se démet du gouvernement de Poitou, 70.

*Marais* ( Mademoiselle du ) belle-fille du duc de Sully, mariée par Henri IV à la Boulaye, 443.

*Marguerite de Valois*. La justice lui est rendue contre le comte d'Auvergne, sur la succession de Catherine de Médicis, 201. N. 5. Eloge de sa modération & de son désintéressement, 202.

*Marie de Médicis*, reine de France. Ses présens à Sully & à son épouse, 90. Chagrins qu'elle cause au roi par sa mauvaise humeur, sa jalousie, &c.

*Markham* ( milord ) conspire contre le roi d'Angleterre, 37.

*Marquets* ( des ) 95.

*Marseille*, soulèvement qui y arrive sur la défense du commerce avec l'Espagne, 295.

*Meuriers* cultivés en France, 74.

*Meuse*. Utilité de sa jonction avec la Saône, 275-276.

*Milice*. Réglemens pour la milice, 27.

*Molina*, Jésuite, 124.

*Mont* ( du ) ou des Monts, envoyé en Canada, 87. N 17.

*Montbazou* ( Hercule de Rohan, duc de ) 425.

*Montigny* ( François de la Grange de ) 45. 426.

41. & sur les côtes de la Méditerranée, 42. Il fait venir à Madrid les enfans de Savoye, & leur donne les dignités d'Espagne, 44. N. 7.

*Piles*, gratifié d'Henri IV, 395.

*Place de France*. Projet & dessein de cette place, 6.

*Plessis Mornay* (Philippe du) intrigue en faveur de Bouillon, 66. excite les Protestans à la révolte, 204.

*Poitou*. Le gouvernement en est donné à Sully, 70-71. Valeur de ce gouvernement, 73.

*Politiques*. Belles réflexions politiques sur le gouvernement, 271. 277. Autres sur la ruine & l'affoiblissement des Etats. 290-291.

*Pontcarré* est appelé au conseil, sur le rétablissement des Jésuites. 9.

*Pont-Courlay*, gentilhomme Calviniste. Ses brigues contre Sully en Poitou, 213. employé à la réconciliation de Sully avec le

P. Cotton, dans l'affaire du collège de Poitiers, 31.

*Porto-Hercule* pris par les Espagnols, 331.

*Pouges* (eaux de) prises avec succès, 200.

*Poussot*, maire de S. Jeau d'Angely, 44.

*Prada*, secrétaire d'état du roi d'Espagne, 135.

*Praslin* (Charles de Choiseul, marquis de) 425.

*Princes*. Devoir des princes par rapport à l'administration de leurs états, 269.

*Protestans*. Brouilleries entre les Protestans Anglois & les Français, 37. Les Protestans François tiennent une assemblée séditieuse à Saumur, 66. Ils cabalent au synode de Gap. 66-67. Leur déchirement contre Villeroi, à l'occasion de la trahison de l'Hôte, 149. Suite des brigues de leurs chefs, 203-204. Leur opposition à Sully dans son voyage de Poitou, 221.

# DES MATIERES. 473

PUGET, trésorier tion des rentes. 280.  
de l'Epargne, 416. RELIGIEUX & MOI-  
PURTINS, voyez NES. Ordres Religieux  
Protestans. Conféren- établis en trop grand  
ces à Londres entr'eux nombre par Clément  
& les Anglicans, 316. VIII. 68. Autres qui  
PYRAMIDE élevée s'établissent en France,  
sur le sol de la maison 351.  
de Châtel, est abba- RENTES. Leur vérifi-  
tue; particularités sur cation, 279.  
cette Pyramide, 363. REQUÊTES ( Cham-  
N. 4. bre des ) supprimée au  
Parlement de Toulou-

R. se, 62.  
RARS. ( Jean de RHEIMS refuse de re-  
Leyré, dit ) dé- cevoir les Jésuites, 366.  
couvre la trahison de RICHARDOT, ( Jean  
l'Hôte, 138. en don- président de ) employé  
ne avis à Barrault, dans l'affaire du traité  
& se sauve d'Espagne, de commerce entre la  
139. 141. vient en ap- France & l'Espagne,  
porter les preuves à 299.  
Henry IV. 143 & suiv.

RALEICH. ( Milord ) RICHELIEU, ( Fran-  
Il conspire contre le çois du Plessis de ) cher-  
roi d'Angleterre, 37. che à desservir Sully  
REBOURS, commis à pendant son voyage en  
la vérification des ren- Poitou, 213. N. 8. em-  
tes, 270. 279. ployé à la réconcilia-  
tion de ce ministre avec  
RECOLETS, insti- le P. Cotton, 281.  
tués, 68.

REGAL (Droit de ) RICHELIEU ( Card-  
inal de ) a suivi le sy-  
stème politique de Sul-  
confiste. 344-346. tême politique de Sul-

REGNOUARD, cor- pour l'abaissement  
recteur des comptes, la maison d'Autriche

RICHEOME. (le Pere) Jésuite, dédie un livre à Sully, 383. 384.

ROCHELLE (la) Respects & honneurs qu'elle rend au roi en la personne de Sully, 217.

ROCHEROT, (Antoine de Sully de la) revient en France 136.

ROHAN. (Henri II, Duc de) son mariage avec mademoiselle de Sully, 64. Ses cabales dans le parti Calviniste, & auprès du roi d'Angleterre, 202. 203. Ses droits à la succession de la maison d'Albret, 443. Il épouse mademoiselle de Sully. 442. 443. *Voyez* ROHAN, (*Marguerite de Béthune, duchesse de*) Gouverneur de S. Jean d'Angely, 445.

ROHAN. (Marguerite de Béthune, duchesse de) son mariage, 64. est célébré, 442. Anecdotes sur le fils prétendu de ce mariage. *Voyez* TANCREDE.

ROQUELAURE, (Antoine de) ami de

Sully, 23.

ROSNY. Château & terre appartenant à Sully, 63.

ROUBAIS (Marie de Melun, dame de) refuse l'alliance du marquis de Cœuvres, pour mademoiselle de Melun, 449.

ROVIDIUS (Alexandre) sénateur Milanois, employé dans l'affaire du Commerce entre la France & l'Espagne, 300. 304. N.

S.

SAINT-ANTOINE, (N. de) 19.

SAINT-GEORGE, (comte de) conduit des troupes Espagnoles en Flandre, 46.

SAINT-GERAN (N. de) 426.

SAINT-GERMAIN DE CLAN prend les intérêts de Bouillon contre Henri IV, & Sully, 220.

SAINT-JEAN-D'ANGELY, la lieutenance de roi en est refusée au gouverneur, 445.

SALIGNAC, (Jean de) Gontault de) ambassa-

# DES MATIERES. 475

deur à la Porte-Ottomane, 352. SÉDITIEUX (Parti des) leurs cabales en France, 162. Motif de leur haine pour Sully, 416.

SALIQUE. (loi) voyez SULLY.

SANCY. (Nicolas de Harlay de) sa haine pour Sully, ses dissipations, sa justification sur une partie des reproches que lui fait Sully, 410. N. 10.

SEIGNEURS, ou grands du Royaume. Motifs de leur haine contre Sully, 416.

SEINE. Utilité de sa jonction avec la Loire, 275.

SANTENAY, l'un des ennemis de Sully, 419.

SANTY, jardinier de la reine, 190.

SAÔNE, Utilité de sa jonction avec la Loire, 275.

SARROQUE, capitaine Flamand, 309.

SAVOYE, (Charles-Emmanuel, duc de) anime l'Espagne contre la France, 42. Il envoie ses enfans à Madrid, 44. Il termine ses guerres avec la république de Genève, 43. Part qu'il a dans l'affaire du Pont d'Avignon, 349.

SAUSSAYE (La) rend service au roi dans le parti Protestant, 220.

SCHOMBERG, (Henri de) Maréchal de France, 426.

SERVIN. Caractère monstueux de ce jeune homme, 31. N. 4.

SIDNEY (Milord) est nommé pour recevoir Sully dans Londres, 19.

SILLERY, (Nicolas Brulart de) travaille dans le conseil & à la cour, pour le rappel des Jesuites, 98. d'avis contraire à Sully sur la tolérance des religions, 156. Il brigue le chapeau de cardinal pour Villars & Marquemont contre du Perron & Olivari, 160. employé utilement dans les brouilleries domestiques de Henri IV, 191.

obligé de signer le traité de commerce avec l'Espagne, 305. Il est

nommé commissaire SPINOLA. (Frédéric) dans l'affaire de l'acquisition du comté de St. combat naval où il est tué; 41.

Paul, 348. se joint aux STUART. ( Maison courtoisans & aux Jésuites ) comment la couronned'Angleterre passe à cette maison, 329.

Sully, 398. à qui il tend STUNICA ou CONI- toutes sortes de pièges, 408. Motif de cette est envoyé ambassadeur haine, 416. en France, & est employé dans l'affaire du

SINA BACHA, trentepour cent, 303. voyez JANISSAIRES.

SOISSONS, ( Charles N. 6. de Bourbon, comte SUISSES. Ils se rendent médiateurs entre de ) blâme indirectement les négociations le duc de Savoye & la de Sully à Londres, 23. République de Genève, 43. Abus dans la manière d'acquiescer les dettes de la France aux Sur un édit obtenu par Suisse, 273. Part qu'ils ont dans l'affaire de la

SOISSONS. ( Hôtel Valteline & des Grisons, 337.

SOL POUR LIVRE SULLY ( Maximilien converti en augmentation de Béthune, marquis sur la taille, 283. de Rosny, duc de ) Bon

SOUBIS, ( François traitement qu'il reçoit d'Escoubleau, Marquis du roi d'Angleterre, de ) va à Rome pour le 1. Modèle du traité conclave. 159. qu'il conclut avec lui,

SOUTHAMPTON, 17. 18. faute de n'avoir ( comte de ) querelle point apporté un blanc- qu'il a avec Grey, 37. signé : succès & éloge

SPA, ( Lax de ) pris de cette Négociation, ses avec succès, 220.



6. Dépêches interceptées, 12. Son soupçon contre les commis de Villeroy, 13. Il reçoit à Westminster, son audience de congé, 16. Caresses & honneurs que le roi lui fait : ses présens au roi, à la reine & aux seigneurs & dames de Londres, 19. 20. Il se rembarque : danger qu'il court dans le trajet, son séjour à Douvres, 21. Il vient trouver Henri IV. à Villers Cotterets, accueil qu'il en reçoit : entretien public sur son Ambassade, 22. 23. 28. Entretiens secrets entre Henri IV. & lui sur le même sujet, 32. Il reprend ses travaux dans les finances, 48. Il fait des représentations au roi sur quantité de petits édits accordés trop facilement, 50. Elogé de sa fermeté, 60. N. 8. Il reçoit & traite le roi à Rosny : accident qui trouble cette fête, 63. Il s'emploie à appaiser les mutineries des Gal-

vinistes, & fait supprimer le dogme du pape antechrist, 66. 68. Il est fait gouverneur de Poitou, 70. Pourquoi il s'oppose à l'établissement des manufactures de soie, 74-76. N. 14. Ses réflexions à cet égard, & principes sur le luxe, sur les arts que l'on doit cultiver en France, 77. Ses maximes sur la police, 79. 80. Comment il reçoit les marchands de soie qui venoient lui faire ses représentations, 80. N. 14. Ses plaintes contre les gens de robe, 82. 83. Il blâme les dépenses excessives de Henri pour le jeu, ses maîtresses, &c. 86. s'oppose à la colonie envoyée en Canada, 87. Il présente à leurs majestés les jettons d'or & d'argent, 89. Il est employé à la discussion de la succession de la duchesse de Bar, 94. opine dans le conseil en parlant au roi contre le rétablissement des Jésuites, 100. qu'il

favorise ensuite pour reine, & déférences de  
 plaire au roi, 119-124. cette princesse pour lui,  
 Il présente un mémoire 178-180. Il raccommo-  
 contre d'Ossat, & in- de le roi & la reine qui  
 vective contre la poli- ensuite se brouillent,  
 tique des ministres & 184. Il ne peut inspirer  
 des courtisans dévoués à Henri la fermeté né-  
 à l'Espagne, 126-128. cessaire en cette occa-  
 Il est auteur du système sion : & encourt lui-  
 politique du cardinal même la haine de la  
 de Richelieu, pour l'ab- reine, 187. Sujet de  
 baïssement de la mai- plaintes que lui donne  
 son d'Autriche, 133. cette princesse, 189.  
 Il aide à découvrir la Il cesse de se mêler de  
 trahison de l'Hôte, ces tracasseries, qui  
 134. Manière dont il se l'exposent à perdre les  
 conduit en cette occa- bonnes grâces du roi,  
 sion avec Villeroy, 144. 190. 191. & tâche inu-  
 Mémoire qu'il a com- tilement à engager la  
 posé pour la tolérance marquise de Verneuil à  
 des Religions, 155- se séparer elle-même de  
 157. Conversation sin- ce prince, 194. Louan-  
 gulière où Henri lui ges réciproques de la  
 confie ses chagrins do- reine Marguerite & de  
 mestiques, causés par Sully, 202. Il veille à  
 la reine & par la mar- prévenir les cabales des  
 quise de Verneuil : fer- séditeux, 203. & cher-  
 meté de ce ministre en che à engager Henri à  
 parlant au roi, qui lui se montrer dans les  
 fait des excuses de son provinces, 208. Il va  
 emportement, 162. Il visiter le Poitou, 213.  
 donne à ce prince un Calomnies contre lui,  
 conseil qu'il ne suit pas, 214-216. Honneurs &  
 175. 178. & s'emploie respects qu'on lui rend.  
 à apaiser ces démêlés ; Utilité de ce voyage,  
 son respect pour la 219. 225. Il va visiter

Saint Jean-d'Angely , la vérification des Ren-  
 Brouage , 219. puis se rend à Thouars ; de-  
 concerte les projets de la Tremouille, 220. & f.  
 loue la modération de Clement VIII. envers  
 les Protestans , 223. Services qu'il rend à  
 d'Epéron , 226. Me-  
 fures qu'il prend pour faire arrêter d'Auver-  
 gne , 233. Lettres qu'il reçoit de lui & qu'il lui  
 écrit , 242. 245. Re-  
 proches qu'il fait à la marquise de Verneuil,  
 qu'il est chargé d'inter-  
 roger , & autres parti-  
 cularités à cet égard ,  
 249. 250. Il ne peut en-  
 gager Henri IV , à la  
 renvoyer , 255. Anec-  
 dote à ce sujet , 255.  
 N. 19. Il fait déposer  
 le trésor du roi à la  
 Bastille : conseil & ré-  
 glement à ce sujet , 263-  
 265. Ses réflexions sur  
 le gouvernement & le  
 devoir des rois , 268-  
 271. Son mémoire sur  
 les moyens d'augmen-  
 ter les finances , & de  
 rétablir le commerce  
 271. 276. entreprend  
 la vérification des Ren-  
 tes , 279. établit une  
 chambre de Justice :  
 autres réflexions sur la  
 finance , 281. Il garnit  
 Brenol de tout le né-  
 cessaire , 284. 285. Il  
 oblige les trésoriers de  
 France à mettre de l'or-  
 dre dans leurs comptes,  
 282. 283. sur la milice ;  
 établissement pour les  
 soldats Invalides , 285.  
 Causes de la ruine &  
 de l'affoiblissement des  
 états , 290. Jugement  
 qu'il porte sur le carac-  
 tere & la politique de  
 quelques-uns de nos  
 rois , 291. 22. Il com-  
 mence le canal de  
 Briard , 263. s'oppose  
 à l'édit du trente pour  
 cent , & ensuite répare  
 cette erreur par un trai-  
 té de commerce avec  
 l'Espagne , 294. Ses ma-  
 ximes de gouverne-  
 ment trop austères ,  
 291. 292. Il oblige  
 Villeroy & Sillery à fi-  
 gner le traité de com-  
 merce , 305. favorise  
 sous main les Flamands ,  
 309. ses conseils à  
 Henri contre la poli-

tique Espagnole, 323. 367. N. 5. Il se justifie,  
 Son sentiment sur la loi 373 - 379. Il se racco-  
*Salique*, & sur les al- mode avec le pere Cot-  
 liances de la maison de ton, 382. Affaire de la  
 France 326. Il fait part Mestré de Camp entre  
 au cardinal Bufalo des lui, d'Epéron & Gril-  
 grands projets de Hen- lon, dans laquelle il  
 ri IV, 331. soutient les court risque d'être dis-  
 Grisons contre l'Espa- gracié; détail sur cet  
 gne dans l'affaire de la accident, 386. 389.  
 Valteline, 336. 337. Lettres réciproques du  
 remet le roi en posses- roi & de lui; & ser-  
 sion de ses droits sur le vices que lui rend dans  
 pont d'Avignon, 342. cette occasion la mai-  
 le détourne de l'acqui- son de Lorraine, 404.  
 sition du comté de Saint 407. Artifices & libelles  
 Paul, 347. 348. cher- mis en usage par ses en-  
 che à le dissuader sur nemis, 416. qui l'ac-  
 les bâtimens pour ses cuserent d'intelligences  
 manufactures, & sur la criminelles hors du  
 trop grande multiplica- royaume, 425. 426.  
 tion des moines, 351. Il les convainc de ca-  
 voit avec peine la grâce lomnie 432 - 434. Il  
 que ce prince accorde termine l'affaire de la  
 à d'Entragues & à d'Au- Mestré de Camp à la sa-  
 vergne, 364. refuse de tisfaction du roi, 436.  
 se mêler de cette affaire Ses plaintes contre Les-  
 auprès de la marquise diguiers, 437. Il se  
 de Verreuil 355. cher- rebrouille & se raccom-  
 che à appaiser la reine, mode une seconde fois  
 359. Il s'oppose à la avec le roi, 438. 439.  
 démolition de la pyra- Jugemens différens sur  
 mide, 363. Grand dé- cette conduite, 440.  
 tasselé entre lui & le pere Il marie sa fille au  
 Cotton, au sujet du duc de Rohan, 440.  
 college de Poitiers, 441. & sa belle-fille à

# DES MATIERES. 481

la Boulaye, 443. Il travaille inutilement à faire réussir le mariage du marquis de Cocu- vres, avec mademoi- selle de Melun, 448.

449.

SULLY. ( duchesse de ) présens qu'elle reçoit de leurs majestés, 90.

SULTANE ( mère de Mahomet III. ) chassée de Constantinople par les Janissaires, 47.

T.

TALAMONE, usurpé par l'Es- pagne, 331.

TAMBONNEAU ( le président ) commis à la vérification des ren- tes, 279.

TANCREDE, prétendu héritier de la maison de Rohan, 440. N. 16.

THOU. ( Jacques Auguste, président de ) opine dans le conseil contre le rétablissement des Jésuites, 98. est commis à la vérification des rentes, 279.

TOLERANCE sur la religion conseillée par Sully, 156.

TOULOUSE. Mécon- tentement de Henri IV, contre ce parlement, 28. Ses anciens comtes, vassaux des rois de Fran- ce, 343.

TOURNELLES,

Henri IV. établit ses manufactures dans l'en- ceinte de ce château, contre le conseil de Sully, 85. N. 16.

TRAITÉ entre l'Es- pagne & l'Angleterre, 320. N. 9.

TREMOUILLE.

( Claude de Thouars, duc de la ) Ses cabales parmi les Calvinistes contre l'état, 64. Sa mort 224. N. 10.

TRENTE POUR CÉNT. ( Edit du ) pu- blié, ensuite révoqué, 302.

TRÉSOR ROYAL est établi à la Bastille, 264.

TROYES. Les Jé- suites refusés dans cette ville, 366.

V.

VALLON, l'un des ennemis de Sully à la Cour, 416.

VARENNE. ( Guil-

laume Fouquet de la ) de ) 425.  
employé dans les VERE. ( le colonel )  
brouilleries de Sully 37.

avec le comte de Soif- VERNEUIL, ( Cathe-  
sons, 59. Bons offices rine Henriette de Bal-  
qu'il rend aux Jésuites zac d'Entragues ; mar-  
dans l'affaire de leur quise de ) Sa haine  
rappel, 98. Il est dé- pour Sully, 55-57.  
puté par Henri IV. à la Présent qu'elle reçoit  
marquise de Verneuil de ce prince, 86. Ses  
arrêtée, 147. Il se joint cabales dans le parti sé-  
aux Jésuites pour per- ditieux, 162. Ses iné-  
dre Sully, dans l'affaire galités, sa mauvaise  
de la Mestre de Camp, humeur, 168. N. 26.  
398. Elle refuse avec hau-  
teur de lui rendre la  
promesse de mariage,  
171. Elle se met en tête  
de faire casser le maria-  
ge de la reine, 196. &  
suiv. Elle fait accorder  
la grace à d'Auvergne  
& à d'Entragues : & en  
dicte les conditions  
pour elle-même, 358.  
Motifs de sa haine  
contre Sully, 416.

VAUCELAS ( André  
de Cochefilet, baron  
de ) député vers la reine  
d'Angleterre, 15.

VELASQUE. ( Jean  
Ferdinand de ) ambassa-  
deur Espagnol, cabale  
contre Henri IV. 35.  
est employé à l'affaire  
du trente pour cent,  
301. conclut à Londres  
l'accord entre l'Espa-  
gne & l'Angleterre ;  
comment reçu d'Henri  
IV, 321. 330. N 14.

VENDOMI ( César de  
Bourbon, duc de ) Il  
demande mademoiselle  
de Cœuvres en mariage  
& est refusé, 449.

VANTADOUR. ( M.

VERS A SOIX,  
élevés & cultivés en  
France, 74.

VERSENAY, l'un  
des calomniateurs de  
Sully, 416.

VIC ( Dominique  
de ) est appelé au con-  
seil sur le rappel des

Jésuites , 98. Employé Sully dans l'affaire de dans l'affaire du trente la Mestre de Camp , pour cent , 302. Amb- 398. Piéges qu'il tend bassadeur chez les Gri- à ce ministre , 408. fons , 339. Motif de cette haine ,

VILLA MEDIANA. 416.

(le comte de) ambassa- VITRY. ( Louis de l'Hôpital ) 239.

VILLARS (Jérôme UNIVERSITÉ DE PARIS. Elle s'oppose inutilement au rappel des Jésuites , 98,

VILLEROY (Nicolas VROREYLZEN, de Neufville de) opine travaille au traité de & travaille pour les Jé- commerce entre la France & l'Espagne , leur rappel , 98. Exa- 299.

men & justification de W. WATSON, prêtre la conduite de Villeroy Anglois, conspire en l'occasion de la contre le roi Jacques , trahison de Nicolas 36. N. 6.

l'Hoste , 144. Lettres WESTMINSTER. ( Palais de ) 16.

récioproques de lui & WIRTEMBERG. ( duc de ) 332.

de Sully sur ce sujet, Y.

153. 155. Il demande YVERNÉ, envoyé le Chapeau de cardinal en Espagne par le pour MM. de Villars comte d'Auvergne , & de Marquemont , & 231.

est refusé , 160. il signe Z.

le traité de commerce ZAMET, ( Sé- entre la France & l'Es- bastien ) employé pagne , 305 , conseille dans les brouilleries du à Henri IV. l'acqui- comte de Soissons avec sition du comté de Saint

Paul , 348. se joint aux courtisans pour perdre

484 TABLE DES MATIERES.

Sully , 59. envoyé à ZOPHIRE. Traité  
Sully dans l'affaire de la de Darius & de Zo-  
Mestre de Camp , 397. pire , 113. N. 11.

*Fin de la Table du cinquieme Volume.*



